

Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques

édité par
Elena SIMONATO et Sébastien MORET



Cahiers de l'ILSL, N° 49, 2016

**Cinquante nuances du temps et de
l'espace dans les théories
linguistiques**

Cahiers de l'ILSL n° 49, 2016

L'édition de ce volume a été rendue possible grâce à
l'aide financière des organismes suivants:

- *Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du
Sud, UNIL*

Ont déjà paru dans cette série :
Cahiers de l'ILSL

- L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Travaux de linguistique. Claude Sandoz (2005, n° 19)
Un paradigme perdu : la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête : jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée : Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
L'édification linguistique en URSS : thèmes et mythes (2013, n° 35)
La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes
(2014, n° 40)
L'école phonologique de Leningrad (2015, n° 43)

Les cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE
renseignements :
<http://www.unil.ch/clsl/page67767.html>

Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques

Centre de linguistique et
des sciences du langage

numéro édité par
Elena SIMONATO
et Sébastien MORET

Illustration de couverture: Alberto Simonato (2015)

Cahiers de l'ILSL, n° 49, 2016

The logo for the University of Lausanne (Unil) is a stylized, cursive script in a light blue color, consisting of the letters 'Unil'.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL peuvent s'obtenir auprès du CLSL
Le Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des Lettres
Anthropole
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne, Suisse
au prix de CHF 20.- le numéro

ISBN: 978-2-9700801-9-0

Préface

Les contributions composant ce volume, sans avoir l'ambition de retracer l'histoire du développement de l'ensemble des théories du temps et de l'espace en linguistique, essaieront de répondre à la question de savoir comment ces concepts ont été intégrés dans un certain nombre de conceptions concrètes. Ces appréhensions du temps et de l'espace (réalité linguistique et catégories conceptuelles) varient, suivant les auteurs, de quelques pages à des ouvrages complets. Les conceptions et les textes abordés dans ce recueil datent du seuil du XX^e siècle, des années 1920 ou encore de l'époque contemporaine.

Pour mieux rendre compte de la continuité des thèmes liés au temps et à l'espace à travers l'histoire de la linguistique, nous avons disposé les contributions d'après un principe chronologique, en commençant par le XIX^e siècle et jusqu'à l'époque contemporaine.

L'article d'Irina Znaeševa, de l'université de Saint-Petersbourg, s'intéresse au terme russe *narečie*, que l'on peut rendre en français par *idiome*, et analyse l'évolution épistémologique de son contenu à travers les écrits de plusieurs linguistes et dialectologues russes.

L'article d'Elena Simonato intitulé «Le polabe et le sorabe: phonologie et rapport à l'espace» est consacré au rôle qu'a joué l'étude de deux langues minoritaires slaves, le sorabe et le polabe, dans l'évolution de la phonologie. L'auteur suit les réflexions de Lev Ščerba, linguiste et penseur, qui a su percevoir très tôt le basculement qui s'opérait dans le champ des sciences et en capter les effets induits dans les sciences du langage. Des linguistes ont repris les chantiers de Ščerba et les ont développés dans de nouvelles perspectives.

L'article de Serge Tchougounnikov, de l'université de Bourgogne, intitulé «L'espace comme procédé: formalisme russe vs. formalisme germanique», s'interroge sur le concept d'*espace* [*prostranstvo*] comme composante essentielle de la doctrine des formalistes russes et germaniques. Il aborde la construction du concept d'espace tant en psychologie que dans la théorie littéraire.

La contribution de Vittorio Tomelleri, de l'université de Macerata, intitulée «E.D. Polivanov and the Georgian language: synchronic questions and diachronic perspectives», est consacrée au travail d'Evgenij Polivanov sur le géorgien. Fondée sur des matériaux provenant d'archives, cette contribution replonge le lecteur dans l'atmosphère particulière de

l'édification linguistique. Polivanov aborde le problème de la classification et de la description des consonnes géorgiennes à la fois dans une perspective synchronique et diachronique. On se rend compte combien ses thèses tranchent avec le discours ambiant quand on songe qu'elles datent de 1925, époque où le structuralisme commence à tenir le haut du pavé. Nous publions également, comme annexe à ce volume, l'article de Polivanov «Kratkaja klassifikacija gruzinskix soglasnyx» [‘La classification des consonnes géorgiennes’] publié dans le *Bulletin de l'université d'Etat d'Asie centrale* [‘Bulleten’ Sredneaziatskogo Gosudarstvennogo universiteta’], avec son résumé en français de l'époque.

Le second article d'Elena Simonato, intitulé «Les facteurs temps et espace et le sort des dialectes russes à l'aube de la Révolution», se focalise sur l'étude concrète d'un dialecte de Russie centrale, réalisée par Nikolaj Karinskij. Le rôle des facteurs temps et espace est mis en avant par ce chercheur et illustré de nombreux exemples.

Les contributions qui viennent d'être citées constituent la première partie de ce volume et s'inscrivent dans le courant de recherches du seuil du XX^e siècle, marqué par un abandon progressif des sujets diachroniques en linguistique et l'avènement d'un intérêt pour les études spatiales des langues. On remarquera toutefois qu'avec du recul, on peut tenter de cerner ce qui constitue la vraie nouveauté de l'entreprise théorique de ces chercheurs dans ce domaine concret. L'horizon qui s'en dégage n'est pas forcément celui d'une relativisation de la coupure entre les approches synchronique et diachronique.

Aussi disparates que puissent paraître au premier abord les dialectologues russes, les formalistes, Troubetzkoy, Ščerba, ils partagent les mêmes interrogations. Personne à l'époque, aucun linguiste d'envergure, ne pouvait demeurer en dehors du champ d'exploration de la linguistique synchronique. Personne n'échappait à l'influence, à l'imprégnation, au voisinage de certains concepts.

La seconde partie du volume réunit trois contributions abordant des conceptions linguistiques de l'époque contemporaine. Une de ses caractéristiques est la diffusion en Europe du discours sur la diversité linguistique et sur la prise de conscience de la disparition des langues, patrimoine immatériel, «mémoire vivante de la région».

L'effacement de la variation spatiale dans le temps est le sujet de l'article de Gabriele Iannàccaro (université de Stockholm), intitulé «‘Well, they spoke odd, if I remember’. On time-related changes in sociolinguistics», qui dresse le bilan des nombreuses recherches dialectologiques et sociolinguistiques menées dans plusieurs régions, à savoir la vallée d'Aoste et le Trentin en Italie, et la Latgalie en Lettonie. L'article de Natalia Bichurina, de l'université de Bergame, intitulé «‘Le francoprovençal’ et ‘la langue arpitane’: aux origines des divisions concurrentes de l'espace linguistique et sociopolitique», met l'accent sur les enjeux sociopolitiques des découpages du continuum linguistique, en prenant l'exemple de la langue «francoprovençale» ou «arpitane».

Enfin, l'article d'Irina Thomières, de l'université de Paris IV-Sorbonne, intitulé «Du corps humain à l'espace humanisé. Le cas des 'verbes de position' en russe», s'inscrit dans des recherches de sémantique lexicale et montre l'importance de la situation dans l'espace pour l'emploi des verbes de position en russe.

Par cette variété des thèmes abordés et des auteurs cités, notre volume entend ainsi contribuer à illustrer le rôle des concepts de temps et d'espace à travers l'histoire des idées linguistiques, mais aussi, à travers des connivences incontestables, à en évaluer la teneur et la portée.

© Elena Simonato, Sébastien Moret

Le terme *narečie* comme miroir des discordances théoriques en géographie linguistique

Irina ZNAEŠEVA
Université de Saint-Petersbourg

Résumé:

L'article aborde le terme russe *narečie* ['idiome, dialecte'] tel qu'il fut développé dans les ouvrages des linguistes russes du dernier tiers du XIX^e et du XX^e siècle: I.I. Sreznevskij, V.I. Dal', N.N. Durnovo, N.N. Sokolov et D.N. Ušakov. Ce terme, courant dans les ouvrages aussi bien des linguistes russes fondateurs de la dialectologie que des dialectologues modernes pour désigner des unités de division dialectale est défini de manière floue comme «groupe dialectal» ou «déviation par rapport à la langue écrite de référence [*obrazcovyj*]», alors qu'il cache une longue histoire de discordances théoriques relevant de la dialectologie linguistique et divisant nombre de linguistes russes et européens.

Mots-clés: Géographie linguistique – *Narečie* – Dialecte – Langue – Atlas dialectologique – Russie

INTRODUCTION

A l'instar des autres sciences, la linguistique possède nombre de termes qui échappent à une définition précise et exacte, des sortes de *sepulka*, pour reprendre l'expression de Stanisław Lem (1921-2006)¹. Ils font partie des connaissances contextuelles, si on se fonde sur l'explication d'Ernst Gusinskij et Julija Turčaninova, qui évoquent les concepts qui, «sans être expressément définis, s'emploient couramment dans un texte à côté d'autres concepts connus» (Gusinskij, Turčaninova 2000: 9-10). Une analyse de ces termes nous mènera à des résultats relativement curieux. Nous prendrons l'exemple du terme russe *narečie* ['idiome, dialecte'], pluriel *narečija*.

On commencera par le terme *narečie*, tel qu'il est employé en dialectologie. Le manuel de *Dialectologie russe*, dirigé par Vladimir Kolesov, le définit comme l'«unité la plus grande de la division dialectale, définie en fonction de caractéristiques langagières, culturelles et historiques de division des parlers [*govor*']», alors que dans son sens plus étroit, il signifie 'dialecte'» (Kolesov 1990: 22). On voit que *narečie* y est défini à travers les parlers et constitue un dialecte, au sens plus étroit. Cependant, quelques alinéas plus haut, l'auteur affirme que le parler est «le terme dont le sens est le moins défini», tout en étant l'«unité la plus réelle de la division dialectale» (*Ibid*). Dans le même esprit, on trouve ces définitions dans des ouvrages devenus classiques, ceux de Pëtr Kuznecov (1899-1968), qui définit le *narečie* comme un «ensemble de parlers» [*sovokupnost' govorov*'] (Kuznecov 1960: 3). On citera également la définition proposée par Nikita Meščerskij (1906-1987):

On appelle *narečija* de telle ou telle langue les principales variétés historiquement formées de cette langue et composées à partir de quelques groupes de parlers, en d'autres termes, ce sont des ensembles de groupes dialectaux réunis par des caractéristiques communes et constituant en même temps les parties de cette langue. (Meščerskij, 1972, p. 3)

Leonid Kasatkin, s'inspirant de l'approche développée par Ruben Avanesov (1902-1982), parle des *narečija* comme de macrosystèmes de parlers (Kasatkin 2005: 6). Un étudiant d'aujourd'hui aurait des interrogations au sujet de la définition des unités classificatoires et des relations logiques qui les unissent. En tant que chercheuse dans le domaine du discours soviétique sur la langue, je suis interloquée par l'expression

¹ Le terme, forgé par l'écrivain et futurologue polonais Stanisław Lem, renvoie à un objet, dont l'information à son sujet apparaît sous la forme de renvois récursifs à des encyclopédies. Dans le discours scientifique russe, le mot exprime, par métaphore, un objet dont la définition tourne en rond, à la manière d'un cercle vicieux.

«historiquement formé» [*‘istoričeski složivšijsja’*]. Essayons d’aborder ce problème du point de vue de l’histoire de la science.

Mon raisonnement suivra deux directions: que sous-entendait-on par le terme *narečie* au moment de la parution du premier atlas dialectologique russe en 1925 et comment peut-on caractériser ladite période du point de vue de l’histoire de la dialectologie.

1. PAYSAGE HISTORIQUE

Dans l’histoire de la linguistique, la période allant des années 1860 aux années 1930 est marquée par une évolution rapide de la dialectologie ou de la géographie linguistique, ce qui constitue une des manifestations du courant dit romantique, caractérisé par un intérêt et un respect pour la vie des peuples et pour les manifestations du *Volksgeist*, l’esprit du peuple. Pour reprendre l’expression formulée par un des fondateurs de l’école allemande de géographie linguistique, Ferdinand Wrede (1863-1934), les muscles de la langue et le palais de la bouche ont cédé la place à l’atlas dialectologique. C’est l’époque où Georg Wenker (1852-1911) et F. Wrede élaborent l’atlas dialectologique de la langue allemande, alors que Jules Gilliéron (1854-1926) et Edmond Edmont (1849-1926) s’occupent de celui du français.

En Russie, la nécessité d’entreprendre des recherches en géographie des langues fut énoncée par Izmail Sreznevskij (1812-1880) et Aleksej Sobolevskij (1856-1929).

On mentionnera également Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929) qui dispensa, à l’université de Tartu, des enseignements de géographie linguistique consacrés à divers pays. En 1852 parurent l’*Essai de vocabulaire régional de la langue grand-russe* [*‘Opyt oblastnogo velikoruskogo slovarja’*] dirigé par Aleksandr Vostokov (1871-1864), et le *Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante* [*‘Tolkovyj slovar’ živogo velikoruskogo jazyka’*] de Vladimir Dal’ (1801-1872). En 1903 fut constituée la Commission dialectologique de Moscou, et en 1915 parut, avec le soutien de la Société russe de géographie, l’*Essai de carte dialectologique de la langue russe en Europe* [*‘Opyt dialektologičeskoj karty russkogo jazyka v Evrope’*] de Nikolaj Durnovo (1876-1937), Nikolaj Sokolov (1875-1923) et Dmitrij Ušakov (1873-1942), ouvrage petit mais fondamental et dont la valeur ne fut jamais remise en doute.

Dans son *Essai de dialectologie russe*, Sobolevskij (Sobolevskij 1897) regrette le manque de spécialistes dans le domaine de la dialectologie du russe, ainsi que le faible volume de renseignements disponibles sur les dialectes et, enfin, le peu d’ouvrages sur le sujet, parmi lesquels il relève cependant l’article d’Aleksandr Potebnja (1835-1891) «Sur les particularités sonores des *narečija* russes» [*‘O zvukovyx osobennostjax russkix narečij’*] (Potebnja 1866).

La situation évolue au fur et à mesure que progresse la recherche dans ce domaine. La Société russe des amateurs des lettres russes [*Obščestvo ljubitelej rossijskoj slovesnosti*] publie des recueils de mots régionaux, la revue de la Section de la langue et des lettres russes [*Izvestija Otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti*] de l'Académie des Sciences publie ses «Programmes de récolte des caractéristiques des parlers russes populaires» (cf. par exemple *Programma* 1896) qui présupposaient la participation de toutes les personnes intéressées à récolter du matériel qui pouvait être envoyé gratuitement par la poste à l'Académie.

De nombreux chercheurs de renom dans les domaines de la phonétique, de l'ethnographie et des études slaves y participèrent; on citera Sergej Bulič (1859-1921), Vasilij Bogorodickij (1857-1941), Fëdor Korš (1843-1915), le chercheur norvégien Olaf Broch (1867-1961), etc. Les «Programmes de récolte» étaient très détaillés et comportaient des instructions qu'il fallait suivre (et qu'il était recommandé de relire trois fois [*Programma* 1896: 182]) sur plusieurs points: comment choisir un informateur, quelles informations fournir quant à la localité géographique, ou quelles caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques relever. Voici par exemple ce qui était suggéré pour relever les particularités de la réduction vocalique:

§ 4. Existe-t-il des mots avec des «o» que les paysans de votre village prononcent comme des «a»?

1. Comment prononcent-ils les mots suivants: *raždat'sja* ou *roždat'sja* ['naître']; *polagat'* ou *pologat'* ['considérer']; *tavarišč* ou *tovarišč* ['camarade']; *manax* ou *monax* ['moine']; *manastyr'* ou *monostyr'* ['monastère']; *ponamar'* ou *panamar'* ou *ponomar'* ['sacristain']; *soldat* ou *saldat* ou *savdat* ['soldat']? (*Programma*, 1896, p. 185)

La même revue publia les «Matériaux pour l'étude des parlers grand-russes» [*Materialy dlja izučenija velikorusskix govorov*] (Šaxmatov 1896) d'Aleksandr Šaxmatov (1864-1920).

Sobolevskij (1897: 8) reconnaît la haute valeur des publications de la Société russe de géographie, qui constituent d'après lui autant de sources précieuses, quoique non systématisées, des connaissances sur les dialectes russes.

On peut conclure à partir de ce qui vient d'être dit qu'au moment de la parution du premier atlas dialectologique, des efforts considérables avaient été entrepris en vue de récolter du matériel et d'entreprendre une analyse théorique des concepts fondamentaux.

2. NAREČIE

Le terme *narečie* figure dans le troisième tome (1814) de la seconde édition (1806-1822) du *Dictionnaire de l'Académie russe* [*Slovar'*

Akademii Rossijskoj'] (mais il ne figure pas dans la première édition de 1789-1794); toutefois, sa signification est assez floue, ce qui s'explique par le fait que durant longtemps les termes *jazyk* ['langue'] et *narečie* ont été employés comme synonymes. Le *narečie* y est défini comme un «mode de parler ['vygovor']», une façon de s'exprimer à l'aide de mots propres à un pays quelconque. *Le narečie moscovite, un narečie régional* ['*narečie moskovskoe, narečie oblastnoe*'] (SAR 1814: 1185). Quant au mot *jazyk*, il est lui aussi défini comme «*narečie, slovo* ['parole'] ou *obraz reči* ['mode de parler']» ou comme «l'ensemble des mots et des expressions employés par un peuple» (SAR 1822: 1448).

Dans le *Dictionnaire de la langue slavonne et russe composé par le Second département de l'Académie des sciences* ['*Slovar' cerkovnoslavjanskogo i russkogo jazyka, sostavlennyj Vtorym otdeleniem Akademii nauk*'] (1867), le *narečie* est défini comme le «mode d'expression particulier ou mode de parler caractéristique propre aux habitants d'un pays. Le *narečie* moscovite, le *narečie* grand-russe ['*narečie moskovskoe, narečie velikorossijskoe*'] (SCR 1867: 840).

Non moins curieux sous ce rapport sont les dictionnaires bilingues de l'époque. Ainsi, dans le *Nouveau dictionnaire de poche russe-français et français-russe* ['*Novyj karmannyj russko-francuzskij i francuzsko-russkij slovar*'] (1869), le mot russe *narečie* a sans surprise comme équivalents français «dialecte, idiome» (NKRFS 1869: 23), alors que le mot russe *jazyk* est défini comme «langue, nation» (*Ibid*: 438). Sont également mentionnés les autres sens, secondaires, du mot *jazyk*, à savoir «prisonnier qu'on interroge, païen».

Le *Dictionnaire complet russe-français* ['*Polnyj russko-francuzskij slovar*'] définit le terme russe *narečie* comme «dialecte, idiome», et donne comme exemples illustratifs la langue grecque qui possède divers «dialectes» alors que le *narečie* petit-russien est traduit par «l'idiome petit-russien» (PRFS 1889a: 362). Quant au mot *jazyk*, il est traduit par «idiome» (PRFS 1889b: 460).

Le *Dictionnaire de poche russe-allemand et allemand-russe* ['*Novyj karmannyj russko-nemeckij i nemecko-russkij slovar*'] publié en 1871 propose, pour *narečie*, les termes allemands *Mundart* et *Nebenwort* (NKRNS 1871: 179). De même, la traduction par *Nebenwort* est suggérée dans le *Dictionnaire russe-allemand de 10'000 mots* ['*Slovar' russko-nemeckij 10000 slov*'] (SRN 1864: 68).

Voyons maintenant comment ce terme est défini dans les principaux ouvrages touchant à la problématique dialectologique.

Dans la brochure de Sreznevskij intitulée *Les narečija slaves* ['*O narečijax slavjanskix*'] publiée en 1841 et consacrée aux caractéristiques des *narečija* des Slaves peuplant la Carinthie et la Styrie, le terme *narečie* n'est pas directement défini, mais il est question de langue commune et de particularités locales:

Tout au long de mon voyage à travers les terres slovènes, j'ai tâché, dans la mesure du possible, et d'observer moi-même les caractéristiques des *narečija* et de questionner à leurs propos les personnes que je rencontrais. (Sreznevskij, 1841, p. 5)

Il n'y a pas, et il n'y a jamais eu, de langue littéraire slovène commune. Chaque écrivain écrivait, et continue d'écrire, dans son *narečie* local, pensant uniquement à ne pas paraître étrange et incompréhensible aux personnes parlant un autre *narečie*. (*Ibid.*, p. 5-6)

On constate à partir de ces citations que la langue commune est opposée aux variantes locales.

Dans un ouvrage plus tardif intitulé *Réflexions sur l'histoire de la langue russe et des autres narečija slaves* [*'Mysli ob istorii russkogo jazyka i drugix slavjanskix narečij'*] paru en 1887, les idiomes régionaux sont définis comme les «modifications [*'vidoizmenenija'*] de la langue d'un peuple (Sreznevskij 1887: 28). Par ailleurs, cette définition peut être très large et non nécessairement liée à la géographie, comme l'indique la citation suivante: «la langue livresque [*'knižnyj jazyk'*] et la langue du peuple [*'prostonarodnyj jazyk'*] sont également deux *narečija* de la langue russe, le *narečie* livresque et le *narečie* du peuple» (*Ibid.*: 33). On constate que le *narečie* renvoie ici à une variante différente de la langue standard.

Dans son ouvrage *Les narečija de la langue russe* [*'O narečijax russkogo jazyka'*], Dal' définit le *narečie* comme suit:

Il est difficile de déterminer ce que désignent les termes *jazyk* [*'langue'*], *narečie* et *govor* [*'parler'*]. On a l'habitude d'appeler *narečie* une langue [*'jazyk'*] qui n'est pas suffisamment indépendante et qui est si proche d'une autre langue qu'elle peut être comprise, sans recourir à une grammaire ou à un dictionnaire, par un individu maîtrisant cette autre langue. Dans un sens plus politique, on appelle aussi *narečie* le parler [*'govor'*] régional ou local d'un petit pays, et aussi une langue [*'jazyk'*] locale, déformée pour ainsi dire et déviant par rapport à la langue souche [*'korennoj jazyk'*]. On prend habituellement pour référence la langue qui est parlée par la majorité, qui plus est instruite, la langue écrite, et on considère comme étant des *narečija* tous les écarts [*'uklonenija'*] par rapport à cette langue de référence. (Dal', 1852, p. 12)

Plus bas on lit encore:

On doit considérer comme langue [*'jazyk'*] indépendante du point de vue de son évolution et de son fonctionnement, une langue possédant sa propre grammaire et sa propre écriture; on doit considérer comme *narečie*, une déviation insignifiante par rapport à cette langue et ne possédant ni grammaire ni écriture propres; on doit appeler parler [*'govor'*] une déviation encore moins importante se rapportant plutôt aux particularités de la prononciation et de l'intonation [*'napev'*], à l'instar du diction «*čto gorod, to norov, čto derevnja, to obyčaj, čto dvor, to govor*» [*'à chaque ville son mode de vie, à chaque village ses usages, à chaque maison sa façon de parler'*]. (*Ibid.*, p. 13)

Dans sa classification des termes, Dal' inclut également les termes très pouchkiniens *molv'* et *reč'*, qu'il ne fait que citer, sans les développer. Force est de constater que le *narečie* renvoie à nouveau ici à une variante, locale ou sociale, par rapport à la langue standard.

Dans leur *Essai de carte dialectologique de la langue russe en Europe*, les linguistes Durnovo, Sokolov et Ušakov se fixent pour but de réunir les parlers semblables dans des ensembles dont les plus grands regroupent les *narečija*. Ils tiennent à signaler que cette approche reflète leurs idées, mais qu'elle s'oppose à la méthode adoptée par les auteurs des cartes dialectologiques élaborées en France et qui consiste à «fixer sur des cartes différents traits de prononciation sans essayer d'établir des groupes de dialectes» (Durnovo, Sokolov, Ušakov 1915: IV). Le fondement linguistique sur lequel ils se basent pour délimiter les frontières entre les groupes de parlers est constitué par les isoglosses de quatre variantes de phénomènes opposés par paires, dont l'un des membres relève des dialectes et l'autre de la langue russe «littéraire». La liste de ces phénomènes incluait les oppositions entre la prononciation en [o] [*'okanié'*] vs. la prononciation en [a] [*'akanié'*], le [g] affriqué vs. le [g] explosif, la présence vs. l'absence de palatalisation dans les désinences des verbes à la troisième personne du singulier et du pluriel, ainsi que les façons de former l'accusatif et le génitif des pronoms personnels. Ressortent ainsi quatre groupes des *narečija* du russe, à savoir: le groupe septentrional du grand-russe, le groupe méridional du grand-russe, le petit-russien et le biélorussien. Les deux premiers groupes sont proches l'un de l'autre et constituent le *narečie* grand-russe, ou langue [*'jazyk'*] grand-russe, qui, comme on le sait, s'oppose aux *narečija*, ou langues, petit-russien et biélorussien.

Si l'on essaye de résumer ce qui était désigné par le terme *narečie*, on dira qu'il était conçu comme une totalité langagière géographiquement, historiquement et culturellement fermée et comportant plusieurs formations (parlers) définies en vertu de caractéristiques linguistiques réelles, dotées de frontières suffisamment strictes et comportant des zones de transition. Une telle approche entraine en opposition avec celle promue par les adeptes de l'école franco-suisse de géographie linguistique, ainsi qu'avec celle des néogrammairiens: Jules Gilliéron, Gaston Paris (1839-1903), Paul Meyer (1840-1917) et Hermann Paul (1864-1940).

CONCLUSION

Dans la dialectologie contemporaine, le terme *narečie* constitue une sorte de terme-monument. Ses définitions proposées dans les manuels modernes ne sont absolument pas plus explicites et exemptes de contradictions qu'au moment de son apparition au cours du XIX^e siècle. Explorer son histoire nous conduit à mettre au jour les contradictions contenues dans les

approches scientifiques du problème de l'indivisibilité de la matière langagière. Alors qu'en Europe occidentale prédominait la thèse en vertu de laquelle il fallait rejeter les dialectes puisqu'ils n'étaient rien d'autre que des constructions artificielles sorties du cerveau de savants, en Russie régnait l'approche qui affirmait non seulement la réalité des dialectes comme phénomènes relevant de la réalité linguistique, historique et culturelle, mais qui présupposait aussi leur regroupement en des unités territoriales plus grandes, à savoir les *narečija*.

© Irina Znaeševa

Traduit du russe par Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DAL' Vladimir, 1852: *O narečijax russkogo jazyka. Po povodu opyta velikorusskogo slovarja izdannogo Vtorym otdeleniem Imperatorskoj Akademii nauk*, Sankt-Peterburg. [‘Les *narečija* de la langue russe. Au sujet de l'essai de dictionnaire de la langue grand-russe édité par le Deuxième département de l'Académie impériale des sciences’]
- DURNOVO Nikolaj, SOKOLOV Nikolaj, UŠAKOV Dmitrij, 1915: *Opyt dialektologičeskoj karty russkogo jazyka v Evrope s priloženiem očerka russkoj dialektologii*, Moskva. [‘Essai de carte dialectologique de la langue russe en Europe complété par un précis de dialectologie russe’]
- GUSINSKIJ Ernst, TURČANINOVA Julija, 2000: *Vvedenie v filosofiju obrazovanija*, Moskva: Logos. [‘Introduction à la philosophie de l'instruction’]
- KASATKIN Leonid, 2005: *Russkaja dialektologija*, Moskva. [‘Dialectologie russe’]
- KOLESOV Vladimir, 1990: *Russkaja dialektologija*, Moskva. [‘Dialectologie russe’]
- KUZNECOV Pëtr, 1960: *Russkaja dialektologija*, Moskva. [‘Dialectologie russe’]
- MEŠČERSKIJ Nikita, 1972: *Russkaja dialektologija*, Moskva. [‘Dialectologie russe’]
- NKRFS, 1869: *Novyj karmannyj russko-francuzskij i francuzsko-russkij slovar'*, Leipzig. [‘Nouveau dictionnaire de poche russe-français et français-russe’]
- NKRNS, 1871: *Novyj karmannyj russko-nemeckij i nemecko-russkij slovar'*, sočinennyj I.A.E. Šmidtom, professorom russkogo i novogrečeskogo jazyka, pri Leipzigskom universitete, Leipzig. [‘Nouveau dictionnaire de poche russe-allemand et allemand-russe’]

- composé par I.A.E. Šmidt, professeur de russe et de grec moderne à l'université de Leipzig']
- POTEBNJA Aleksandr Afanasevič, 1866: *Dva issledovanija o zvukax russkogo jazyka: 1) O polnoglasii. 2) O zvukovyx osobennostjax russkix narečij*, Voronež: Tipografija Gol'dštejna. ['Deux études sur les sons du russe: 1) Sur le *polnoglasie*. 2) Sur les particularités sonores des *narečija* russes']
- PRFS, 1889a: *Polnyj russko-francuzskij slovar'*, T. 1: A-N, Sankt-Peterburg. ['Dictionnaire complet russe-français']
- , 1889b: *Polnyj russko-francuzskij slovar'*, T. 2: O-V, Sankt-Peterburg. ['Dictionnaire complet russe-français']
- PROGRAMMA, 1896: «Programma dlja sobiranija osobennostej govorov severno-velikorusskogo narečija», *Izvestija Otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademii nauk*, T. 1., Kn. 1. p. 179-234. ['Programme pour récolter les particularités des parlars du *narečie* grand-russe septentrional']
- SAR, 1814: *Slovar' Akademii Rossijskoj, po azbučnomu porjadku raspoložennyj. Č. III. K-N*, Sankt-Peterburg: Pri imperatorskoj Akademii Nauk. ['Dictionnaire de l'Académie russe, organisé par ordre alphabétique. Partie III. K-N']
- , 1822: *Slovar' Akademii Rossijskoj, po azbučnomu porjadku raspoložennyj. Č. VI. S-Ja*, Sankt-Peterburg: Pri imperatorskoj Akademii Nauk. ['Dictionnaire de l'Académie russe, organisé par ordre alphabétique. Partie VI. S-Ja']
- ŠAXMATOV Aleksej, 1896: «Materialy dlja izučenija velikorusskix govorov», *Izvestija Otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademii nauk*, Sankt-Peterburg, tome I, livre 2, p. 335-354. ['Matériaux pour l'étude des parlars grand-russes']
- SCR, 1867: *Slovar' cerkovnoslavjanskogo i russkogo jazyka, sostavlennyj Vtorym otdeleniem Akademii nauk*, T. 2, Sankt-Peterburg. ['Dictionnaire de slavon et de russe composé par le Second département de l'Académie des sciences']
- SOBOLEVSKIJ Aleksej, 1897: *Opyt russkoj dialektologii*, fasc. 1, Sankt-Peterburg. ['Essai de dialectologie russe']
- SREZNEVSKIJ Izmail, 1841: *O narečijax slavjanskix*, Sankt-Peterburg. ['Les *narečija* slaves']
- , 1887: *Mysli ob istorii russkogo jazyka i drugix slavjanskix narečij*, Sankt-Peterburg. ['Réflexions sur l'histoire de la langue russe et des autres *narečija* slaves']
- SRN, 1864: *Slovar' russko-nemeckij 10 000 slov s podpis'ju proiznošenija slov, sokraščěнной grammatikoj i alfavitnym spisikom nepravil'nyx slov, ili slovar'-samoučitel', po kotoromu každyj gramotnyj možet čitat' i govorit' po-nemecki*, Sankt-Peterburg. ['Dictionnaire russe-allemand de

10'000 mots avec notes sur la prononciation des mots, un abrégé de grammaire, ou dictionnaire d'autodidacte, grâce auquel chaque personne sachant lire peut lire et parler en allemand']



Image 1: Photo de Sergej Prokudin-Gorskij (1863-1944).

Le polabe et le sorabe: phonologie et rapport à l'espace

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé:

Plusieurs linguistes se sont intéressés aux microlangues slaves, telles que le sorabe et le polabe. Il s'agira dans cet article d'élucider l'impact que leurs études ont eu pour l'évolution de la doctrine phonologique. On analysera notamment deux textes, de la plume de Troubetzkoy et de Ščerba.

Mots-clés: Polabe – Sorabe – Phonologie – Microlangues slaves – Dialectologie – Troubetzkoy – Ščerba

En nous intéressant au rapport langue – espace dans les théories linguistiques, il nous a paru particulièrement fructueux d'aborder ce problème d'un point de vue épistémologique. Sur l'exemple des recherches publiées au début du XX^e siècle à propos de deux langues, le sorabe et le polabe, nous examinerons l'impact qu'a eu l'étude de celles-ci pour une branche de la linguistique en particulier, la phonologie.

1. LES ÉTUDES DU POLABE ET DU SORABE DANS L'HISTOIRE DES IDÉES LINGUISTIQUES

Les idiomes slaves parlés dans les «îlots linguistiques» ont toujours passionné les chercheurs. Appelés tantôt langues, tantôt dialectes ou encore pidgins, ils sont étudiés dans le cadre de jeunes disciplines nommées créolistique [*'kreolistika'*] et contactologie [*'kontaktologija'*]. Elena Perexval'skaja, professeure à l'université de Saint-Pétersbourg, définit la contactologie comme une orientation importante de la théorie des contacts linguistiques. Cette discipline étudie la formation, le fonctionnement et l'évolution des pidgins, des créoles, qu'on appelle également «langues de contact». D'après cette chercheuse, leur étude contribue à élucider les raisons ainsi que les directions des changements langagiers (Perexval'skaja 2008: 7).

L'intérêt pour ces langues ne date pas d'hier. Le polabe avait intéressé Leibniz (1646-1716). Plus tard, Baudouin de Courtenay avait abordé ces idiomes dans le cadre d'une recherche d'envergure. Dans son cours d'introduction à la *Grammaire comparée des langues slaves* dispensé en 1900, Baudouin de Courtenay retenait que l'influence des langues voisines détermine la différenciation des langues apparentées. Il citait le cas des langues slaves et romanes, de l'arménien, du tsigane, et enfin du letton, qui avait subi l'influence des langues finnoises. Il mentionnait également les pidgins russes parlés sur les territoires voisins de la Chine (Baudouin de Courtenay 1963: 366).

On ajoutera enfin une différence fondamentale qui concerne la situation de ces deux langues. Le sorabe est une langue régionale parlée dans quelques villages d'Allemagne. Le polabe, en revanche, est une langue éteinte au début du XVIII^e siècle (Suprun 1989: 93). Les renseignements sur le polabe sont rares: Suprun dénombre actuellement quelques dictionnaires et un petit corpus de textes, dont plusieurs variantes du *Pater noster*. August Schleicher (1793-1864) en avait écrit une grammaire, publiée par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg après son décès, en 1871 (Suprun 1989: 94).

2. L'APPORT DU SORABE

Dans ce qui suit, on montrera comment l'étude des deux langues en question, à savoir le sorabe et le polabe, s'est avérée fondamentale pour

l'évolution de la doctrine phonologique. Deux études nous intéresseront en particulier. Il s'agit de l'étude de Lev Ščerba (1880-1944) sur le sorabe oriental de 1915 (Ivanova 2011) et de celle de Nikolaj Troubetzkoy (1890-1938) sur le polabe de 1929.

2.1. MAIS POURQUOI LE SORABE ORIENTAL?

L'étude de Ščerba intitulée *Un dialecte sorabe oriental* est consacrée à l'analyse d'un parler local, celui de la petite ville de Mužakow (Bad Muskau, Saxe). La ville de Mužakow est remarquable du point de vue sociolinguistique, explique son auteur. Premièrement, jusqu'à récemment, elle ne possédait presque pas de fabriques, et deuxièmement, elle se trouve au centre d'un grand domaine ayant appartenu au comte Arnim.

La ville elle-même est depuis longtemps germanisée, mais dans les villages avoisinants se conserve encore dans une certaine mesure la langue sorabe, appelée par les résidents, comme partout ailleurs en Lusace, serbe (en allemand, *Wendische Sprache*). (Ščerba, 1915, p. 1)

Ščerba relève aussitôt que, du point de vue linguistique, l'idiome décrit s'avère être en grande partie uniforme [*'odnorodnyj'*] et diffère radicalement du sorabe des localités se situant en dehors de cette zone. Les différences sont si flagrantes qu'on ne peut hésiter un instant lors du traçage de la frontière dialectale.

Au bout de quelques mots entendus dans la conversation, le type de langue apparaît d'une façon très nette. Il n'est donc pas admis de parler de parlers «transitoires» n'admettant pas de classification stricte. (*Ibid.*)

2.2. LE BILINGUISME ET L'INSÉCURITÉ LINGUISTIQUE

Ščerba explique l'intérêt particulier qu'il porte à ce parler concret du sorabe par des considérations d'ordre sociolinguistique pour employer le terme moderne. D'après ses observations, la maîtrise du sorabe est perçue par la majorité des habitants de Mužakow comme la marque d'un bas niveau de culture. C'est la langue des paysans, des femmes et des enfants.

Particulièrement curieuses paraissent ses remarques au sujet du bilinguisme sorabe/allemand, voire du trilinguisme sorabe/allemand/dialecte allemand.

En ce qui concerne l'allemand, chez les hommes, notamment les hommes d'un certain âge, il apparaît sous forme dialectale. Chez les femmes, en particulier de la jeune génération, ainsi que chez les enfants d'âge scolaire, on observe un *Hochdeutsch* d'un assez bon niveau appris à l'école. Plus les racines de l'allemand dans une famille concrète sont profondes, et plus il acquiert la forme dialectale.

Enfin, on relèvera un bilinguisme dans leur allemand: le dialecte est la langue d'une conversation spontanée, alors que le *Hochdeutsch* est employé plutôt dans des cas extrêmes, lorsque la personne se contrôle. C'est suite à cela entre autres que le dialecte allemand se prête difficilement à l'étude, puisqu'il tend à se cacher à peine on y prête attention. (Ščerba, 1915, p. 8)

2.3. LE CONTACT DE LANGUES

Le second point d'intérêt théorique de Ščerba concerne le phénomène du contact des langues. Or ce thème est traité à l'époque par plusieurs linguistes. On rappellera que le XX^e siècle marque un changement radical dans l'approche de la problématique du contact de langues. On citera, pour nous rendre compte de l'abîme qui sépare l'approche sociolinguistique de l'approche «traditionnelle», le point de vue du premier linguiste amateur à avoir manifesté de l'intérêt pour le polabe, à savoir Křesčan Bohuwěr Pful (Marti 2015).

D'après les indications sur la détérioration [*'porča'*] subie par le parler des Drevlianes [peuple supposé parler le polabe, E.S.] au Moyen Age sous l'influence de la langue allemande, et selon les données de la linguistique comparative, on essaiera de reconstituer l'image initiale des mots défigurés [*'obezobražennyj'*]. (Pful, 1863-1864, p. 3)

Cette citation reflète fidèlement l'optique qui est celle de Pful. Le contact des langues est vu comme une «contamination», tout échange est conçu comme néfaste et les mots empruntés sont autant de «corps étrangers» sur le corps de la langue. Il convient également de ne pas perdre de vue la situation de minorité dans laquelle se sentaient cloîtrés les locuteurs du sorabe, leur ressenti.

3. LA MÉTHODE DE ŠČERBA EN TANT QUE PHONOLOGUE

Suivre ses analyses nous permettra de saisir la méthode de Ščerba en tant que phonéticien et phonologue. Le chapitre «Les phonèmes» commence par le paragraphe intitulé «Description des phonèmes». L'auteur mentionne onze phonèmes vocaliques dans le sorabe en les disposant sous forme de triangle. On retrouve des descriptions d'ordre phonétique articulatoire. De premier abord, on croirait lire un abrégé de phonétique, comme on le constate à la lecture de ces lignes:

A l'oreille, le '*i*' isolé ressemble considérablement au '*u*' russe, il est dans tout les cas plus bas [acoustiquement, E.S.] que le '*i*' français et que le '*i*' long allemand sans pour autant se rapprocher du '*i*' bref allemand. (Ščerba, 1915, p. 11)

Ščerba rajoute dans ses notes de bas de page le commentaire suivant:

Il va de soi qu'il s'agit non pas du résultat d'observations uniques, mais d'une *valeur moyenne* déduite à partir d'elles. Je dois rajouter en outre que je ne dispose de palatogrammes que pour un individu et qu'ils ne servent que d'illustration et de preuve aux observations directes (non seulement acoustiques, bien entendu). (Ščerba, 1915, p. 12, souligné par nous, E.S.)

3.1. IDENTIFIER LES PHONÈMES

On se rend compte en poursuivant notre lecture que la démarche de Ščerba est résolument phonologique. Ainsi, il applique la méthode dite «de commutation» pour identifier les phonèmes.

Que le 'e' ne se confonde pas avec le 'æ', on peut le constater ne serait-ce que sur l'exemple du couple de mots *strove* ['santé'] et *strovæ* ['en bonne santé', adj. pl.]. Le fait que ce ne soit pas le caractère «dur» ou «mou» du *v* qui est essentiel, mais que la différence tienne dans la voyelle, m'avait été expliqué par un ivrogne, qui s'efforçait de corriger ma prononciation (ce que les gens sobres n'essayaient jamais de faire) et qui m'a mis en valeur ces deux sons de façon si claire, en les allongeant, dans ce couple de mots, que je peux encore aujourd'hui, sept ans plus tard, me souvenir du timbre de ces deux différents *e*. Mes observations ultérieures n'ont fait que me conforter dans cette idée. (*Ibid.*, p. 15)

Ščerba mentionne ici une fois de plus la fonction distinctive des phonèmes, ce qui prouve son point de vue décidément phonologique.

Que le «Y» ne se confonde pas avec le «u», on le voit à partir du fait qu'il existe des couples de mots comme *mudrě* ['intelligent'] et *mYdrě* ['bleu'], comme *mucně* ['fatigué'] et *mYcně* ['fort']. Et le fait qu'il ne s'agit pas d'une modification ou d'une nuance du «ɔ», on le voit à partir du fait qu'on peut dire par exemple, *kugɔdam* et *kugYdam* «pour Noël» et que dans les mots empruntés, dans des conditions phonétiques identiques, on trouve tantôt un «ɔ», tantôt un «Y». (Ščerba, 1915, p. 19)

Il s'écarte cependant de cette démarche rigide en recourant à des remarques relevant de sa propre perception.

Une remarque s'impose ici. Dans ma perception, le *e* qu'on entend après les consonnes «ś» et «ž» ne s'assimile ni avec un «e», ni avec un «æ», quoiqu'il leur ressemble. La conscience des locuteurs ne donne pas d'indications claires sur ce sujet. Ils ne le considèrent pas comme un phonème indépendant [*'samostojatel'naja fonema'*], car ils ne se rendent pas compte de la différence entre ce son et le son «e». Toutefois, le considérer comme le phonème «e» provoque également une hésitation, qui s'expliquerait soit par des raisons individuelles ou dialectales, soit par le caractère indistinct de la perception. (Ščerba, 1915, p. 16)

3.2. IDENTIFIER LES NUANCES DE PHONÈMES

Ščerba vérifie ces thèses par un recours à la conscience linguistique du locuteur. C'est grâce aux fines observations de plusieurs locuteurs qu'il suit le processus de disparition des phonèmes.

La vieille génération distingue, quoique de façon pas très nette, deux phonèmes, à savoir le «o», voire le «ou», dans les mots comme *ro* ['tombeau'], *voca* ['brebis'], *kŷn'o* ['chevaux', gén. pl.], etc., et le «ɔ» juste un peu plus fermé que le «o» habituel dans les mots comme *dobrě* ['bon, succulent'], *rok* ['charbon']. En ce qui concerne les jeunes âgés de 25-30 ans et moins, ils ne distinguent absolument pas ces cas. J'en suis persuadé, car j'ai passé pas mal de temps à élucider cette question avec mes amis de Mużakow. Malgré toutes mes questions suggestives, même les observateurs les plus perspicaces (qui étaient nombreux) défendaient fermement leur conviction que, par exemple, dans les mots *rono* ['tout droit', adv.] et *roga* ['angle', gén. sg.], la première syllabe est identique. Je revenais à cette question à d'autres occasions sans que cela change le résultat. Enfin, les mesures de la durée de cette voyelle dans différentes positions ne donnent pas non plus le droit de la considérer comme une diphtongue. (*Ibid.*, p. 19)

Le chapitre est d'ailleurs intitulé «Les modifications des phonèmes et quelques informations au sujet des facteurs phonétiques en action». Voici un exemple du processus en action:

Comme on le voit à partir de ce qui vient d'être dit, la vieille catégorie des consonnes «molles», parallèles aux «dures», comme en russe, disparaît. Il n'en reste que les couples «n/n'; ʎ/; r/r'», dont seul le dernier est plus ou moins vivant ['*żiznesposobnyj*'], alors que les deux autres arrivent au bout de leur existence. (*Ibid.*, p. 30)

L'analyse est suivie par une remarque qui témoigne d'une ouverture théorique.

Je pense que le rôle de la «phonétique expérimentale» consiste avant tout à nous offrir la possibilité de regarder au fond des phénomènes, alors que jusqu'à présent nous ne les avons observés qu'en surface. Au fur et à mesure que se développera ce domaine de la science, on pourra exposer ce chapitre de façon qu'il soit intitulé «les facteurs phonétiques actuels et leurs résultats». (Ščerba, 1915, p. 39-40)

4. LES ÉTUDES DU POLABE DE NIKOLAJ TROUBETZKOY

En évoquant les fondements de la doctrine phonologique de Nikolaj Troubetzkoy, il faut revenir à ses *Polabische Studien* parues en 1929. C'est ainsi qu'une autre petite langue slave se trouve au centre d'une recherche phonologique. L'ouvrage contient un volumineux chapitre intitulé «Das

phonologische System des Polabischen». Plusieurs points nous semblent mériter l'attention d'une épistémologue.

4.1. PRISE DE POSITION THÉORIQUE

Trubetzkoy commence par des renvois à Baudouin de Courtenay et à Ščerba, qu'il considère comme le fondateur de la psychophonétique, et regrette que cette direction de la science du langage soit peu connue en Occident.

Selon Lev Zinder (1904-1995), linguiste et phonologue, à qui on doit une fine analyse de cette brochure, il apparaît clairement que Trubetzkoy s'inspirait des idées de Baudouin de Courtenay. Zinder ne conteste pas le rôle de Trubetzkoy dans l'élaboration de la morphonologie.

Personne ne nierait que Trubetzkoy est le créateur de la morphonologie, à savoir la nouvelle discipline linguistique reliant phonologie et morphologie. C'est à lui qu'on doit la première définition du morphonème, qu'il cite dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague*¹. (Zinder, Bondarko, 1983, p. XII)

Zinder rappelle que le terme même de phonème est longtemps resté inconnu en Occident. Jusqu'aux années 1930, il était absent des dictionnaires encyclopédiques édités en Occident, alors que l'article de Baudouin de Courtenay «Le phonème» avait été publié en 1899 dans la *Grande encyclopédie polonaise* publiée en polonais, et que l'article de Sergej Bulič (1859-1921) «Le phonème» fut rédigé en russe en 1902 dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus-Efron (tome XXXVI). Trubetzkoy évoque également ce fait dans un compte rendu du texte de Jakobson sur le vers tchèque:

Grâce avant tout aux travaux de l'école de Saussure, tout comme par ailleurs à ceux de Baudouin de Courtenay, la conviction se renforce dans la linguistique contemporaine que, dans la vie du langage, les facteurs les plus importants ne sont pas les sons objectivement prononcés, mais les représentations subjectives que l'on a de ces sons, c'est-à-dire les «phonèmes». A côté de la phonétique objective [...] apparaît une phonétique subjective, la «psychophonétique», ou «phonologie», fondée sur l'étude de faits relevant de la conscience linguistique subjective (Trubetzkoy, 1923-1924, cité d'après Mugdan, 1996, p. 302)

Les affirmations que l'on peut lire dans les *Polabische Studien* (Trubetzkoy 1929a: 111-115) sont de la même teneur:

Grâce à J. Baudouin de Courtenay et à ses élèves (notamment L.V. Ščerba), on devrait s'attendre à ce que la «psychophonétique» soit bien connue précisément des slavistes, mais on observe malheureusement bien trop souvent que la plupart des slavistes n'ont qu'une idée très vague de la méthode

¹ D'après Trubetzkoy, le morphonème est une série d'alternances de phonèmes.

psychophonétique, voire ignorent totalement la «psychophonétique». Il nous semble en conséquence opportun de faire précéder la présentation du système phonologique (=psychophonétique) du polabe de quelques remarques générales sur les concepts fondamentaux de la psychophonétique et d'illustrer ces concepts à l'aide d'exemples tirés du polabe. (Troubetzkoy, 1929a, cité d'après Albano Leoni, 2013, p. 97)

On constate aisément que Troubetzkoy partage ces principes. Cependant il atténue ici son adhésion à Baudouin en y ajoutant une note:

Mais il me faut souligner au passage que mes conceptions sur la «psychophonétique» ne sont aucunement identiques à celles de J. Baudouin de Courtenay et L.V. Ščerba. Dans ce qui suit, je me contente de développer mes propres conceptions, sans mettre explicitement en évidence les convergences ponctuelles, ou le cas échéant les divergences ponctuelles, avec ces chercheurs. (*Ibid.*)

Et dans une lettre de Troubetzkoy à Witold Doroszewski datée du 27 octobre 1931, on lit encore:

Je connais très mal l'œuvre de Baudouin de Courtenay, et de tous les travaux de Ščerba je n'ai lu que ses deux thèses («Les voyelles russes» et «Le parler sorabe de l'est»); je n'ai jamais été un élève de Baudouin ni de Ščerba et j'ai créé l'essentiel de ma théorie de manière autonome. [...] Dans les «Etudes polabes», *il n'y a pas de divergences fondamentales avec Baudouin de Courtenay et surtout Ščerba*; il y a des choses que l'on ne trouve pas dans leurs travaux, mais, si je me souviens bien, il n'y a rien qui soit en contradiction avec leurs points de vue. Dans mes travaux plus récents, je m'éloigne de plus en plus de la théorie de Baudouin de Courtenay, ce qui est, tout compte fait, inévitable. Il me semble néanmoins que, si on laisse de côté certaines formulations parfois malheureuses et inadéquates de Baudouin de Courtenay et de Ščerba, et que l'on considère les fondements de leurs systèmes, nos points de vue actuels (ceux de Jakobson et les miens) ne contredisent guère ces théories et n'en sont que le développement. (Troubetzkoy, 2006, p. 273)

On cherchera à reconstruire point par point les procédés présentés dans ce texte.

4.2. IDENTIFIER LA VARIANTE FACULTATIVE DU PHONÈME

Lev Zinder considère comme un acquis important de Troubetzkoy le fait d'avoir formulé la règle permettant de distinguer entre phonème et variante facultative. Pour différencier la variante facultative et le phonème, Troubetzkoy recourt à une méthode en tout point semblable à celle de Ščerba, comme l'illustre la citation suivante:

Si un son dans tous les mots où il se rencontre peut être remplacé par un autre son semblable, sans que le sens du mot change ou sonne comme une erreur, alors les deux sons sont des variantes facultatives phonétiques et s'unissent dans la conscience linguistique en un seul phonème. (Troubetzkoy, 1929a, p. 116)

4.3. GENÈSE DU CONCEPT DE TRAIT PERTINENT

Le paragraphe intitulé «Les caractéristiques corrélatives des phonèmes» fournit l'occasion de suivre la genèse de la théorie des traits pertinents, même si le terme n'est pas encore employé.

Fort couramment, toute la différence entre deux sons de la parole consiste en *deux traits phonétiques opposés*, alors que tous les autres traits dans les deux sons sont presque identiques. (*Ibid.*, p. 126, souligné par nous, E.S.)

C'est dans ce texte que Troubetzkoy explique la différence entre son, comme entité individuelle, et phonème, en tant qu'entité supra-individuelle. Le chapitre se clôt par l'établissement du système de phonèmes du polabe.

Sons et phonèmes. Les sons d'un discours que l'on perçoit acoustiquement sont les réalisations phonétiques *des représentations mentales de sons, soit les phonèmes, existant dans la conscience linguistique du sujet parlant*. Tandis que les sons se laissent relier dans un système phonétique, l'ensemble des représentations mentales de sons correspondantes, ou phonèmes, constitue le système phonologique de la langue en question. [...] Le son est individuel, il est articulé chaque fois différemment par chaque individu particulier lors de la répétition d'un seul et même mot. *A l'inverse, le phonème (la représentation mentale du son) est supra-individuel et doit être identique chez tous les membres d'une communauté linguistique*. Le son relève du discours, c'est un phénomène physique, acoustique. (*Ibid.*, p. 114-115)

Le phonème relève de la langue, conclut Troubetzkoy, c'est un phénomène socio-phonologique. N'ont une valeur phonologique que les différences phoniques susceptibles d'entraîner une différence de signification dans la langue en question.

Il découle de ce qui vient d'être dit qu'une différence phonétique objective de son ne correspond pas toujours à une différence phonologique [*phonologischen Phonemenunterschied*], ou, autrement dit que parfois deux ou plusieurs sons linguistiques clairement différents du point de vue acoustique peuvent réaliser phonétiquement le même phonème. (*Ibid.*, p. 114-115)

Deux axes se croisent dans son analyse, l'un acoustique, l'autre phonologique. Le polabe fournit un matériau fécond pour cette étude. Malgré la différenciation dialectale, les oppositions phonologiques sont universelles:

Dans tous les dialectes du polabe, l'opposition entre un *ü* fermé et un *u* ouvert peut être présentée comme un rapport de variantes: on ne trouvera jamais un *u* ouvert dans les mêmes syllabes qu'un *ü* fermé. Les deux sons sont des variantes combinatoires d'un unique phonème /u/. (*Ibid.*, p. 118)

4.4. RECOURS À LA CONSCIENCE LINGUISTIQUE

Trubetzkoy déduit les règles d'identification paradigmatique du phonème. D'après celles-ci, le fait que les deux sons se trouvent en rapport de distribution complémentaire sert de preuve suffisante qu'il s'agit bien du même phonème. Dès lors, le critère de distinction des sens est absent de cette règle, comme le relève Zinder (Zinder 2007: 127).

On trouve également des lignes au sujet du procédé permettant l'identification de la variante facultative, une découverte importante de Trubetzkoy, aussi bien pour la phonologie diachronique que synchronique.

5. COMPRENDRE LES VOIES DE L'ÉVOLUTION DES LANGUES

On relèvera une caractéristique importante propre à la théorie du phonème exposée par Ščerba, à savoir son intérêt pour la diachronie. Ščerba dit qu'«il n'existe pas de limite absolue entre nuances et phonèmes» et qu'il «existe des phonèmes plus ou moins indépendants», que «certaines nuances sont en train de devenir phonèmes» (Ščerba 1915: 16-17). Cette vision des choses débouche sur une réflexion de type diachronique, et voilà ce que Ščerba écrit:

Globalement parlant, l'histoire phonétique d'une langue se ramène en partie à la perte de conscience de certaines divergences phonétiques, à la disparition de certains phonèmes, et à la prise de conscience de certaines autres nuances, à l'apparition de nouveaux phonèmes. (Ščerba, 1915, p. 16-17)

Il observe ainsi que dans le sorabe, la distinction entre les deux phonèmes *n/n'* est en train de s'effacer dans la conscience des locuteurs, perdant son association avec le sens, qui se voit transféré à la voyelle: le [ɛ] s'emploie après les consonnes molles et le [æ] après les consonnes dures (*Ibid.*: 17). Par conséquent, un seul et même mot peut se prononcer aussi bien avec une consonne dure que molle. Cela est indifférent pour les locuteurs. En termes modernes on a donc affaire ici à une variation libre. Dans la langue russe, rajoute encore Ščerba, on prononce les sons mous *d'* et *t'* dans les mots *perednij* ['de devant', adj. masc.], *srednij* ['moyen', adj. masc.] et *letnij* ['estival', adj. masc.]. Cependant, au vu de leur caractère implusif en position précédant une occlusive, leur qualité se manifeste uniquement grâce au fait que le *e* se réalise comme un /e/ fermé. Ščerba dit: «Supposons que cette mouillure [des consonnes, E.S.] ait ici un rôle morphologique», dans ce cas les nuances citées «doivent se manifester dans le champ clair de la conscience. Si ces cas sont suffisamment nombreux, apparaîtront de nouveaux phonèmes» (*Ibid.*: 18). On constate combien ces idées sont proches de celles de la phonologie diachronique moderne.

«Une langue destinée à mourir se permet fréquemment des expériences phonologiques risquées impossibles pour une langue destinée à une large expansion», écrira Roman Jakobson au sujet du sorabe (Jakobson 1971 [1931]: 142).

CONCLUSION

Au XIX^e siècle, la recherche des racines des langues slaves a constitué l'un des éléments essentiels des travaux produits par les linguistes amateurs. Au début du XX^e siècle, on a vu fleurir des descriptions obéissant à une logique avant tout géographique: on étudiait les «petites» langues slaves dans un entourage germanophone.

Ces nombreuses avancées ont donné une impulsion à au moins deux disciplines linguistiques promises à un long avenir, la sociolinguistique et la phonologie. «Je tâchais de saisir la langue dans son mouvement», «J'étudiais la psychologie de la langue», écrit Ščerba (Ščerba 1915: 8). Ce qui est important pour les historiens de la linguistique, c'est que nous assistons avec *Un dialecte sorabe oriental* à la genèse de la phonologie.

Je dois reconnaître que tout le présent chapitre est loin de répondre à l'idéal que je visais. Je ne peux dire à ma décharge que notre science n'est qu'à l'état embryonnaire. Nous savons distinguer les facteurs ayant agi dans le passé de ceux agissant à l'époque actuelle, car nous observons habituellement seuls les résultats *fixés* de ces facteurs. C'est pourquoi la plupart des facteurs agissant à présent échappent à notre observation. (Ščerba, 1915, p. 8)

Après Ščerba, c'est Roman Jakobson qui se passionnera pour le polabe et le sorabe et suivra le processus même et la variabilité multidirectionnelle des changements survenus dans les langues de l'Eurasie.

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBANO LEONI Federico, 2013: «Bühler et le Cercle Linguistique de Prague», *Les dossiers d'HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage*], Paris, SHESL, N° 3, <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3.htm/albano.pdf>
- BAUDOIN DE COURTENAY Jan, 1963: *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome 1, Moskva: Izdatel'stvo Akademii Nauk.
- JAKOBSON Roman, 1971 [1931]: «K xarakteristike evrazijskogo jazykovogo sojuza », in: R. Jakobson, *Selected Writings*, t. 1, Mouton de Gruyter, 1971, p. 144- 192. [‘Pour une description de l’alliance eurasiennne de langues’]

- MARTI Roland, 2015: «'L'ossuaire des Slaves'»? Les traces de la *Slavia (submersa)* en Allemagne», *Cahiers du MIMMOC*, N° 13, <http://mimmoc.revues.org/2102>
- MUGDAN Joachim, 1996: «Die Anfänge der Phonologie», in: P. Schmitter (éd.), *Geschichte der Sprachtheorie. 5. Sprachtheorien der Neuzeit. Von der Grammaire de Port-Royal (1660) zur Konstitution moderner linguistischen Disziplinen*, Tübingen: Narr, p. 247-318.
- PEREXVAL'SKAJA Elena, 2008: *Russkie pidžiny*, Sankt-Peterburg: Aleteja. ['Les pidgins russes']
- PFUL Bohuwér, 1863-1864: «Pomniki Połobjan Słowjanščiny», *Časopis Mačicy Serbskeje*, 2, p. 107-138 et 141-146.
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1915: *Vostočnolužickoe narečie*. Petrograd. ['Un dialecte sorabe de l'est']
- SUPRUN Adam, 1987: «Polabskij jazyk», in: *Vvedenie v slavjanskuju filologiju*, Minsk: Vysšaja škola, p. 93-99. ['La langue polabe']
- TROUBETZKOY Nikolaj, 1929a: *Polabische Studien*, Wien.
- , 1929b: «Sur la morphologie», *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, N° 1, p. 85-88.
- , 1939: *Grundzüge der Phonologie*, Wien.
- , 2006: *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*, édition établie par Patrick Sériot, traduit du russe par P. Sériot, M. Schönenberger, Lausanne: Payot.
- ZINDER Lev, BONDARKO Aleksandr, 1983: «O rabote Ščerby 'Russkie glasyne v količestvennom i kačesvtennom otnošenii'», in: *Russkie glasnye v kačestvennom i količestvennom otnošenii*, Leningrad: Nauka, 1983, p. V-XX. ['Au sujet de l'étude de Ščerba «Les voyelles russes du point de vue quantitatif et qualitatif»']
- ZINDER Lev, 2007: *Obščaja fonetika i izbrannye stat'ji*, Moskva: Akademija ['Phonétique générale et articles choisis']

L'espace comme procédé: formalisme russe vs. formalisme germanique

Serge TCHOUGOUNNIKOV
Université de Bourgogne, Dijon

Résumé:

Le formalisme russe reprend le débat sur la construction de la forme dans le cadre qui avait été formulé par le formalisme germanique: il en reprend les principes constructifs, la part des modalités perceptives dans la construction esthétique, la recherche de l'expressivité. C'est la surface de l'objet esthétique qui devient l'enjeu et l'objet de cette discussion entre les deux formalismes. Pour le formalisme germanique, la modalité tactile (le mode haptique) est la première étape dans l'évolution des styles qui aboutira au mode optique. En revanche, pour le formalisme russe, l'instance tactile ou haptique est non seulement l'aboutissement de cette évolution telle qu'elle se concrétise dans le cubisme, le futurisme et l'art abstrait: cette modalité, posée comme exigence de tangibilité de l'objet esthétique, constitue en outre le procédé-maître ou le principe universel dans l'histoire de l'art. Ces positions sont naturellement liées aux orientations esthétiques qui ont déterminé leurs visions respectives de la forme artistique: l'idéal néo-classique du formalisme germanique et l'idéal avant-gardiste du formalisme russe. Au-delà des solutions différentes apportées au problème de la forme par ces courants, ce dialogue des formalismes a pu proposer un programme de recherche qui reste déterminant pour les approches actuelles de l'objet esthétique.

Mots-clés: Formalisme — Forme — Haptique / Optique — Espace esthétique — Esthétique psychologique

INTRODUCTION

A propos de la conception formaliste de la perception, Pavel Medvedev (1891-1938) – ou Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) – fait remarquer que les formalistes placent au fondement de leur schéma de l'évolution littéraire – processus qui s'accomplit au cours de plusieurs générations – le processus qui se réalise dans les limites de la vie d'un seul individu. C'est que, pour rester fonctionnelle, l'interaction des deux dispositifs essentiels de l'«évolution littéraire» selon les formalistes – automatisation et désautomatisation – devrait se réaliser dans l'espace mental d'une conscience individuelle. Selon Medvedev (Bakhtine), seul celui, pour qui une construction donnée est automatisée, est en mesure de percevoir sur son arrière-plan une autre construction qui vient la remplacer en fonction de la loi formaliste de l'évolution des formes (Bakhtine [Medvedev] 1993 [1928]: 166).

Cette observation est pertinente dans la mesure où le modèle esthétique des formalistes est en effet tributaire des états mentaux du récepteur. Son espace est celui d'une conscience subjective peuplée d'entités mentales définies par la psychologie d'alors comme perceptions, sensations et «vécus». Dans ce qui suit, nous chercherons à démontrer ce point de vue en confrontant les modèles théoriques du formalisme russe à ceux élaborés par le formalisme esthétique germanophone ainsi qu'à certaines positions des avant-gardes russes du tournant des XIX^e et XX^e siècles.

LA CONSTRUCTION DE L'ESPACE EN PSYCHOLOGIE

La dépendance des formalismes esthétiques à l'égard de la psychologie de leur temps est désormais bien établie (voir par exemple parmi les publications récentes: Tchougounnikov 2009; Trautmann-Waller 2010: 223-224; Romand, Tchougounnikov 2010). C'est pourquoi, avant de nous tourner vers la conception formaliste de l'espace, nous passerons en revue les principales positions des psychologues d'alors. Au départ, ces derniers restent attachés au modèle de l'espace tridimensionnel, schéma géométrique du monde matériel, conçu comme une construction à la fois mentale et empirique. Ce modèle correspond à la capacité visuelle à percevoir le monde environnant. La tridimensionnalité de l'espace est posée non pas comme une propriété intrinsèque, mais comme le résultat des modalités spécifiques de la perception humaine de l'espace en termes de largeur, hauteur et profondeur.

Au cours du XIX^e siècle, la vision classique de l'espace s'est profondément modifiée. Les travaux de K.F. Gauss (1777-1855) (1813),

J. Bolyai (1802-1860) (1820), N. Lobatchevski (1792-1856) (1837), B. Riemann (1826-1866) (1854) ont conduit à l'idée que l'espace euclidien, tel que la géométrie l'utilisait, n'était qu'un cas particulier au sein d'un espace beaucoup plus général (voir Aster 1922: 123-124). Les succès de la physiologie et de la psychologie expérimentale ont accentué la crise du modèle classique de l'espace. Chez Hermann Helmholtz (1821-1894)¹, la conception de l'espace découlant des axiomes de la géométrie se recoupe avec la réflexion sur la psychologie et sur la physiologie des sens ainsi qu'avec certains développements du kantisme. Cette vision a conduit à la conception de l'«espace subjectif» compris comme la forme de l'espace telle que la présente l'intuition sensible qui dispose les objets en fonction de notre perception. Cet espace lui-même est un phénomène sensible de la même manière que la couleur et le son sur lesquels se fondent les excitations objectives des sens (*Ibid.*: 128-129).

L'espace étant conçu comme une construction psychophysique, deux aspects de celle-ci sont retenus dans le modèle des psychologues: 1. l'idée de la localisation, c'est-à-dire le rôle de la sensation de soi lié au mécanisme de la conscience de soi dans la construction de la représentation de l'espace; 2. l'idée de l'interaction de deux sens – le tactile et le visuel – dans la construction des représentations spéciales.

L'idée de la localisation renvoie au concept de «signe local» [*Lokalzeichen*] de Rudolf Hermann Lotze (1817-1881), formulé vers le milieu du XIX^e siècle. Elle a beaucoup influencé la conceptualisation de l'espace en psychologie. Selon Lotze, le «signe local» est une co-sensation ou une sensation secondaire qui accompagne la sensation principale et qui peut varier selon la zone sur laquelle agit l'excitation. Comme les conditions propres à chaque zone précise de la peau ou de la rétine sont différentes, cette différence d'excitation accède à la conscience sous forme d'une nuance qualitative particulière qui s'ajoute à la sensation principale. C'est cette nuance qualitative que la sensation acquiert selon la localisation de l'effet de l'excitation que Lotze appelle le «signe local» de la sensation. L'idée du signe local implique l'apprentissage de son propre corps par le sujet (Lotze 1852: 331-333).

Cette notion souligne le rôle de l'activité perceptive du sujet dans la conceptualisation de l'espace. Pour les psychologues d'alors, le phénomène des «signes locaux» permet de localiser le contenu d'une sensation particulière par rapport aux contenus d'autres sensations. En d'autres termes, la perception de la distance entre divers phénomènes est tributaire de la position du corps qui perçoit ces sensations. Les «signes locaux» contribuent au développement de la conscience dans la mesure où ils permettent de différencier des lieux, de distinguer des différences de lieux.

¹ Selon E. Aster, c'est de Helmholtz, le véritable initiateur d'une physiologie des sens fondée sur une base expérimentale, que partent les nombreuses études – celles de Wundt, de Stumpf, de Hering, etc. – qui se réfèrent à l'ensemble que forment les perceptions de l'espace et les stimulations optiques et tactiles qui s'y rapportent (Aster, 1922, p. 130).

Chaque lieu distinct est perçu clairement grâce à ces relations à l'égard d'autres lieux (Höffding 1914: 284-285).

Wilhelm Wundt (1832-1920) définit les représentations spatiales [*die räumliche Vorstellungen*] comme des représentations extensives [*extensive Vorstellungen*]². A la différence des représentations intensives, les représentations extensives se caractérisent par l'ordre fixe de leurs constituants. Toute modification de cet ordre entraîne un changement des représentations (Wundt 1904: 122). Le trait distinctif des représentations spatiales consiste en ce qu'elles sont indépendantes de la conscience du sujet représentant³.

Pour Wundt, toutes les représentations spatiales sont des formes de groupement de sensations dans le domaine de deux sens: le toucher et la vue, le tactile et le visuel. Les relations à l'égard de l'espace et à l'égard d'autres sensations sont élaborées après coup, par la combinaison des sensations correspondantes avec les représentations tactiles et les représentations visuelles. De ces deux sens, le sens du toucher est primaire: le toucher se développe très tôt dans le règne des organismes animaux, son fonctionnement se manifeste sous une forme plus grossière que dans l'appareil visuel, mais aussi sous une forme plus distincte. La représentation élémentaire spatiale dans le domaine tactile est la représentation de l'impression ponctuelle localisée au niveau de la peau. Conçue comme une «localisation de l'excitation», cette représentation est localisée au niveau tactile de façon beaucoup plus précise que la représentation visuelle. La sensation tactile confère une coloration qualitative à la représentation visuelle. Wundt désigne cette «coloration locale» par le terme de «signe local de la sensation» [*Lokalzeichen der Empfindung*]. Ainsi, les organes du toucher possèdent des qualités définissables comme des «signes locaux». Ces derniers activent les représentations visuelles des lieux concernés (*Ibid.*: 124-125). Pour Wundt, les propriétés générales du toucher se répètent dans la vision sous une forme plus subtile et plus développée. Les mouvements des yeux qui fixent des objets et délimitent leurs contours, correspondent aux mouvements des organes du toucher (*Ibid.*: 137-140).

²

Wundt distingue trois formes principales de représentations: 1) représentations intensives [*intensive Vorstellungen*]; 2) représentations spatiales [*räumliche Vorstellungen*]; 3) représentations temporelles [*zeitliche Vorstellungen*]. Wundt entend par représentations intensives toute association de sensations [*Verbindung von Empfindungen*] qu'il appelle aussi fusions intensives [*intensive Verschmelzungen*] des représentations. Le rôle de chaque élément isolé est subordonné à l'effet exercé par cette combinaison. Pour Wundt, les représentations intensives sont liées au temps et à l'espace dans la mesure où ces fusions de sensations apparaissent toujours dans certaines coordonnées spatio-temporelles. Les représentations intensives sont toujours des liaisons spatio-temporelles [*gewisse räumlich und zeitliche Verbindungen*] (Wundt, 1904, p. 110-112).

³

Wundt définit cette indépendance par le terme de faculté de «déplacement et de rotation des formations spatiales» [*die Verschiebbarkeit und Drehbarkeit der Raumgebilde*] (*Ibid.*, p. 122).

Pour le psychologue danois Harald Høffding (1843-1931), la «forme du temps» fait partie des caractéristiques originelles de la conscience, dans la mesure où elle est perçue et évaluée par cette dernière et où les états mentaux se succèdent dans le temps (Høffding 1914: 269-270). En revanche, la «forme de l'espace» peut être seulement un objet de conscience mais pas la conscience elle-même. Pour Høffding, la «forme de l'espace» [*'Raumform'*] joue un rôle primordial à l'égard de deux sens – la vue et le toucher – parce que sur l'ensemble des sens il n'y a que ceux-là qui participent à la localisation (*Ibid.*: 270-271).

La vision de l'espace [*'Raumanschauung'*] est conditionnée par les sensations visuelles [*'Gesichtsempfindungen'*]. L'homme ne peut se défaire des images visuelles [*'Gesichtsbilder'*] que très difficilement. La part de ces dernières dans le monde des représentations est cruciale. Pour Høffding, la perception de l'espace et, en particulier, de la profondeur se réalise dans un processus de comparaison [*'Vergleichungsprozess'*]. Ce dernier se fonde sur la force des sensations que le sujet ressent en se déplaçant en direction d'un objet. L'éloignement par rapport à un objet est indiqué par des sensations visuelles et tactiles. Le sujet mesure cette distance par analogie avec le processus de sensation simple qui est toujours une différenciation et par conséquent une comparaison élémentaire (*Ibid.*: 272). Høffding est partisan d'une approche génétique selon laquelle la perception de l'éloignement se construit par les mouvements de l'œil et les mouvements des organes pour lesquels les sensations tactiles [*'Tastempfindungen'*] jouent un rôle essentiel (*Ibid.*: 272).

Toute perception de l'objet implique cette mesure par le mouvement [*'Bewegung'*]. La courbure du corps cristallin devient d'autant plus forte que l'objet perçu s'approche du sujet percevant. L'attention en tant que processus de concentration sur l'objet est tributaire du travail des muscles oculaires. Lors de l'observation d'un objet rapproché, les yeux convergent, lors de l'observation de l'objet éloigné, les yeux divergent (*Ibid.*: 272).

Pour Høffding, la perception de l'espace résulte d'un ensemble de sensations de mouvement en relation avec la position de l'objet par rapport au sujet percevant. Suite aux associations et aux habitudes, le simple fait de regarder un objet ou de le toucher s'accompagne de la reproduction des sensations de mouvement qui forment la condition d'une sensation précise d'un objet. Le nombre de sensations de mouvement anticipé constitue pour un individu une mesure de la distance qui le sépare d'un objet: ce nombre correspond au nombre de sensations que le sujet éprouverait s'il se mouvait réellement en direction de cet objet.

La perception de l'espace commence pour l'homme par le besoin de s'orienter vis-à-vis de ses propres membres. Lors de la marche, la mesure de la distance s'effectue à l'aide des sensations tactiles et des sensations de mouvement, en particulier de la série de mouvements qui se situe entre chaque double contact des pieds avec la terre. Des distances plus grandes

sont perçues seulement de façon symbolique, comme une somme de petites distances directement mesurables (Høffding 1914: 272-273).

Ainsi, les sensations tactiles et les sensations de mouvement liées au toucher sont la base de la perception des distances. Mesurer un objet signifie le tâter activement; en recevant des perceptions visuelles, l'homme y ajoute mentalement des sensations tactiles qui correspondent à cette mesure projective des distances. Les sensations tactiles étant les plus concrètes et les plus importantes parmi les sensations, l'homme traduit le contenu des perceptions visuelles dans le langage tactile. Ce processus aboutit à une association entre, d'une part, les représentations qui relèvent de ces deux sens et, d'autre part, entre les sensations de mouvement qui les accompagnent (*Ibid.*: 274). De même, en ce qui concerne l'étendue, la perception de l'espace est conditionnée par l'association des sensations visuelles, tactiles et kinesthésiques. Le langage de la vision ne devient distinct que grâce aux sensations de mouvement et aux sensations tactiles (*Ibid.*: 279).

Pour le psychologue munichois Theodor Lipps (1851-1914), l'espace est la forme dans laquelle se situent simultanément des contenus optiques et des contenus tactiles. L'ordre spatial, tel qu'il est perçu, résulte de l'interaction de ces deux types de contenus (Lipps 1906: 84).

Ces prises de positions expriment la conviction que

L'espace que nous voyons n'est pas un décalque d'un ordre spatial de même nature que les stimulations optiques dans la mesure où notre perception sensible ne nous représente jamais les excitations elles-mêmes. Certains éléments des excitations sensibles (les «signes locaux»: *Lokalzeichen*) correspondent à l'arrangement sensible et spatial des sensations. Encore moins peut-on dire que l'espace présenté par l'intuition sensible est présent tel quel dans le monde objectif. Au contraire, les objets qui se trouvent dans un ordre les uns par rapport aux autres agissent sur notre organisation psychophysique: c'est précisément cet ordre qui est perçu comme espace. (Aster, 1922, p. 129)

Enfin, avec Albert Einstein (1879-1955), le temps et l'espace qui, depuis Leibniz et Newton, étaient considérés parallèlement mais existaient indépendamment l'un de l'autre et qui, pour Kant, étaient les deux formes de l'intuition sensible, dans lesquelles sont pensées toutes les réalités empiriques – ces deux dimensions fusionnent en un unique espace-temps à quatre dimensions (*Ibid.*: 134-135).

Ainsi, la psychologie scientifique du XIX^e siècle définit l'espace comme une construction psychologique. Le formalisme esthétique qui se développera à partir des positions des psychologues cherchera à comprendre l'effet spatial de l'objet esthétique. La forme esthétique surgira comme une construction spatiale soumise aux lois de la représentation psychique de l'espace.

L'OPTIQUE ET LE TACTILE DANS LA CONSTITUTION DE L'OBJET ESTHÉTIQUE

Ces positions des psychologues expliquent le rôle de ces deux sens – le visuel et le tactile – dans la construction de l'objet esthétique dans le formalisme germanique. En effet, ces deux modalités perceptives sont posées comme essentielles dans l'histoire de l'art et dans l'évolution des styles picturaux et plastiques.

Ainsi, dans la conception du sculpteur Adolf von Hildebrand (1847-1921), la forme «architectonique», conçue comme une totalité organique de relations, résulte d'un travail constructif qui associe deux modalités de perception: le tactile et le visuel. Si la dimension tactile contribue à créer la surface, en rendant homogènes les figures de premier plan, la dimension visuelle fournit un cadre spatial qui confère à cette surface un caractère étendu et permet de l'appréhender comme une totalité autonome. Cette possibilité de saisie globale des formes à l'aide des représentations visuelles parachève sa constitution et conduit à l'autonomie spatiale des formes ainsi continuées. L'autonomie spatiale de cette forme dite «architectonique» résulte d'un équilibre entre les représentations tactiles et les représentations visuelles: l'activité du toucher contribue aux représentations accomplies de l'espace et les représentations visuelles des objets se développent à partir des représentations tactiles. L'image visuelle d'un objet serait ainsi le résultat d'un ensemble de mouvements dont l'exécution conduirait à la formation de cette image. Dans la conception de Hildebrand, la formation d'une représentation visuelle résulte des interactions des représentations cinétiques et des représentations optiques: l'expérience tactile et l'expérience cinétique sont indispensables à la formation de la représentation de l'espace (Hildebrand 1969 [1909]).

Pour l'esthéticien Konrad Fiedler (1841-1895), le concours de deux modes perceptifs dans la création de la forme plastique se traduit par l'interaction de l'œil et de la main: c'est le geste ou le «mouvement expressif» qui intervient dans le travail du regard pour élargir et conduire plus loin la représentation visuelle. Cette collaboration du visuel, du tactile et du cinétique conduit à l'effet que Fiedler désigne par le terme de «pure visibilité», posée par lui comme la seule finalité du tableau (Fiedler 1971 [1887]).

Cette même interaction de deux modalités – le tactile et le visuel – se trouve au fondement du modèle «formaliste» de l'évolution du style proposé par Alois Riegl (1858-1905). Dans son étude *L'Industrie d'art romaine tardive* (1901), Riegl formule sa célèbre idée selon laquelle l'histoire des arts plastiques est subordonnée aux trois étapes de l'évolution de la vision: la vision tactile, la vision normale (tactile – optique) et la vision optique. Selon Riegl, les représentations visuelles élaborées sont une combinaison de sensations visuelles et de sensations tactiles. Les premières saisissent les objets comme des surfaces colorées, et les secondes traduisent la matérialité sensible des objets. C'est dans l'activité de la pensée que ces

deux types de sensations sont élaborés pour aboutir à la synthèse d'une représentation complexe.

Le toucher permet de percevoir non pas la surface mais ses points isolés. La vue, foyer des perceptions optiques, lie ces points isolés en une unité qui est perçue comme une surface. Ainsi, si le toucher livre le plan, c'est la vue qui donne la largeur et la hauteur de l'objet. C'est l'activité mentale du sujet qui réalise la synthèse de la perception optique de la surface avec des représentations tactiles. Cette activité subjective de la pensée fait apparaître dans les surfaces colorées plates des représentations des objets perçus comme matériels et impénétrables. Ces combinaisons de sensations visuelles avec des sensations tactiles diffèrent selon l'éloignement de l'objet par rapport à l'œil. Lors de l'observation rapprochée de l'objet, la vision se transforme en toucher, ce qui a pour corrélat la réduction de l'espace et de l'activité subjective mentale. Cette vision rapprochée est «plate» dans la mesure où elle livre le plan ou la surface; elle est aussi tactile car elle donne la représentation d'une totalité matérielle de l'objet. C'est la distance, l'éloignement de l'objet qui rend possible sa perception globale. Cette vision dite «normale» se fonde sur l'association des représentations optiques et tactiles: cette combinaison de l'expérience tactile préexistante avec la perception visuelle permet d'appréhender un objet comme une forme tridimensionnelle (Riegl 1973 [1901]).

Dans son étude *Le portrait de groupe hollandais* (1902), Riegl élabore une approche syntaxique de l'histoire de l'art où l'évolution d'un genre pictural est définie en fonction du mode de liaison des figures sur la surface. Le genre du portrait de groupe passe au long de son élaboration de l'étape de parataxe (isolement de figures, absence de signes de liaison et de transition) à l'étape d'hypotaxe marquée par la croissance de l'interaction entre les figures dont l'interpénétration conduit à la création de l'espace pictural (Riegl 2008 [1902]).

Enfin, cette esthétique sensorielle trouve son achèvement classique chez Heinrich Wölfflin (1864-1945) qui oppose deux modalités essentielles de la création de l'espace pictural: le style linéaire, qui correspond à la modalité tactile ou «haptique», et le style pictural, qui correspond à la modalité visuelle ou «optique». Ces styles picturaux sont pour Wölfflin porteurs de «visions du monde» spécifiques, propres à des époques historiques. L'espace pictural créé par l'artiste serait une image concrète et sensible de sa «vision du monde», il montrerait les relations entre l'homme et le monde telles qu'elles sont conçues dans la conscience de l'artiste (Wölfflin 1983 [1915]).

Le fait que les théoriciens reprennent les modèles des psychologues pour parler de la forme artistique montre que celle-ci est appréhendée comme un objet spatial et que les lois de sa construction obéissent aux principes psychiques de la représentation de l'espace.

LES FORMALISMES ESTHÉTIQUES: PROGRAMME DE RECHERCHE RELATIONNEL

La généalogie herbartiste du formalisme russe est désormais bien établie: dans l'histoire de l'esthétique, celui-ci fait partie de ce paradigme au même titre que son homologue occidental, à savoir le formalisme esthétique de Robert Zimmermann (1824-1898) et d'Eduard Hanslik (1825-1904) (voir: Clausberg 1983; Wiesing 2014 [1997]; Maigné 2007: 170-177; Maigné 2009: 55-76; Maigné, Trautmann-Waller 2009; Maigné 2012). C'est pourquoi dans ce qui suit nous traiterons les deux formalismes – le formalisme russe et le formalisme germanique (ou «occidental», selon le terme de P. Medvedev) – comme faisant partie d'un seul projet esthétique et épistémologique⁴.

Dès ses débuts, l'esthétique formelle s'impose comme une esthétique de l'immanence contre l'esthétique de la transcendance élaborée par la tradition esthétique dite «idéaliste». L'objet formaliste oppose à l'objet idéal son propre objet définissable comme «structure de surface» manifestée par «une multitude de rapports visibles» (Wiesing 2014 [1997]: 56). Dans l'esthétique «idéaliste», qui est celle du contenu, le mouvement interprétatif s'oriente vers la profondeur de l'œuvre. L'objet esthétique est appréhendé comme un volume doté de caractéristiques spatiales profondes à valeur symbolique. La démarche interprétative se réalise comme un déplacement à travers les nombreuses strates de l'œuvre. C'est précisément cette profondeur de l'œuvre qui sous-tend toute interprétation de type symbolique.

En revanche, dans la démarche formaliste, il s'agit d'exclure cette dimension de profondeur, de l'exclure de l'objet esthétique construit au terme d'une analyse purement relationnelle. La démarche formaliste en esthétique implique une double réduction portant sur la dimension spatio-temporelle de l'objet esthétique. Logiquement, cette démarche doit aboutir à l'élimination de toute «profondeur» de l'objet esthétique et à faire coïncider celui-ci avec sa surface. En commentant le concept relationnel de forme dans le herbartisme esthétique, L. Wiesing fait observer que pour ce courant les formes sont un complexe de relations: «On atteint ici la réflexion-clé de l'ensemble du herbartisme: du point de vue esthétique, ce qui est décisif quant aux formes réside dans leurs rapports internes» (*Ibid.*: 59).

Dans le herbartisme, c'est la valeur des rapports qui fonde les jugements esthétiques. La forme est donc posée «comme rapport esthétique» (formule de Robert Zimmermann citée par L. Wiesing, *Ibid.*: 59), elle est identifiée aux relations internes de la forme (*Ibid.*: p. 59-60). L'esthétique formaliste d'inspiration herbartiste se fonde sur cette équivalence entre le rapport et la forme (*Ibid.*: 60). L'objet propre de

⁴ Nous appliquerons à ces deux courants le terme de «formalisme européen».

l'esthétique formelle est définissable comme les rapports entre les parties, rapports constitutifs de la surface de l'œuvre, ou encore sa syntaxe. Conçue comme le seul objet esthétique, cette forme devient un réseau de relations et perd toute profondeur. C'est en cela que cette approche est anti-symboliste. Dans ce cadre conceptuel, la forme est exclusivement «contour et couleur dans un plan ou un espace» (position d'Alois Riegl citée par Wiesing 2014 [1997]: 60). Cette définition relationnelle de la forme conduit à l'opposition entre la substance et la fonction, opposition dont on sait qu'elle est fondatrice de toute démarche formelle.

Le formalisme russe s'est montré extrêmement sensible à cette esthétique de relations qui est aussi celle de l'avant-garde picturale du tournant des XIX^e-XX^e siècles. On se rappelle à ce propos les références de Jakobson à l'expérience de la peinture cubiste (Jakobson cite volontiers le peintre cubiste George Braque: «Je ne crois pas aux choses, je ne crois qu'à leurs relations» [cité dans Holenstein 1974: 32]). Curieusement, cette esthétique formelle aboutit aux configurations perceptibles. Son fonctionnement est tributaire de la perceptibilité des relations: les relations de l'œuvre d'art, définies dans ce cadre formaliste, sont des phénomènes qui se font sentir. Pour Riegl, les relations entre les formes peuvent être vues comme des figures et des formes (Wiesing 2014 [1997]: 92). C'est ce caractère figuré qui leur confère une sorte de perceptibilité.

Ce caractère palpable ou perceptible du fait esthétique rapproche de nouveau les positions des deux formalismes. En effet, les diverses définitions de la langue poétique⁵ élaborées par le formalisme russe s'accordent sur l'aspect «sensible» de ce phénomène. L'effet de déplacement [*'sdivig'*], tel qu'il a été décrit par le «formaliste» Ossip Brik (1888-1945)⁶, se manifeste sous forme de «figures» qui sont autant de relations devenues «perceptibles». Cette perceptibilité des relations est le seul effet permanent vers lequel convergent divers exemples formalistes de la langue transmentale [*'zaum''*]⁷. Résultats d'une certaine expérience «aperceptive», ces figures combinatoires constituent une visualisation des relations entre les formes. Les «figures» ou «configurations» à l'aide desquelles les formalistes cherchent à démontrer la réalité de la «langue poétique» sont des relations visualisées.

⁵ Et plus largement, de tout fait esthétique.

⁶ O. Brik montre dans divers textes poétiques des configurations perceptibles et stables qu'il appelle des «figures rythmico-syntaxiques» (Brik, 1972 [1927], p. 167). En outre, Brik classe divers types de répétitions de sons ou de groupes de sons dans la poésie de Pouchkine pour montrer qu'elles forment un tissu sonore sensible (Brik 1916).

⁷ Dans son essai «De la poésie et de la langue zaum'» (1916) Victor Chklovski lie les effets de la langue poétique aux caractéristiques «palpables» de sa «forme extérieure», selon lui, c'est un «langage sonore particulier, n'ayant souvent aucune signification déterminée et agissant directement sur la sensibilité»; pour lui, «peut-être la plupart des jouissances apportées par la poésie sont-elles contenues dans l'aspect articulatoire, dans le mouvement harmonieux des organes de la parole» (cité dans Aucouturier, 1994, p. 16-17).

Ainsi, l'étude de la langue poétique dans le formalisme russe est liée à sa visualisation. Ceci explique l'emprunt conceptuel fait par le formalisme russe à l'objet pictural du formalisme germanique. En effet, le formalisme russe essaie d'appliquer à l'objet verbal l'appareil conceptuel (et, avant tout, les «concepts fondamentaux» au sens de Heinrich Wölfflin) élaboré en vue de l'objet pictural. Dans le formalisme germanique, l'espace pictural est tributaire d'un effet visuel. Voir un objet implique une création de l'espace, c'est-à-dire la perceptibilité directe des transitions formelles. Voilà pourquoi, comme le fait observer Jakobson, «il faut regarder un poème comme on regarde un tableau» (Jakobson cité dans Nakov 1985: 49).

L'approche formelle dans le domaine esthétique consiste, selon la formule de Gustav Fechner (1801-1887), à passer de l'esthétique d'en haut à l'esthétique d'en bas. Cette visée conduit à l'aplatissement de l'œuvre: l'analyse se focalise sur la matérialité de la surface de celle-ci. L'interrogation formaliste consistera à répondre à la question «comment est faite» cette surface, à savoir ce réseau de relations.

SUBSTANCE *VS.* FONCTION

Cette identification de la forme aux relations immanentes correspond à la réduction de l'objet esthétique à une structure de surface: il s'agit du passage «du concept de substance au concept de fonction» (position d'Ernst Cassirer [1874-1945] citée par Wiesing 2014 [1997]: 61). Dans cette vision où la relation ou la liaison est conçue comme une modalité dominante, c'est la fonction (et non plus la substance) qui devient le fondement de l'identité des objets (voir en particulier Maigné 2007: 143-145). A cet égard, les deux formalismes se réclament de la même démarche.

Ainsi, Victor Chklovski (1893-1984), l'un des porte-paroles du formalisme russe, écrit dans l'essai «La littérature extérieure à la fable»:

L'œuvre littéraire est forme pure, elle n'est pas chose ou matériau, mais rapport de matériaux. Et comme tout autre, ce rapport est un rapport égal à zéro. Aussi l'échelle de l'œuvre, les valeurs numériques de son numérateur et de son dénominateur sont-elles indifférentes; ce qui importe, c'est leur rapport. Plaisantes ou tragiques, créées aux dimensions du monde ou à celles d'une chambre, opposant un monde à un monde ou un chat à une pierre, les œuvres sont égales entre elles (Chklovski, 1973 [1929], p. 271).

L'«indifférence» de l'objet esthétique proclamée par le formalisme n'a rien d'un jugement moral (bien que cette déclaration dans le contexte russe soit perçue comme «morale»). L'«indifférence de l'objet» esthétique, l'égalité d'«un chat à une pierre» (Chklovski) signifie le déplacement de la valeur de l'objet lui-même vers les rapports ou les relations entre les objets. Ce célèbre aphorisme de Chklovski exprime la logique du collage abstrait

dont le principe pose deux pôles de réalisation de l'objet esthétique: premièrement, l'indifférence de la matière et, deuxièmement, la valeur des relations. Le primat de la fonction sur la substance est affirmé à maintes reprises dans les théorisations formalistes.

Ainsi, Chklovski conçoit la fonction comme le remplacement des objets concrets: la fonction reçoit donc une définition négative, fondée sur l'effacement du caractère concret et individuel des objets, sur leur dissolution dans l'optique du «mode d'emploi». Dans son essai de 1920 *Samovarom po gvozdzjam* ['Enfoncer des clous avec un samovar'] il écrit:

Si on prend un samovar par ses pieds, on peut enfoncer des clous avec lui mais ce n'est pas sa destination directe. J'ai vu la guerre, moi-même à Stanislav j'ai chauffé des poêles avec un piano à queue et, bloqué dans les montagnes du Kurdistan, je brûlais des tapis sur le feu en les arrosant avec de l'huile. Maintenant je chauffe le poêle avec des livres. Je sais les lois de la guerre et je comprends qu'elle transforme les choses à son gré, tantôt transformant l'homme en quatre *pouds*⁸ et demi de viande humaine, tantôt en transformant un tapis en substitut d'une mèche. Mais on ne peut pas considérer un samovar du point de vue de sa commodité pour enfoncer des clous ou écrire des livres pour qu'ils brûlent en donnant plus de chaleur. La guerre – le besoin – transforme les choses à sa manière, mais elle considère une chose ancienne simplement comme un matériau. (Chklovski, 1990 [1914-1933], p. 80)

Un autre formaliste, Boris Tomaševskij (1890-1957), dans l'article «Formal'nyj metod» ['La méthode formelle'] de 1925, donne une réponse «fonctionnelle» à la question de savoir ce qu'est la littérature:

Je répondrai par une comparaison. On peut ne pas savoir ce qu'est l'électricité, et l'étudier tout de même. D'ailleurs que veut dire la question: «Qu'est-ce que l'électricité?». Je répondrai: «C'est une chose qui fait que si on branche une ampoule électrique, elle s'allume». Lorsqu'on étudie un phénomène, il n'est pas absolument nécessaire d'avoir une définition a priori des essences. Ce qui est important, c'est d'en distinguer les manifestations et de reconnaître leurs liens. (Tomaševskij cité dans Aucouturier, 1994, p. 73)

On sait que c'est sur ce concept de fonction que Jurij Tynianov (1894-1943) va fonder sa poétique du «fait littéraire» et sa conception de l'«évolution littéraire». Ainsi, dans l'article «L'ode comme genre oratoire» (1928), Tynianov définit l'œuvre d'art comme un «système de facteurs corrélés»: «La relation de chaque facteur aux autres est sa fonction par rapport à l'ensemble du système» (Tynianov 1977: 227). La notion de visée [*ustanovka*'] est, elle aussi, un terme essentiellement fonctionnel. Pour Tynianov, «la visée est non pas seulement la dominante d'une œuvre d'art (ou d'un genre) qui colore fonctionnellement les facteurs dominés, mais elle est aussi la fonction d'une œuvre d'art (ou d'un genre) par rapport

⁸ Une mesure de poids ancienne égale à 16,38 kg.

à la série discursive extra-littéraire la plus proche» (*Ibid.*: 227-228). Par la suite, Tynianov définit la *fonction* de construction comme le rapport de corrélation de tout élément d'une œuvre littéraire, prise comme système, avec les autres éléments et de fait, avec l'ensemble du système. Pour Tynianov,

si l'on poursuit l'analyse, on constate que cette fonction est une notion complexe. Un élément se trouve d'emblée dans un double rapport de corrélation: d'une part avec la série des éléments semblables d'autres œuvres-systèmes et même d'autres séries, de l'autre, avec les autres éléments de son système. (Tynianov, 1991, p. 234)

A cet égard, la construction formaliste de l'objet esthétique n'est nullement étrangère aux métaphores économiques à l'aide desquelles F. de Saussure, à peu près au même moment, construit son objet linguistique: voir ses métaphores de la pièce de cinq francs ou du cavalier du jeu d'échecs perdu (Saussure 1960 [1916]). Le souci de Saussure d'éliminer la matière au nom de l'économie des relations le rapproche de la démarche de l'esthétique formelle.

Dans cette optique, le principe fondateur relève désormais des relations, il n'est plus tributaire de la substance. Par comparaison, dans la linguistique néogrammaire le principe fait partie de la substance: les «principes de l'évolution du langage» au sens de Hermann Paul (1846-1921) restent parfaitement «substantiels» (Paul 1970 [1920]). C'est la substance même du langage qui est porteuse des lois du développement, c'est elle qui constitue le foyer et le moteur de l'évolution. Du point de vue formaliste, aussi bien en linguistique qu'en esthétique, la valeur réside dans les relations des éléments qui eux-mêmes, pris en tant que tels, sont esthétiquement indifférents.

PRINCIPE HAPTIQUE VS. PRINCIPE OPTIQUE DANS L'ESPACE DU TABLEAU

Pour Riegl, l'un des fondateurs du formalisme esthétique, la compréhension relationnelle de la forme soulève le problème des «transitions entre les parties sur une surface» (Wiesing 2014 [1997]: 73). Pour lui, l'espace pictural résulte des transitions entre les formes disposées sur une surface. Pour Riegl, l'esthétique formelle doit chercher exclusivement «à lier entre eux les figures et objets représentés dans l'image». En effet, l'espace au sens formaliste est la manière de lier les

⁹ Il s'agit d'«*autofonction*» et de «*synfonction*» ou encore de «fonction paradigmatique» et de «fonction syntagmatique» (voir Tynianov, 1991, p. 234).

formes ou les figures sur une surface. Cet espace artificiellement construit devient une source de «visibilité» des objets esthétiques. Corrélativement, la notion de «style» dans la perspective formaliste résulte des relations qui unissent les parties entre elles et à l'ensemble. L'apport spécifiquement formaliste consiste à définir le «style» comme la manière d'unir ou d'isoler des éléments sur une surface (voir *Ibid.*: 73). Le «style» est tributaire des transitions entre les figures.

En effet, pour le formalisme esthétique (et en particulier pour Riegl), «ce sont ces transitions [entre les formes et les parties sur une surface] qui rendent possible par un processus de variation dans l'image ce qui fait le visible» (*Ibid.*: 73). Ces transitions sont apparentées aux variations, ce qui semble esquisser une nouvelle stylistique, celle de la visibilité. Dans le formalisme, cette dernière est tributaire de l'interaction de deux modalités: tactile (haptique) et visuelle (optique). La différence entre les images de type «haptique» et de type «optique» «passe par leur infrastructure planimétrique» (*Ibid.*: 74).

Les termes de l'esthétique formelle tels que «pictural» et «optique» décrivent les modalités d'une transition entre les formes. Dans le cadre de cette conception, la liaison entre les choses peut être «haptique» ou «optique»: il s'agit en réalité de deux types de syntaxe. L'intuition de V. Volochinov (ou de M. Bakhtine) reste à cet égard juste: il a bien compris que la question formulée comme relative aux «modes de vision» est en réalité la problématique syntaxique. Ces deux manières de relier les objets et leurs formes expriment les relations entre ces objets et leur arrière-plan. La relation de transition picturale et la relation de transition optique manifestent deux états potentiels des *relata* – soit ils fusionnent, soit ils restent autonomes. Ce modèle oppose deux types de relations – les relations fluides de transition et les relations de délimitation, qui posent des frontières. Les figures fusionnées du premier type donnent lieu à un effet de transition, c'est-à-dire à celui de profondeur; les figures délimitées, extraites de l'espace et de leur entourage, donnent lieu à l'effet de bordure, c'est-à-dire à celui de surface.

Il s'agit de deux types de propriétés visibles. Le mode visuel de type optique est celui où les formes et les figures à la surface de l'image sont liées par tout ce qui les entoure en une unité visuelle. Le mode visuel de type haptique est celui où les formes sont des figures détachées de ce qui les entoure. On peut parler de deux types de relations – les discrètes ou isolantes et les fusionnantes. De ce point de vue, l'opposition conceptuelle entre le cercle formaliste et le cercle de Bakhtine peut être définie comme celle entre le principe haptique qui cherche à isoler les éléments, et le principe optique, qui cherche à les relier. Cet antagonisme pose deux modèles de traitement spatial, ou encore deux métaphores pour deux types des relations formelles. La querelle entre les deux cercles est en dernier recours celle des frontières et des principes de délimitation des objets, c'est-à-dire un conflit purement esthétique.

On y trouve aussi une autre opposition – que les protagonistes ont essayé de rendre idéologique – celle entre deux modalités tactiles – la vue et le toucher. En effet, le formalisme privilégie les relations «perceptibles», celles qui relèvent du toucher; leurs opposants se réclament des relations purement visibles, celles qu'on ne peut pas toucher et qui relèvent de la construction du regard. L'opposition porte sur les valeurs inhérentes aux relations syntaxiques. En effet, les formes dites «haptiques» symbolisent des valeurs et des connaissances que seul le sens du toucher peut transmettre. Elles sont tributaires du sens du toucher tandis que les formes «optiques» relèvent du sens de la vision, elles valorisent les modalités du regard et véhiculent ses valeurs.

Il s'agit également dans ces deux types de formes de la répartition des valeurs de présentation. La présentation optique liée à la vision valorise la lumière, les couleurs, l'ombre pour aboutir à l'effet «dialogique» d'unité, effet qui est à la fois esthétique et éthique. La présentation haptique, qui renvoie au toucher, accentue les sensations tactiles et véhicule d'autres valeurs, celles «monologiques», créées par les contours, les délimitations claires, l'isolement des espaces mentaux individuels.

Ces deux positions sont autant de principes de l'histoire de l'art et de la littérature (telle la thématique majeure de l'«évolution littéraire» dans le formalisme russe). En effet, la perspective optique, qui procède par unité et fusion, implique un mécanisme particulier de l'évolution: celui de la transition progressive d'une partie à une autre dans une image. En revanche, la perspective haptique introduit un autre modèle évolutif qui procède par bonds ou par sauts, en posant des frontières distinctes entre les éléments et en marquant fortement les étapes de sa propagation. Ces deux procédés aboutissent respectivement au «style subjectif» ou «dialogique» doté de l'espace, et au «style objectif» ou «monologique» qui résiste à l'espace ou qui le refoule.

Ainsi, le recours au modèle esthétique confère à cette opposition une possible interprétation en termes de valeurs visuelles et de valeurs tactiles qui aboutit, tout compte fait, au choix de divers traits distinctifs à l'intérieur du même objet esthétique. En effet, le formalisme russe est de son côté parfaitement sensible aux implications spatiales de ses positions. Par exemple, dans son article «L'art comme procédé» (1917), Chklovski érige en principe de la langue poétique «le même indice du caractère artistique»:

le fait qu'il soit volontairement construit pour une perception arrachée à l'automatisme, et que l'acte de la vision y représente le but du créateur et qu'il soit 'artificiellement' créé de telle sorte que la perception s'y arrête et atteigne sa force non dans sa spatialité, mais, pour ainsi dire, dans sa durée. (Chklovski cité dans Aucouturier, 1994, p. 64)

Le principe formaliste oppose la «spatialité» de l'objet esthétique à sa «durée». Dans le langage pictural, cela signifie l'élimination de l'espace (de la perspective) avec ses représentations visuelles au profit des

représentations tactiles. C'est le principe théorique, celui de «défamiliarisation» [*ostranenie*] qui fait remplacer l'optique par l'haptique. En effet, comme l'écrit Chklovski, en résumant les positions du premier formalisme,

le but de l'art est de donner la sensation de la chose comme vision, et non comme identification; le procédé de l'art est celui de la 'défamiliarisation' et celui de la forme difficile, augmentant la difficulté et la durée de la perception, car dans l'art, le processus perceptif est à lui-même sa propre fin et doit être prolongé; l'art est une façon de vivre la fabrication de la chose, et la chose faite, en art, est sans importance. (Chklovski cité dans Aucouturier, 1994, p. 59-60)

Le fait de sacrifier la «spatialité» de l'objet esthétique vise à augmenter la «durée de la perception» et à affirmer l'autotélisme du processus perceptif. Ainsi, nier la conception de l'art comme «un mode de pensée par images» (comme le fait Chklovski dans sa critique connue de l'approche de Potebnja) signifie dévaloriser la présentation optique au nom de la présentation haptique qui semble être la seule en mesure d'assurer la perception durable de l'objet esthétique.

IMAGÉITÉ VS. DEGRÉ ZÉRO DE L'IMAGE

A partir de ce qui précède, on comprend pourquoi les formalistes russes contestent la conception de la poésie comme «un mode de pensée par images» dans l'esthétique et la poétique d'Alexandre Potebnja (1835-1891) (voir Chklovski 1973 [1929]: 9). Leur critique se fonde sur les deux principes de base des théorisations formalistes: celui de la relation au détriment de la substance et celui du mode haptique au détriment du mode optique. Premièrement, pour les formalistes, l'image ainsi que l'«imagéité» [*obraznost*] sont encore trop «substantielles». C'est pour cela qu'elles ne peuvent pas appartenir à la «forme»: il leur manque la «pureté» relationnelle.

Cette position est aussi celle du formalisme esthétique germanique. En discutant la notion de «haptique» dans l'esthétique formaliste, L. Wiesing fait remarquer que ce concept désigne une valeur limite de l'imagéité (Wiesing 2014 [1997]: 80). On se souvient du rôle de l'idée de «perceptibilité» (ou du «caractère perceptible») de l'œuvre d'art dans la doctrine formaliste. Cette «palpabilité» de l'œuvre posée par les formalistes russes, qui correspond à l'instance «haptique» de la tradition germanique, conditionne la mise en valeur du mode «haptique» dans la production artistique. La tendance à la géométrisation ou à l'abstraction caractéristique des conceptions du formalisme russe¹⁰ entraîne leur

¹⁰

En particulier, le rôle de l'élément transrationnel [*zauum*] conçu comme pôle constitutif et comme moteur de la création.

prédilection pour le style haptique qui privilégie la modalité tactile. Le mode haptique est posé comme un support naturel de l'abstraction.

Cependant, on distingue au sein du formalisme esthétique une lutte entre deux principes – la visée à l'abstraction et à la géométrisation – et la visée à la «pure visibilité» (Fiedler). C'est que les formalistes cherchent aussi à saisir cette «plus-value» de l'image, sa dimension intrinsèque irréductible à toute analyse de type sémiotique. En d'autres termes, la démarche formaliste essaie de rendre compte de ces «qualités visibles» de l'image qui relèvent de ce que le formalisme germanique désigne par le terme de «volonté de la forme» (ou le «vouloir artistique», *Kunstvollen* d'A. Riegl). La «visibilité pure» au sens de Fiedler, c'est cette force émergente qui s'oppose à la fois au matériau (support de l'image) et à toute interprétation sémiotique de l'image (voir, sur la résistance de l'image à toute relation sémiotique selon Fiedler, Wiesing 2014 [1997]: 182-183, 186).

Cette incompatibilité de la «visibilité» avec tout matériau sémiotique aide à comprendre la dimension «dynamique» des positions du formalisme russe. En interprétant la notion formaliste de «défamiliarisation», Michel Aucouturier lie l'ambiguïté de ce terme (ainsi que celle de son corrélat l'«automatisation») à l'absence de tout substrat sémiotique dans les théorisations du premier formalisme. Il écrit:

Car ce qui s'automatise, ce n'est ni la chose que le mot désigne, ni l'objet sonore qu'il constitue, mais le rapport qui les unit, qui en fait un «signifié» et un «signifiant», c'est-à-dire deux faces inséparables d'un signe. Le terme de «signe» n'est guère utilisé par les formalistes. Cependant, à travers la notion de «défamiliarisation», donc d'automatisation, la notion de signe constitue le présupposé indispensable de leur conception de l'art, et le biais par lequel elle échappe au reproche d'hédonisme primaire que lui adressera Bakhtine. (Aucouturier, 1994, p. 65)

Cet argument est en effet intéressant: mais le parallélisme des programmes de ces deux formalismes lui fait perdre sa force. En effet, si la notion de «signe» n'apparaît ni chez les formalistes russes ni chez leurs homologues germaniques, c'est que leur démarche n'est nullement sémiotique. C'est pour cela que l'assimilation tardive du formalisme russe au «saussurisme», au structuralisme et à une sorte de sémiotique est abusive. En s'inspirant des approches des historiens de l'art et des concepts forgés en vue d'un objet pictural, le premier formalisme russe ne cherchait pas à concevoir une sémiologie. Et bien au contraire, la recontextualisation du formalisme russe dans son épistémologie originelle démontre sa visée anti-sémiotique.

COMMENT EST FAITE LA SURFACE DANS L'AVANT-GARDE

L'influence de l'art avant-gardiste sur les théories formalistes a été beaucoup commentée. Elle s'est surtout manifestée dans le traitement du temps¹¹ et de la surface¹².

Dès 1888 les artistes nabis tels que Bonnard et Vuillard, dans leur peinture par aplats et leur schématisation de la forme, tiennent à rappeler qu'«un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées» (Sérullaz 1967: 6). Les éléments plastiques mobilisés par le cubisme (aplats, abandon du modelé, des reflets, des contrastes d'ombre et de lumière) ont pour but d'éliminer la présentation optique. Le cubisme remplace la «peinture avec des yeux» par la «peinture par l'esprit», c'est-à-dire par une sorte de transposition mentaliste et analytique de l'objet¹³.

Les théoriciens formalistes, à la manière des peintres cubistes, abandonnent la convention des sciences humaines de leur temps au nom d'une «superposition de plans» qu'ils pratiquent aussi bien dans leurs théorisations que dans leur écriture (surtout Chklovski). Le jeune Jakobson a aussi publié plusieurs essais sur l'art avant-gardiste: le futurisme, l'expressionnisme, le dadaïsme (voir Tchougounnikov 2002: 145-155). Jakobson trouve dans le cubisme la justification de sa propre vision de l'objet esthétique, vision qu'on peut qualifier de «sémiotique». Il écrit:

¹¹ Holenstein trouve chez Jakobson «la problématisation de la corrélation des différentes formes de temps qui, dans les nouvelles tendances de l'art, apparaît comme dynamique, flexible et même réversible» (Holenstein, 1974, p. 32).

¹² Selon Sérullaz (1967: 8), «Jusqu'alors les peintres traduisaient le volume et l'espace sur une surface plane, la toile – donc deux dimensions pour en exprimer trois – par le truchement de moyens académiques et principalement par celui de la perspective. Ce procédé artificiel qu'ils considèrent comme un truquage, les cubistes le rejettent. Pour évoquer sur la surface plane le volume et l'espace, ils vont, eux, se servir de la superposition de plans géométriques, comme dans les bas-reliefs antiques ou les toiles néo-classiques. Et comme ils représentent non l'objet vu mais pensé, ils vont l'envisager sous tous ses aspects, même ceux qui sont invisibles, la transparence laissant deviner des éléments nouveaux à travers des surfaces localement opaques. Il s'agit là d'une vision multiple mais chaque angle de vision ne pouvant être que fragmentaire, les peintres les accumulent alors les uns à côté des autres; le rabattement des plans leur permettra de représenter un objet déployé sous toutes ses faces. Ils dissocieront même la couleur et la forme pour les juxtaposer. Mais entre ces fragments de l'objet ainsi analysé, ils vont être amenés à faire un choix [...]. Les fragments sélectionnés – ces images souvenirs – sont alors les signes évocateurs qui seuls, à leurs yeux, peuvent exprimer l'objet dans toute sa réalité».

¹³ Pour Sérullaz, reprenant à son compte l'axiome du philosophe Malebranche: «La vérité n'est pas dans nos sens mais dans l'esprit», Braque proclame: 'Les sens déforment, l'esprit forme'. Nous allons assister à la reprise de pouvoir de l'esprit qui va primer sur la vision et la sensation – nous sommes donc à l'opposé de l'impressionnisme et du fauvisme – et nous pouvons appliquer au cubisme les termes de Léonard de Vinci: 'La pittura è cosa mentale'; oui, le cubisme est 'chose mentale', art de conception» (*Ibid.*, p. 8).

La façon dont le *signatum* existe par rapport au *signans* d'une part et au *denotatum* de l'autre n'avait jamais été exposée si clairement, ni les problèmes sémantiques de l'art mis en lumière d'une manière aussi provocante que dans les peintures cubistes, qui retardent la reconnaissance de l'objet transformé et masqué ou qui vont même jusqu'à le réduire à zéro. Pour faire vivre les relations intérieures et extérieures des signes visuels, il faut, comme disait Picasso, «briser, faire une révolution et partir de zéro». (Jakobson cité dans Holenstein, 1974, p. 33)

Dans son essai sur le futurisme, publié en 1919, Jakobson souligne l'effet-maître du tableau cubiste: la fragmentation des objets dont la puissance est liée à la corrélation entre la couleur et la forme spatiale colorée (voir Vallier 1975: 10)¹⁴. Jakobson trouve à la base de ces courants avant-gardistes la loi formaliste bien familière, celle de la «forme difficile»:

En se répétant, les perceptions deviennent de plus en plus mécaniques; les objets ne sont plus perçus, mais reçus d'office. La peinture contrecarre l'automatisme de la perception, signale l'objet. Quand elle vieillit cependant, la routine intervient à nouveau dans la perception des formes. Aussi le Cubisme et le Futurisme utilisent-ils largement le procédé de la «perception rendue difficile» auquel correspond dans la poésie la construction par paliers mise en évidence par les théoriciens d'aujourd'hui. (Jakobson cité dans Vallier, 1975, p. 11)

C'est par rapport au cubisme qui a «canonisé» certains procédés picturaux et qui a «dénudé» l'acte de peindre que Jakobson définit une autre orientation possible qui pousserait encore plus loin l'expérience de l'espace pictural:

A côté de la peinture qui désigne la perception de la nature, on peut imaginer une peinture qui désigne d'une manière immédiate notre perception chromatique et spatiale (car, en soi, cela ne fait pas de différence que l'objet reste inconnu ou qu'il ait tout simplement quitté le tableau). (Jakobson cité dans *Ibid.*, p. 11)

Pour D. Vallier, c'est ainsi que «Jakobson indique une ouverture qui conduit le texte critique vers l'art abstrait. En ces quelques lignes, ayant séparé la peinture qui désigne la nature de celle qui désigne directement la

¹⁴ Jakobson écrit: «La qualité participe à la transformation de l'étendue. Quand l'étendue d'une surface change, du même coup sa qualité se trouve modifiée. Qualité et étendue sont par nature inséparables l'une de l'autre et ne peuvent être imaginées l'une sans l'autre. Ce lien qui est nécessaire s'oppose à la liaison empirique de deux parties qui n'a pas un caractère obligatoire comme, par exemple, la tête et le tronc. Ces parties-là, il est possible de les imaginer séparément [...]. La peinture s'étant émancipée de l'illusionnisme simpliste entraîne l'élaboration intense des divers domaines de l'expression picturale. Les corrélations des volumes, l'asymétrie constructive, le contraste chromatique, la facture surgissent nettement dans la conscience de l'artiste» (Jakobson cité dans Vallier, 1975, p. 10).

perception chromatique et spatiale, il a tracé, dès 1919, la frontière entre figuration et abstraction» (*Ibid.*: 11-12).

En effet, cette désignation immédiate des modalités perceptives renvoie au «procédé dénudé» des théorisations formalistes. Holenstein rappelle que pour les formalistes russes, «la poésie se distingue d'autres formes d'utilisation du langage par le fait qu'elle place les moyens linguistiques au centre de la perception et de l'intérêt. En poésie, les procédés spécifiquement linguistiques qui, en prose, sont placés à l'arrière-plan de la conscience en faveur du contenu deviennent, comme le disaient les formalistes russes, perceptibles» (Holenstein 1974: 35).

Dans l'art abstrait, cette esthétisation des éléments métalinguistiques va de pair avec l'évacuation de l'espace. Déjà Wilhelm Worringer signale l'incompatibilité de l'espace et de l'abstraction:

Ainsi l'espace est le pire ennemi de tout effort abstraitif, et c'est lui qui devrait être réprimé au premier chef par la présentation artistique. Cette exigence est inséparablement intriquée avec une autre: circonvier la troisième dimension, la dimension de profondeur dans la présentation, puisque celle-ci est la dimension proprement «spatiale». (Worringer, 1978 [1908], p. 71)

Ce refoulement de l'espace caractérise la démarche des peintres abstraits, tels que Kandinsky, Malevitch ou Mondrian (voir Bonfand 1995: 8). Avec son *Carré noir* (1913) Malevitch parachève sa recherche picturale consistant à évacuer espace et volume. Chez Malevitch, «tout volume et toute profondeur sont évacués au profit d'une forme unique que donne la simplicité extrême ou suprême d'une figure géométrique de base» (Boudinet 2000: 102). Son itinéraire du carré noir sur fond blanc (1915) vers le carré blanc sur fond blanc (1918) comporte tout un programme pour aboutir au suprématisme conçu comme «zéro des formes»¹⁵ (*Ibid.*: 102).

Dora Vallier voit dans la méthode de Malevitch «l'expression pure de l'espace»:

Du cubisme, il [Malevitch] a retenu l'essentiel: la nécessité d'animer l'espace en y inscrivant la forme. Car, si les cubistes fragmentent l'objet, c'est pour faire vivre l'espace [...]. Malevitch a compris mieux que personne: que le tableau cubiste est avant tout l'affirmation de l'espace [...] en peignant ses toutes premières toiles abstraites, il vise déjà l'expression pure de l'espace. Ce qui frappe en effet, dans ces tableaux de Malevitch, c'est la relation entre les formes et l'espace qui les entoure, l'intervalle qui tout en les séparant les fait graviter l'une vers l'autre [...]. La composition est pour Malevitch un accord de rythmes qui se réalise dans l'espace de la toile, tout comme une phrase musicale se réalise dans le temps. (Vallier, 1980, p. 130-131)

¹⁵

Malevitch écrit: «je me suis métamorphosé en zéro des formes [...] je suis arrivé au-delà du zéro, à la création, c'est-à-dire au suprématisme, nouveau réalisme pictural, création non objective» (Malevitch cité dans Boudinet, 2000, p. 102).

Nous considérons que cet «intervalle» entre formes et espace est un équivalent pictural du principe formaliste de déplacement [*'sdivig'*], tel qu'il apparaît aussi dans la conception formaliste du «montage». Remontant au principe plus général de «défamiliarisation», ce procédé renvoie aussi au mécanisme typiquement formaliste de l'évolution par bonds et à la définition formaliste de la langue poétique par opposition à la langue prosaïque. Il permet d'activer les relations paradigmatiques au détriment des relations syntagmatiques. Voilà pourquoi la «fonction poétique» remplace l'axe de sélection par l'axe de combinaison (Jakobson) et le poème, par conséquent, appelle un regard «pictural». Ce «regard pictural» renforce l'effet de simultanéité des constituants de l'objet poétique pour aboutir à cet «accord de rythmes» par visualisation (ou par spatialisation) de l'objet verbal qu'est le poème.

La collaboration directe de Malevitch avec le jeune Jakobson en 1914 est bien attestée (voir Nakov 1985: 49; Jakobson 1976: 293-294). La démarche suprématisante et la démarche formaliste sont parallèles dans la mesure où les deux recherchent le même effet: respectivement, la libération picturale de la peinture et la libération de la langue de toute contrainte pratique ou référentielle. Il s'agit d'aboutir à deux domaines parfaitement autonomes: la peinture en elle-même et la langue en elle-même. Historiquement, ces deux démarches s'inscrivent dans une certaine visée caractéristique de cette période, visée qui cherche à «purifier» les disciplines, à leur restituer leur totale autonomie à l'égard de toute autre discipline afin qu'elles parlent leur propre langue. Cette «autonomie» est comprise tantôt comme «la structure même de la forme» (Boudinet 2000: 103), tantôt comme le «mot en tant que tel», tantôt comme «le procédé pur», tantôt comme la «visibilité pure» (K. Fiedler).

Pour opposer sa notion de «procédé» à la «vieille» notion de «style», Chklovski se réfère non seulement aux poètes futuristes mais aussi aux développements de Malevitch. Chklovski avait fourni «la plus pertinente description» de son célèbre tableau: «Cazimir Malevitch a accroché un carré noir irrégulier. Légèrement penché, il était placé de façon dynamique sur le fond blanc» (Chklovski cité dans Nakov 1985: 50).

Dans le cas de Malevitch, il s'agit de se démarquer de toute représentation des objets pour atteindre le lieu de cette autonomie qui serait «un état transcendantal et atemporel» (Boudinet 2000: 103). Dans la démarche formaliste, il s'agit de saisir les blocages perceptifs devant l'œuvre qui sont autant de manifestations de l'effet de la «forme difficile». Ce système de blocages doit donner une configuration «palpable» qui montrerait les frontières de la construction ainsi que ses principes constructifs. Chez Malevitch, l'évacuation de l'espace et du temps de l'objet pictural se réalise tantôt à l'aide du contraste radical minimaliste: noir et blanc ou encore l'effacement de toute mise en forme (du principe même de différenciation) – le blanc sur le blanc (*Ibid.*: 105).

Si la réduction opérée par l'abstraction de Malevitch est d'ordre spatial, celle de Kandinsky vise plutôt le temps¹⁶. Pour G. Boudinet, le but de Kandinsky «fut de s'affranchir de la figuration et du temps [...]». [Kandinsky] appelle à une démarcation envers le temps, comme si la nécessité intérieure de la forme appelait à un champ 'détemporalisé'» (Boudinet, 2000: 105). Selon Kandinsky, «les formes temporelles [...] sont [...] relâchées afin que l'objectif [de l'art abstrait] soit exprimé plus clairement» (Kandinsky, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier* [1910] cité par Boudinet 2000: 106). Et Boudinet d'ajouter :

Le projet de Kandinsky semble asseoir le mouvement dans une intériorité sans temps, isomorphe en quelque sorte à l'éternité de l'âme [...]. La forme est alors affirmée dans une permanence essentielle, en tant que structure «déjà là», dégagée de tout temps comme de tout contenu manifeste (*Ibid.*, p. 106).

C'est pour cela d'ailleurs que Jakobson, dans son compte rendu du courant expressionniste (1919), accuse Kandinsky de «psychologisme» (voir Jakobson, «Le nouvel art en Occident» (1920), in: Tchougounnikov 2002: 148): à cet égard, l'art de Malevitch, avec ses procédés «metapicturaux» présentés «en tant que tels», constitue pour Jakobson un contraste avantageux.

Il est significatif que le facteur espace apparaît dans la linguistique jakobsonienne des années 1920 où il fonde son concept d'union des langues «eurasiennes». Jakobson conçoit la dimension spatiale comme le moteur de l'évolution linguistique. Selon Krystyna Pomorska, cette conception spatiale des changements langagiers cherche à prouver que «les langues se modifient non seulement par leur mouvement dans l'histoire sur l'axe des liens génétiques, mais encore par le fait que le facteur espace peut jouer entre elles le rôle de médiateur dans le processus des changements. Le voisinage remplace la parenté» (Jakobson, Pomorska 1980: 79). L'analyse de Jakobson inclut l'espace «dans l'ensemble des facteurs internes de la langue» et lui attribue une valeur stylistique dans la mesure où «les variantes dialectales ont [...] une fonction de procédés stylistiques» et où «la modification est en elle-même indubitablement et inévitablement une expansion» (*Ibid.*: 80-81). C'est ainsi qu'on voit émerger dans le domaine linguistique le principe du collage avant-gardiste abstrait.

CONCLUSION

Le formalisme russe reprend le débat sur la construction de la forme dans le cadre qui avait été formulé par le formalisme germanique: il en reprend

¹⁶ Néanmoins, l'art de Kandinsky est également la façon de régler les relations avec l'espace. Pour Boudinet, «c'est au nom de la liberté créatrice que W. Kandinsky revendique une telle autonomie de la forme: la liberté spirituelle de l'espace 'pour l'objectif de la forme – construction en vue de la composition'» (Boudinet, 2000, p. 106).

les principes constructifs, la part des modalités perceptives dans la construction esthétique, la recherche de l'expressivité. C'est la surface de l'objet esthétique qui devient l'enjeu et l'objet de cette discussion entre les deux formalismes. Pour le formalisme germanique, la modalité tactile (le mode haptique) est la première étape dans l'évolution des styles qui aboutira au mode optique. En revanche, pour le formalisme russe, l'instance tactile ou haptique est non seulement l'aboutissement de cette évolution telle qu'elle se concrétise dans le cubisme, le futurisme et l'art abstrait: cette modalité, posée comme exigence de tangibilité de l'objet esthétique, constitue en outre le procédé-maître ou le principe universel dans l'histoire de l'art. Ces positions sont naturellement liées aux orientations esthétiques qui ont déterminé leurs visions respectives de la forme artistique: l'idéal néo-classique du formalisme germanique et l'idéal avant-gardiste du formalisme russe. Au-delà des solutions différentes apportées au problème de la forme par ces courants, ce dialogue des formalismes a pu proposer un programme de recherche qui reste déterminant pour les approches actuelles de l'objet esthétique.

© Serge Tchougounnikov

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASTER Ernst von, 1922: *Raum und Zeit in der Geschichte der Philosophie und Physik*, München: Rösl & C^{ie}.
- AUCOUTURIER Michel, 1994: *Le Formalisme russe*, Paris: PUF.
- BAKHTINE (=BAXTIN) Mikhaïl (MEDVEDEV Pavel), 1993 [1928]: *Formalnyj metod v literaturovedenii*, Moskva: Labirint. ['La méthode formelle dans la critique littéraire']
- BONFAND Alain, 1995: *L'art abstrait*, Paris: PUF.
- BOUDINET Gilles, 2000: *Des arts et des idées au XX^e siècle*, Paris: L'Harmattan.
- BRIK Ossip, 1916: «Zvukovye povtory u Puškina», in: *Poëtika. Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, 2, Petrograd, p. 24-62. ['Les répétitions sonores chez Pouchkine']
- , 1972 [1927]: «Ritm i sintaksis», in: W.-D. Stempel (Hg.), *Texte der russischen Formalisten. Band II. Texte zur Theorie des Verses und der poetischen Sprache*, München: W. Fink Verlag, p. 162-221. ['Rythme et syntaxe']
- CHKLOVSKI Victor, 1973 [1929]: *Sur la théorie de la prose*, Lausanne: L'Age d'homme, 1973.
- , 1990 [1914-1933]: *Gamburgskij ščet. Stat'i-vospominanija-esse*, Moskva: Sovetskij pisatel', 1990. ['Le décompte de Hambourg. Articles-mémoires-essais']
- CLAUSBERG Karl, 1983: «Wiener Schule – Russischer Formalismus – Prager Strukturalismus. Ein komparatistisches Kapitel

- Kunstwissenschaft», in: W. Hoffmann, M. Warnke (Hg.), *IDEA. Jahrbuch der Hamburger Kunsthalle*, II, 1983, München: Prestel, p. 151-180.
- , 2011: «Wiener Schule im Rückblick. Eine kurze Bildergeschichte aus Kunst-, Natur- und Neurowissenschaft», in: E. Bisanz (Hg.), *Das Bild zwischen Kognition und Kreativität. Interdisziplinäre Zugänge zum bildhaften Denken*, Bielefeld: Transcript Verlag, p. 21-76.
- FIEDLER Konrad, 1971 [1887]: «Der Ursprung der künstlerischen Tätigkeit», in: K. Fiedler, *Schriften zur Kunst*, B. 1, München: W. Fink Verlag, 1971, p. 183-367.
- HØFFDING Harold, 1914: *Psychologie im Umrissen auf Grundlage der Erfahrung*, Leipzig: O.R. Reisland.
- HOLENSTEIN Elmar, 1974: *Jakobson ou le structuralisme phénoménologique*, Paris: Seghers.
- HILDEBRAND Adolf von, 1969 [1909]: «Das Problem der Form in der bildenden Kunst», in: A. von Hildebrand, *Gesammelte Schriften zur Kunst*, Köln: Westdeutscher Verlag, 1969, p. 199-265.
- JAKOBSON Roman, 1976: «Message sur Malevitch», *Change*, N° 26-27, Paris, février 1976, p. 293-294.
- , 2002 [1920]: «Le nouvel art en Occident», in: Tchougounnikov, 2002, p. 147-150.
- JAKOBSON Roman, POMORSKA Krystina, 1980: *Dialogues*, Paris: Flammarion.
- LIPPS Theodor, 1906: *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig: W. Engelmann.
- LOTZE Rudolph Hermann, 1852: *Medizinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig: Weidmann'sche Buchhandlung.
- MAIGNÉ Carole, 2007: *Johann Friedrich Herbart*, Paris: Belin.
- , 2009: «Formal'naja èstetika Gerbarta i eë otráženie v russkom formalizme», in: E. Dmitrieva, V. Zemskij, M. Espagne (éd.), *Le contexte européen du formalisme russe (croisements esthétiques: France, Allemagne, Italie, Russie)*, Actes du colloque franco-russe des 1-2 novembre 2005, Moscou: IMLI RAN, p. 55-76.
- (éd.), 2012: *Formalisme esthétique. Prague et Vienne au XIX^e siècle*, Paris: Vrin.
- MAIGNÉ Carole, TRAUTMANN-WALLER Céline (dir.), 2009: *Formalismes esthétiques et héritage herbartien*. Vienne [etc.]: Olms Verlag.
- NAKOV Andreï, 1985: «La stratification des hérésies», in: V. Chklovski, *Résurrection du mot. Littérature et cinématographe*, Paris: G. Lebovici, 1985, p. 13-59.
- PAUL Hermann, 1970 [1920]: *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1970.
- RIEGL Alois, 1977 [1893]: *Stilfragen: Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik*, Mittenwald: Mäanderkunst Verlag, 1977.
- , 1966: *Historische Grammatik der bildenden Künste*, éd. par K. Swoboda, O. Pächt, Graz: Böhlau.

- , 1973 [1901]: *Die spätrömische Kunstindustrie nach den Funden in Österreich-Ungarn*, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.
- , 2008 [1902]: *Le portrait de groupe hollandais*, Paris: Hazan, 2008.
- ROMAND David, TCHOUGOUNNIKOV Sergueï, 2010: «Le formalisme russe, une séduction cognitiviste», *Cahiers du Monde russe*, N° 51/4, p. 521-546.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1960 [1916]: *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot, 1960.
- SERULLAZ Maurice, 1967: *Le cubisme*, Paris: PUF.
- TCHOUGOUNNIKOV Sergueï, 2002: *Le devenir-anagramme du phonème. Sur les «structures subliminales» dans les poétiques russes – soviétiques*, Magnitogorsk: Université d'Etat de Magnitogorsk.
- , 2009: «La psychologie allemande dans la généalogie du formalisme russe», in: Maigné, Trautmann-Waller, 2009, p. 231-248.
- TRAUTMANN-WALLER Céline, 2010: «Alois Riegl (1858-1905)», in: M. Espagne, B. Savoy (dir.), *Dictionnaire des historiens d'art allemands*, Paris: CNRS Editions, p. 217-228.
- TYNIAOV Jurij, 1977: *Poetika. Istorija literatury. Kino*, Moskva: Nauka. ['Poétique. Histoire de la littérature. Cinéma']
- , 1991: *Formalisme et histoire littéraire*, Lausanne: L'Age d'homme.
- VALLIER Dora, 1975: «Dans le vif de l'avant-garde», *L'Arc. Revue trimestrielle*, N° 60, Paris, p. 9-13.
- , 1980: *L'art abstrait*, Paris: Librairie Générale Française.
- WIESING Lambert, 2014 [1997]: *La visibilité de l'image. Histoire et perspectives de l'esthétique formelle*, traduction de Carole Maigné, Paris: Vrin, 2014.
- WORRINGER Wilhelm, 1978 [1908]: *Abstraktion und Einfühlung*, Paris: Klincksieck, 1978.
- WÖLFFLIN Heinrich, 1983 [1915]: *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe. Das Problem der Stilentwicklung in der neuen Kunst*, Dresden: VEB Verlag der Kunst, 1983.
- WUNDT Wilhelm, 1904: *Grundriss der Psychologie*, Leipzig: W. Engelmann.

E.D. Polivanov and the Georgian language: synchronic questions and diachronic perspectives

Vittorio Springfield TOMELLERI
University of Macerata

Abstract:

The present paper deals with a short contribution which E.D. Polivanov published in 1925 in the scientific journal of the Central Asia State University during his stay and work at the University of Taškent. Polivanov's text presents a phonological analysis of the Georgian consonant system and aims at making the transcription system devised by the academician N.Ja. Marr for the rendering of Georgian sounds comparable with the better known and more useful alphabet of the International Phonetic Association.

In addition to the synchronic description and classification of Georgian consonants, in which, contrary to the customary interpretation, weak aspiration of voiceless plosives is claimed, Polivanov offers an interesting diachronic explanation of the defective postvelar (uvular) series, which in contemporary standard Georgian features only the voiceless ejective member; his reconstruction of the former system is based on typological assumptions about the different behaviour of voiced and voiceless obstruents with respect to lenition (spirantisation).

Some years later, the Georgian linguist G.S. Axvlediani provided arguments, based on internal reconstruction, which confirmed and further developed Polivanov's hypothesis. Although he had reviewed Polivanov's contribution for a Georgian journal in 1926, Axvlediani did not mention it in his later work, probably because Polivanov in the meanwhile had become *persona non grata* in Soviet linguistics for his open criticism of Marr's linguistic theory.

In the appendix, Polivanov's text is reproduced in full and unchanged, except for the correction of evident misprints and some minor adjustments to the punctuation and the layout.

Keywords: E.D. Polivanov — N. Ja. Marr — G. S. Axvlediani — Georgian language — Phonology — Analytical transcription — Linguistic evolution

1. INTRODUCTION*

1.1. Among the numerous languages and dialects which Evgenij Dmitrievič Polivanov (1891-1938) actively spoke and/or investigated in his linguistic research¹, Georgian, a Caucasian language belonging to the South Caucasian (or Kartvelian) language family², occupies a rather peripheral position; this is undoubtedly due to the fact that his more detailed investigation on this topic, *Essay on Georgian phonetics* [*Ōčerk gruzinskoj fonetiki*]³, has unfortunately been lost without leaving any trace, thus sharing this sad fate with a quite considerable part of his scientific production (Ivanov 1957: 73; see also Gorbanevskij 1991: 35).

1.2. During his time as a student in Saint Petersburg (1908-1912), Polivanov had the opportunity to attend lectures on Georgian held by the academician Nikolaj Jakovlevič Marr (1865-1934) at the Oriental Faculty. Their initial acquaintance proved quite fruitful at the beginning of Polivanov's academic career. In fact, after having graduated from the Faculty of History and Philology, Polivanov was appointed associate

* The present work has been carried out within the research project «SCRIBE-Scritture brevi, semplificazione linguistica, inclusione sociale: modelli e applicazioni» (PRIN 2010-11, Area X); it was partially presented at the BASEES conference (Cambridge, UK, 2-4 April 2016). I want to express my deepest gratitude to Insa Jennifer Klemme (Freiburg im Breisgau), Laura Orazi (Padova/Lausanne), Agostino Regnicoli (Macerata) and Elena Simonato (Lausanne) for their valid comments on an earlier version of this paper. I take this opportunity to also thank the generous Nelly Melkaje and Natia Puțkaraje (both Tbilisi) as well as the industrious Beatrice Vissani (Macerata) for successfully managing to calm my bibliographic fury. The advice given to me by Elena Paniconi (Macerata) was decisive in deciphering the different shapes of the Arabic letters. Finally, Anna Lukianowicz (Macerata) has undertaken the task of working on my anarchical English.

¹ In the interrogation after his arrest Polivanov claimed that he fluently knew, besides his mother tongue Russian, seventeen standard languages, namely French, German, English, Latin, Greek, Spanish, Serbian, Polish, Chinese, Japanese, Tatar, Uzbek, Turkmen, Kazakh, Kirghiz, Tadjik and Estonian (Ašnin, Alpatov, Nasilov 2002: 28); in addition, he wrote on Abkhaz, Azeri, Albanian, Assyrian, Arabic, Georgian, Dungan, Kalmyk, Karakalpak, Korean, Erzya, Tagalog, Tibetan, Turkish, Uyghur, Chechen and Chuvash (Leont'ev, Rojzenzon, Chajutin, 1974, p. 21 = 1968, p. 19; see also Leont'ev, 1983, p. 31-32, Gorbanevskij, 1991, p. 33 and Simonato, 2014, p. 14-15). These authors, as well as Ploskix (2001: 5), report the number sixteen, placing Estonian into the second group.

² A very informative overview on these languages is given in Boeder 2005.

³ It is not easy to ascertain whether this was the title of a special monograph on Georgian or of a chapter to be published in the second part of his *Introduction to Linguistics for Higher Institutions of Oriental Studies*, which was not only planned but also realised. In the foreword to the first part Polivanov himself promised to present illustrative material concerning the phonetics of different languages, among them Georgian (Polivanov, 1928, p. III).

professor at the Oriental Faculty; as graduates from one institution usually continued their professional career at the very same place, this circumstance represented a quite exceptional fact, decided by the then dean, who was Marr himself (Alpatov 2013: 9).

The personal and scientific relationship between Polivanov and his former teacher in Caucasian languages, which was doomed to tragic failure in the second half of the 1920s⁴, was initially characterised by deep reciprocal respect and trust. This is clearly shown by a letter dated October 18, 1924⁵, in which Marr wrote that he would be very pleased if Polivanov would support the Japhetic theory:

As concerns Japhetic linguistics, I will be very glad if the theory which is still developing will find you, and you particularly, among those who accept it, for it has already long ago begun to slip out of my hands, as I feel doomed to slip out of life into the depths of the earth whither leads the road of the peace that is for me the greatest of all. (Leont'ev, Rojzenzon, Xajutin, 1974, p. 23)

Even in his lengthy speech at the Communist Academy on 4th February 1929, in which Marr's linguistic doctrine, the notorious *Japhetic Theory* or *New Theory of Language* [*'novoe učenie ob jazyke'*], underwent strong criticism for lack of proper methodology and for the fanciful use of linguistic examples taken from various genetically unrelated languages, Polivanov did not fail to appreciate the doubtless merits of Marr as an archaeologist and philologist; also his descriptive work in the field of Kartvelian languages deserved serious consideration:

Beginning with the fact that 'after subtracting the Japhetic theory there remains much material which makes Marr a great schola', Polivanov pointed out that the 'healthy kernel' of Japhetic theory consisted of studying South Caucasian languages by means of comparative grammar (Leont'ev, Rojzenzon, Xajutin, 1974, p. 24; see also Vasil'kov, 2001, p. 395 and Lähteenmäki, 2013, p. 13)⁶

1.3. While working in Taškent at the Central Asia State University [*'Sredneaziatskij gosudarstvennyj universitet'*], Turkestan's first institution of higher education established after the October revolution in 1920

⁴ More precisely, the epistemological conflict between the two started in the years 1926-1927 (Leont'ev, 1983, p. 12).

⁵ Three letters sent by Polivanov to Marr have recently been published including a facsimile reproduction and a translation into French by Elena Simonato and Patrick Sériot (Polivanov, 2014, p. 238-249). The biographical context of Polivanov's correspondence is provided by Elena Simonato in the introduction of the same publication (Simonato, 2014, p. 18-20).

⁶ The Russian text can be read in Polivanov, 1991, p. 510.

(Krašeninnikov, Nečaev 1990: 56), Polivanov published a four-page article in the scientific journal of the University, with a two-page summary in French, in which he gave a very brief description of the Georgian consonant inventory (Polivanov 1925). In addition to a purely synchronic phonological and phonetic treatment, his analysis also contained some relevant and very intriguing diachronic insights.

The point of departure for his reflections was the so-called Japhetological alphabet, a quite awkward phonetic transcription and the respective idiosyncratic terminology developed by Marr, on account of which the 'genial' research carried out by the latter encountered mistrust and was not generally accepted (Polivanov 1925: 113). Marr had established a unified system of linguistic notation, namely an analytical alphabet employing mostly Roman letters with the addition of some Greek and Russian symbols, as well as diacritical marks, for the graphic representation and comparative description of the so-called Japhetic languages (Matthews 1953).

Polivanov was not driven by any polemical intent; his observations were merely aimed at establishing a reliable correlation between Marr's «staggeringly complex» system (Hewitt 1999: 173) and the linguistically more suitable International Phonetic Alphabet, in order to make the symbols used by Marr and his devoted pupils accessible to a broader readership. In a later work, which never appeared⁷, Polivanov overtly expressed his theoretical criticism and practical objections against this notational system, which in the meantime had been introduced as a practical alphabet in Abkhazia⁸.

1.4. Although he was presenting a synchronic description of Georgian phonology, Polivanov did not betray his background as a historical linguist and the theories of his beloved teacher, Baudouin de Courtenay (1845-1929); in the final part (see below § 3.) he showed a particular sensitivity for diachronic questions. Interestingly enough, the historical explanation of the contemporary situation in Georgian and its Kartvelian relatives, i.e. the emergence of current postvelar (uvular) fricative sounds from original pharyngeal voiced and voiceless aspirated obstruents, was given some years later by the famous Georgian linguist Giorgi Axvlediani (1887-1973)⁹.

While Polivanov made his assessment from a general perspective of phonetic development, Axvlediani, who knew Polivanov's contribution to

⁷ The manuscript is preserved in the Archive of the Russian Academy of Sciences in Saint Petersburg (Polivanov, 1968a, p. 43); an edition of this text is now being prepared by Elena Simonato and the author of the present article.

⁸ On the Abkhaz analytical alphabet see Sériot 2013 and Tomelleri 2016.

⁹ For biographical data on this versatile linguist see Žgenti 1963, Jijiguri 1969 and 1978.

this topic, but for some reasons did not make reference to it, framed his hypothesis exclusively within the Kartvelian language family, thus relying on internal reconstruction.

2. SYNCHRONIC DESCRIPTION

2.1. As we have already outlined in the introduction, the main aim of Polivanov's work was to concisely describe the Georgian consonant system; at the same time, the author considered it necessary to make the Japhetidological alphabet understandable. For this purpose, he featured the phonemes, according to their articulatory properties, by means of the more common and linguistically appropriate transcription of the International Phonetic Association, putting into brackets the notational sign, in many respects idiosyncratic, devised by N.Ja. Marr.

Анализ согласных яфетидологического алфавита.
 Более простого состава — грузинский язык¹.

С и л ь н ы е
 передне- и задне-язычные
 глухие звонкие средние
 t k d g ʒ q

С л а б ы е с и б и л ь н ы е	А ф ф р и к а т ы ṭ ḳ ʒ̣ q̣ ḏ̣ ḡ̣ ṭ̣ ḳ̣ ʒ̣̣ q̣̣ ḏ̣̣ [ḡ̣̣]	С л а б ы е с п и р а н т ы п л а в н ы е
s (s) z (z) ш (ʃ) J (ʒ)		h (h) r [ɣ] (ɣ) l [ʃ] (ʃ) n y (ʏ) Г у б н ы е w [f] v ↔ m
	Г у б н ы е p b φ	

1 В квадратных скобках поставлены звуки, отсутствующие в грузинском алфавите.

Marr's analytical transcription of Georgian consonants
 (from Meščaninov, 1931, p. 9; see also Grande, 1936, p. 55 and Axvlediani, 1938, p. 132)

According to their distinctive features, here labelled «psycho-phonetic» in the vein of the terminology coined by Baudouin de Courtenay (Matthews 2001: 37; see also Stankiewicz 1976: 33-34, Alpatov 2012: 87 and Comtet 2013: 159-161), Georgian consonant phonemes can be divided into three groups (Polivanov 1925: 113):

2.2. – Consonants exhibiting a three-way laryngeal opposition between voiced, voiceless aspirated and voiceless ejectives, labeled тройственные (*dreiförmige Laute* in Tschenkéli, 1958, p. L, V.S.T.), like the obstruents *p*, *t*, *k*, *q* and the affricates *c* (= *ts*), *č* (= *tš*);

2.3. – Continuants with a double laryngeal opposition between voiced and voiceless, called *parnye* (*zweiförmige Laute* in Tschenkéli, 1958, p. LIII, V.S.T.), like the majority of spirants *s* – *z*, *š* – *ž*, *x* – *γ*;

2.4. – Unpaired consonants¹⁰ (*einförmige Laute* in Tschenkéli, 1958, p. LIV, V.S.T.), like the nasals *m* and *n*, the liquids *r* and *l*, the glides *w* and *j*, and finally the spirant *h*.

2.2. TRIADIC PHONOLOGICAL OPPOSITION

2.2.1. The first group within the three-way-opposition comprises *voiceless ejective* obstruents and affricates, the glottal stop (*coup de glotte*, *Stimm-bänderverschluss*) being indicated by means of the Arabic letter *hamzah* (Polivanov 1925: 113)¹¹:

Labial	}	Obstruents	p ^ʔ [p] ¹²
Coronal			t ^ʔ [t]
Affricates			c ^ʔ (= <i>ts</i> ^ʔ) [t̪], č ^ʔ (= <i>tš</i> ^ʔ) [t̪ʃ]
Velar			k ^ʔ [k]
Postvelar			q ^ʔ [k̠]

Such consonants are the product of a combined articulation, which involves a contemporary closure of both the oral cavity and the constricted glottis, so that the air from the lungs is stopped (Polivanov 1925: 114; see also Fallon 2002: 4).

2.2.2. The second group contains *voiced* obstruents and affricates (Polivanov 1925: 114).

¹⁰ On the linguistic terms *paired* (парный) and *unpaired* (непарный) see Trubetzkoy, 1971, p. 85 (German original Trubetzkoy, 1939, p. 77).

¹¹ The name of the Arabic letter (ء), *hamzah* (in Russian *gamza*), denotes the constriction of the larynx (Polivanov, 1928, p. 86); on the articulatory nature of these consonants see Polivanov, 1928, p. 108.

¹² In square brackets the rendition according to Marr's transcription system is given.

Labial and coronal obstruents	b [b], d [d]
Affricates	ჟ (= dz) [d͡ʒ], ჯ (= d͡ʒ) [d͡ʒ]
Velar	g [g]
Postvelar occlusive	absent (however, see § 3.1.)

2.2.3. The last group of the triad is represented by the *quasi aspirated voiceless* obstruents and affricates (Polivanov 1925: 114)¹³:

Labial and coronal obstruents	p ^c [p̚], t ^c [t̚]
Affricates	c ^c (= ts ^c) [t̚s̚], č ^c (= t͡ʃ ^c) [t̚ʃ̚]
Velar	k ^c [k̚]
Postvelar	q ^c [q̚]

Polivanov maintains that the postvelar voiceless aspirated stop [q^c], scarcely attested in Georgian, occurs only in loan words from other Caucasian (Japhetic) languages; however, as rightly pointed out by Axvlediani (1926: 245), this assertion is contradicted by the existence of this sound in Old Georgian (spelled ჟ), as well as in some contemporary mountain dialects (see below, § 4.2.).

2.2.4. Voiceless consonants (ejectives and quasi-aspirated) are in phonological opposition to the consonants of the second group because they are devoid of voicing. Unlike the ejectives, the quasi aspirated are produced with the open glottis; this articulatory feature distinguishes them from the voiceless consonants of the first group. Further, the absence of the glottic closure provides them with a light aspiration, which is however, in Polivanov's perception, significantly less strong than in the aspirated consonants of languages like German, Danish, Chinese, Mongolic languages, North-Eastern Japanese and others¹⁴; thus, the denomination «aspirated» can be used only conventionally (Polivanov 1925: 114).

Such a phonetic interpretation, which was completely rejected by Axvlediani (1926: 244-245), is surprising insofar, as Polivanov, as observed by Sergej Ignat'evič (Isaakovič) Bernštejn, was a «brilliant phonetician, well-versed in the use of voice recording technologies» (quoted according to Leont'ev, Rojzenzon, Xajutin 1974: 12 = 1968: 8; see also Leont'ev 1983: 8). As the same opinion was maintained by Marr in his *Old Georgian grammar* (Marr 1925: 8-9; see also Marr 1922: 3,

¹³ According to the IPA rules of his time, Polivanov here makes use of the symbol ^c to graphically denote the aspirated character of stops, now expressed by means of the supralinear letter ^h.

¹⁴ On the allegedly weak aspiration of voiceless aspirated consonants in the Caucasian languages see also Polivanov, 1928, p. 107.

Axvlediani 1938: 71-72), it is justified to assume that Polivanov's wrong statement depends here on the authority of his Georgian teacher.

2.2.5. Moreover, Polivanov did not even mention the tendency towards reduction of voicing in Georgian stops, which has been observed and described, among others, by Rousselot (1925: 867-868), Axvlediani (1938: 67-68), Robins, Waterson (1952: 66)¹⁵ and Abzianidze (1959: 144)¹⁶. Therefore, Polivanov's scheme does not match with the now accepted interpretation, according to which voicing is not the relevant feature of voiced obstruents, as in many Caucasian languages voiced obstruents and affricates can be easily distinguished from their voiceless correlates by the absence of both aspiration and glottalization (Klimov 1978: 90; see also Jakobson 1969: 48-49, Oniani 1973 and Kehrein 2002: 153, referring to Vogt 1958: 49 = 1988: 388)¹⁷.

This failure could be a clear example of what Robel has called *surdit  phonologique*, i.e. «phonological deafness» (Robel 1969: 115), moving from Polivanov's probably most quoted article, originally published abroad in French (Polivanov 1931)¹⁸. Curiously enough, in the just mentioned contribution Polivanov discussed a quite similar case, namely the semi-voiced character of non-aspirated obstruents at the beginning of a word in Northern Chinese (^pb, ^td and so on), this eventually being the reason for the discrepant perception of the Russian voiceless bilabial stop /p/ by Chinese speakers as ^pb¹⁹.

[...] the Russian phoneme – namely *p* – is perceived usually in the North Chinese linguistic consciousness not as the Chinese phoneme (*p*') which

¹⁵ «The unaspirated plosives and affricates are frequently referred to as 'voiced', but voice is not a constant feature of the members of this series. In normal utterance of isolated words these consonants were heard as wholly or partly without voice in initial and final position, and before voiceless fricatives and aspirated or glottalized consonants, especially in a final cluster».

¹⁶ «Thus, the degree of voice in voiced occlusives in literary Georgian pronunciation depends on position and surrounding. Voice is not the only trait distinguishing a consonant from other members of its triad».

¹⁷ Many years ago, when I got my library card at the National Parliamentary Library of Georgia in Tbilisi, I was really staggered to see that my surname, beautiful written in Georgian letters, began with the letter ϱ (doni), denoting the «voiced» dental obstruent /d/: the voiceless dental obstruent /t/, which in Italian lacks both aspiration and glottal constriction, was perceived by a Georgian speaker as “voiced” and therefore rendered as /d/.

¹⁸ See also the famous metaphor of the mother tongue as a phonological sieve in Trubetzkoy, 1971, p. 51-55 = 1939, p. 47-50.

¹⁹ Polivanov referred on many occasions to this case of phonological simplification (convergence), possibly reflecting substrate influence (see, for example, Polivanov, 1928 [1974], p. 76, fn. 12 = 1928 [1968], pp. 70, fn. 12).

corresponds to it (in the sense indicated above) but as a member of the Chinese pair of phonemes opposite to it (the pair “ p^c - p^b ”) – namely, as the Chinese phoneme p^b . (Polivanov, 1968 [1974a], p. 234)

2.2.6. As far as the place of articulation is concerned, besides the most common consonants, i.e. labial, coronal and velar obstruents, as well as coronal sibilants and hushings, we find two more velar series, the series of velars $k^?$, g and k^c , like in many European languages, and the series of postvelars $q^?$ and q^c , to which the fricatives x^s [ç] and γ^s [ç̣], taken from the second group, belong (Polivanov 1925: 114). The opposition between velar (series «k») and postvelar (series «q») is approximately the same as in Uzbek or Arabic $ق$ - $ق̣$; the relationship between the voiced ($/g/$: $/\gamma^s/$) corresponds to the pair $گ$: $گ̣$ in Uzbek.

2.3. DOUBLE OPPOSITION

The opposition between *voiced* and *voiceless* pertains to the spirants (Polivanov 1925: 115):

Spirants	Labial	Coronal		Velar	Postvelar
		Hissing	Hushing		
Voiceless	(f)	s [s]	š [ʃ]	-	x more precisely x^s [ç]
Voiced	(v)	z [z]	ž [j]	-	γ more precisely γ^s [ç̣]

2.3.1. According to Polivanov, the Georgian hushing spirants are coronal, «soft», as they are not formed with the tip, but with the body of the tongue; acoustically, their characteristic tone is higher than in the Russian phonemes $/š/$ and $/ž/$; therefore, it would be more accurate to represent them with the symbols $/ṣ̌/$ and $/ẓ̌/$ (Polivanov 1925: 115).

2.3.2. Polivanov observes that the post-velar spirants differ from Russian $/x/$ (in the word *xama*) and $/\gamma/$ (e.g. the grapheme ρ in the word *бoгa*, at least in the Moscow speech of the older generation) in the place of articulation, as the point of raising of the tongue is placed farther to the back, whereby the constriction occurs against the end of the soft palate and the uvula; in addition, when the air passes through this constriction, a certain friction of the air flow against the uvula is produced, whose acoustic result is reminiscent of the French *r grassayé* – uvular spirant without trill: voiced [ʁ] in the word *rose*, *mourrais* and voiceless [ʁ̣] in the word *le nôtre* (Polivanov 1925: 115; see also Polivanov 1928: 153). He also claims that from this a combined work and a combined result are obtained: the post-velar $x + \text{ʁ}$ in the case of the voiceless sound, and the postvelar $\gamma + \text{ʁ}$ in the case of the voiced one. In phonetic transcription, they can be denoted by the symbols [x] and [γ], with the caveat that both [x] and [γ] are to be con-

sidered as postvelars. For a comparison, one could mention Arabic $\dot{\text{x}}$ and $\dot{\text{g}}$, especially the Shughni²⁰ sounds indicated by the symbols [x̣] and [ɣ̣], which differ fundamentally from the corresponding velars [x] and [ɣ] (Polivanov 1925: 115).

2.4. UNPAIRED CONSONANTS

Finally, *unpaired consonants* are the nasals, the liquids, the approximants and the laryngeal spirant (Polivanov 1925: 115):

Unpaired	Voiced	Unpaired voiceless
Nasals	Liquids and approximants	Laryngeal spirant
m, n	r, l, w, j [ɣ]	h [h]

3. DIACHRONIC EXPLANATION

3.1. At the end of his exposition Polivanov turns to a historical excursus about the postvelar fricatives x^{v} [q̣] and γ^{v} [g̣]. From a systemic point of view²¹, he observes the ‘lonely’ character of the postvelar ejective stop (q^{v}), which contrasts with the trichotomic opposition in the series of bilabials (b-p^c-p^v), dental (d-t^c-t^v), velar (g-k^c-k^v) stops and dental (ʒ-c^c-c^v) or palatal (ʃ-č^c-č^v) affricates.

<u>Obstruents</u>	Voiced	Voiceless Aspirate	Voiceless ejective
Bilabial	b	p ^c	p ^v
Alveolar	d	t ^c	t ^v
Velar	g	k ^c	k ^v

²⁰ This language, belonging to the North Pamir group of the Iranian family (Èdel'man, Jusufbekov, 2000), features a phonological opposition between velar and uvular fricatives: «The uvular phonemes $x \gamma$ are opposed to the velar pair $\dot{x} \dot{\gamma}$. These are articulated with the back of the tongue raised high, while the remainder of the tongue remains flat, or its tip is lowered. Therefore, those sounds could be considered single-focus, or double-focus phonemes with pronounced front focus: $\dot{x}ac$ ‘water’, $w\dot{o}\dot{x}$ ‘grass’» (Edelman, Dodykhudoeva, 2010, p. 790); on the uvular articulation of backlingual spirants see Polivanov, 1928, pp. 153-154.

²¹ On the necessity of ‘keeping in mind the phonetic system as a whole’, see Polivanov, 1968 [1974b], p. 99-100 = 1968c, p. 97-98.

<u>Affricates</u>	Voiced	Voiceless Aspirate	Voiceless ejective
Alveolar	ʒ	c ^h	cʰ
Alveopalatal	ʒ̟	ç ^h	çʰ
Postvelar	–	–	qʰ

(Adapted from Fähnrich, 1971, p. 269)

He therefore advances a diachronic interpretation of the postvelar fricatives /xʰ/ and /ɣʰ/²², the first going back to the uvular voiceless aspirated *q^h, the second having developed from the uvular voiced plosive *G (Polivanov 1925: 115-116; see also Ivanov 1956: 61). Out of the three phonemes of the reconstructed uvular series /qʰ/ /g/ /q^h/, in Georgian only /qʰ/ [k] has preserved its occlusive character, and only in a relative way²³; the two others underwent a process of spirantisation, namely /g/ → /ɣʰ/ and /q^h/ → /xʰ/. On the other hand, the aspirated voiceless sound /q^h/ [q], scarcely attested in Georgian, occurs in loan words from other Caucasian (Japhetic) languages, where the change /q^h/ → /xʰ/ did not happen, and, consequently, /q^h/ could maintain its occlusive character (Polivanov 1925: 116)²⁴.

3.2. In Polivanov's view, the fact that the voiced uvular stop *G has undergone a process of lenition, called by him 'spirantisation' (Polivanov 1931 [1974]: 85, fn. 10 = 1931 [1968]: 80, fn. 10), whereas /qʰ/ still retains its occlusive character, together with the plausible assumption that probably *G became a spirant earlier than /q^h/, can be predicted from a law of phonetic evolution, according to which the process of spirantisation of obstruents occurs rather in voiced than in voiceless sounds. This phonetic law, in its turn, can be explained with a physiological consideration: if in the case of voiced obstruents the air flow per unit time is lower than in the case of voiceless, the pressure too (from the oral cavity) is lower: the lower is the pressure, the less is the resistance, which is the energy of the occlusion. Thus, the occlusion of voiced consonants is less energetic and therefore historically less stable, as demonstrated by the Russian spirant ж

²² In Georgian grammars, the voiced uvular fricative [ɣ] is usually represented as [ɣ] (Chitoran, 1998, p. 122, fn. 1).

²³ For a detailed discussion of this question Polivanov refers to the quoted above and unfortunately lost *Essay on Georgian phonetics*. This statement about the fricative character of this phoneme is very important (see below, § 4.3.).

²⁴ This statement is clearly wrong, as was remarked by Axvlediani, 1926, p. 245 (see also above § 2.2.3.).

vs. the affricate ɥ, the Japanese ʒ (= dz) / z (affricate in combinatory alternation with a spirant) vs. *c*, coming from **d* (u) and **t* (u) respectively, the Arabic **g* > ǰ (ج in the word *algebra* جبر) vs. *k* (ك), as well as **g* > ǰʷ (غ) vs. *q* (ق) (the same happened in the Turkic languages) and so on (Polivanov 1925: 116).

3.3. Polivanov discusses an alleged counterexample to this lenition rule, namely the phonetic change $p > \varphi > h$ in Japanese, where the voiced *b* has long preserved its stop character. This “unexpected” development depends on the specific properties of the voiced consonant; in fact, it can be explained historically with reference to the situation in common Japanese, where *p* was a simple sound, while *b* represented a complex one, namely the half nasal **mb*, derived from the complex “nasal + *p*”: *abari* ← *a^mbari* ← *ambari* ← *am(i)pari* „weaving shuttle“ **am-i-pari*. Otherwise, the phonetic change $p \rightarrow h$ in Armenian, where the voiced *b* preserves its stop character, represents an exception to the said rule (Polivanov 1925: 116).

3.4. The following table synoptically shows the correspondences between the Georgian consonants, here given in alphabetic order (first in *mxedruli* and than in scientific transliteration), Marr’s analytical alphabet and Polivanov’s phonetic transcription:

Georgian	Marr’s analytical alphabet	Polivanov’s phonetic transcription
ბ – b	b	b
გ – g	g	g
დ – d	d	d
ვ – v	v	v
ზ – z	z	z
თ – t	θ	t ^c
კ – k	k	k ^ʔ
ლ – l	l	l
მ – m	m	m
ნ – n	n	n
პ – p	p	p ^ʔ
ჩ – č	j	ž
რ – r	r	r
ს – s	s	s
წ – t	τ	t ^ʔ
ფ – p	φ	p ^c
ქ – k	q	k ^c
ც – γ	ǰ	r
ყ – q	k	q ^ʔ
შ – š	ш	š
ჩ – č	ǰ	č ^c
ც – c	ფ	c ^c

ǰ - j	ǰ	ǰ
ǰ̣ - ǰ̣	i	cʰ
ǰ̣̣ - ǰ̣̣	t	čʰ
b - x	ǰ̣	x
ǰ̣̣ - j̣̣	ǰ̣̣	ǰ̣̣
ǰ̣̣̣ - h	p	h

4. INTERNAL RECONSTRUCTION

4.1. While pointing out the linguistic relevance of Hittite for the reconstruction of Indo-European, the Soviet iranist Aleksandr Arnol'dovič Frejman praised Saussure's brilliant hypothesis about the existence of laryngeals in the Indo-European protolanguage and underlined the fruitfulness of his methodologically correct approach, allowing him to make assumptions which would subsequently be confirmed by concrete facts (Frejman 1947: 208)²⁵. Moving from this observation, Ivanov drew a parallel between Saussure's laryngeal hypothesis and Polivanov's historical explanation of the existence of a single pharyngeal ejective in contemporary Georgian, which was later confirmed by scholars working on the Kartvelian languages (Ivanov 2007: 27, fn. 5).

4.2. In fact, a very similar interpretation was arrived at by the Georgian scholar Giorgi Axvlediani, but not independently, as wrongly stated by Ivanov (1957: 61); actually, Axvlediani was well acquainted with Polivanov's article, which he had reviewed in Georgian one year after its publication (Axvlediani 1926; see also Nebieridze 1969: 27-28). The main difference between the two scholars consisted in their methodology: Axvlediani did not rely on typological data from different languages, preferring instead to deal with the internal reconstruction and the inner comparison within the Kartvelian language family.

First of all, Axvlediani established two sets of decessive harmonic clusters in Modern Georgian (Axvlediani 1951: 113). The terms decessive and harmonic point to the fact that these clusters consist of a prelingual obstruent or affricate followed by a backlingual stop, where both elements, patterning phonologically as a single segment because of their alleged simultaneity of closure and release²⁶, share the same laryngeal specification, i.e. voiceless, voiced or ejective (Aronson 1997: 936).

²⁵ This article, conducted in the framework of historical-comparative linguistics, was sharply attacked by Marr's supporters for its traditional orientation (on the difficult relationship between Frejman and Marr's school see Tomelleri, 2013, p. 85-89).

²⁶ See, however, Chitoran, Goldstein, Byrd (2002, p. 427): «[...] harmonic clusters have been impressionistically described as being simple segments, with only one closure and one release. However, acoustic evidence [...] indicates that they are sequences of two stops, each

In the second set, labelled system B, the articulatory correspondence according to the manner of articulation is not realised, because the series of the postvelar stops presents only the ejective member /q'/²⁷; in the other cases, instead, fricative phonemes, /ɣ/ and /x/ respectively, are featured (Axvlediani 1951: 113)²⁸:

System A (C + stop)			System B (C + fricative)		
[+ voi]	[- voi]	[+ glot]	[+ voi]	[- voi]	[+ glot]
ბგ bg	ფკ pk	ჰკ p'k'	ბღ bɣ	ფხ px	ჰყ p'q'
დგ dg	თკ tk	ტკ t'k'	დღ dɣ	თხ tx	ტყ t'q'
ძგ jg	ცკ ck	წკ c'k'	ძღ jɣ	ცხ cx	წყ c'q'
ჯგ jg	ჩკ čk	ჭკ č'k'	ჯღ jɣ	ჩხ čx	ჭყ č'q'

(adapted from Butskhrikidze, van Heuven 2011, p. 27 and Chitoran 1998, p. 123)

Compared with Old Georgian and some mountain dialects, which have still retained the voiceless aspirated [q^h] (Uturgaidse 2003: 404)²⁹, in Modern standard Georgian a simplification of the original system is observed³⁰. Therefore, such fricative sounds can be traced back to the Proto-Kartvelian corresponding pharyngeal stops, that are only partially attested in the modern Kartvelian languages and/or dialects.

4.3. On the basis of a diachronic comparison of the Kartvelian languages, Axvlediani postulated the existence of pharyngeal sounds in Proto-kartvelic, featuring the customary three-way contrast «voiced, voiceless aspirated and voiceless ejective»³¹. The voiced and voiceless aspirated

with its own closure and release. There is therefore no structural difference between them and the other stop sequences investigated here».

²⁷ Here and further ejectives are indicated by an apostroph following the consonant; this transcription sign corresponds to the ʔ used by Polivanov or Axvlediani's infralinear dot.

²⁸ This often-quoted article was published as chapter III in the second part of his major work on phonetics, written in Georgian (Axvlediani, 1949 [1999], pp. 304-309), under the title “პარმონიულ სმუშთა ორი სისტემა ქართულ ენაში” [‘Two systems of harmonic clusters in Georgian’]; on this see also Kutelia 2012.

²⁹ The plain (non-ejective) uvular stop /q^h/, spelled in the Old Georgian form with the already mentioned letter ჰ, merged in modern Georgian with the fricative /x/ (Sarjvelaje, 1984, p. 294; on these consonants see also Ardoteli 2009). This fact, pointing to the diachronic development of spirantisation, was probably unknown to Polivanov.

³⁰ The gap in the system of postvelar consonants has been interpreted in terms of markedness, the voiced being the most marked, and hence the weakest member (Gamkrelidze, 1978, p. 18-19).

³¹ In 1971, the German scholar Heinz Fähnrich proposed the same diachronic scenario, extending his reflections to other Caucasian languages; however, he referred neither to Polivanov 1925 nor to Axvlediani 1949 or 1951.

were spirant-like in character and therefore tended to develop, within the decessive harmonic clusters, into fricatives, first the voiced and then the voiceless aspirated; the voiceless ejective, on the other hand, preserved its articulatory feature, the sound change being thus hindered by the fact that Georgian does not possess ejective spirants:

One has to think that the second components of the B-clusters were initially homogeneous: they were all pharyngeal stops q q γ , but with the gradual transformation first of γ and then of q , they were replaced in the clusters by the corresponding postvelar fricatives. The potential for such a change was inherent in their spirant-like character. Only one pharyngeal stop did not develop into a spirant, namely q . As an ejective, this phoneme can not spirantise, as Georgian does not know ejective spirants (Axvlediani, 1951, p. 115, translation mine, V.S.T.; see also Axvlediani, 1949/1999, p. 308-309).

Thus, Axvlediani maintains that in the case of the phoneme / q' / the spirantisation was blocked by its ejective character, being incompatible with the spirant manner of articulation. It should be borne in mind, however, that the phonetic interpretation of what is usually transcribed as [q'] is quite problematic, as this phoneme «combines properties of stop and fricative articulation; nevertheless it functions as a fricative» (Butskhuridze, van Heuven, 2001, p. 36, fn. 1, who prefer to represent it as / χ' /) and can be pronounced as a uvular stop with a strong burst [q'], a burst plus a fricative [q'^{χ}], a uvular fricative alone [χ'], or a glottal stop [ʔ] (Shosted, Chikovani 2006: 256); this seems to be in line with Polivanov's assessment of the fricative character of the ejective postvelar «stop» (Polivanov 1925: 116; see above, § 3.1.).

CONCLUSIONS

To sum up, in spite of some disputable interpretations, Polivanov's article proves extremely stimulating in that it combines a synchronic analysis with a diachronic approach; its thematically rather peripheral collocation and brevity is therefore rather deceptive.

Further, the sharpness of the author's insights once again demonstrates how problematic it is to classify Polivanov's production precisely; indeed, works dealing with general linguistics contain interesting concrete data, while detailed language-specific investigations usually provide very important insights of more general value (Leont'ev 1983: 16).

Last but not least, quite surprising and somehow disturbing is Axvlediani's silence about Polivanov's contribution in 1949 and 1951, as they both shared not only common interests, but also ideas and life experiences (they had worked under the supervision of the academician

Lev Vladimirovič Ščerba). This curious omission could represent a typical case of *damnatio memoriae*, as since 1929, because of his overt criticism of Marr's doctrine, Polivanov had been branded as a «bourgeois scientist» and ostracised from Soviet linguistics until his posthumous rehabilitation in 1963. This, however, will be the topic for another article.

© Vittorio Tomelleri

BIBLIOGRAPHY

- ABZIANIDZE T.G., 1959: «Stepen' zvonkosti zvonkix smyčnyx soglasnyx v gruzinskom jazyke», *Fonetičeskij sbornik I* (Trudy kafedry obščego jazykovedenija 3), Tbilisi: Izdatel'stvo Tbilisskogo gosudarstvennogo universiteta imeni Stalina, p. 109-144. ['The degree of voice in Georgian voiced occlusives']
- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 2012: *Jazykovedy, vostokovedy, istoriki*. Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur. ['Linguists, orientalist, historians']
- , 2013: «E.D. Polivanov: life and works», in: Archaimbault, Tchougounnikov (éd.), 2013, p. 9-16.
- ARCHAIMBAULT Sylvie, TCHOUGOUNNIKOV Sergueï (éd.), 2013: *Evgenij Polivanov (1891-1938). Penser le langage au temps de Staline*, Paris: Institut d'études slaves.
- ARDOŤELI Nodar, 2009: «Paringaluri rigis tanxmovanta (q, q') klasifikacii satvis kartulši», *Iberul-ķavķasiuri enatmecniereba*, 37, p. 24-34. ['Towards a classification of the pharyngeal consonants (q, q') in Georgian']
- ARONSON Howard, 1997: «Georgian phonology», in: Alan S. Kaye (ed), *Phonologies of Asia and Africa (including the Caucasus)*, Winona Lake: Eisenbrauns, p. 929-940.
- AŠNIN Fëdor, ALPATOV Vladimir, NASILOV Dmitrij, 2002: *Repressirovannaja ĵurkologija*, Moskva: Izdatel'skaja firma «Vostočnaja literatura» RAN. ['Repressed Turkology']
- AXVLEDIANI Giorgi, 1926: «Šenišvnebi kartul tanxmovanta gandasebi-satvis [E. Polivanov-is štatiis 'La classification des consonnes géorgiennes' gamo: Bulletin de l'Université de l'Asie Centrale (Tachkent). Livraison 8. 1925.]», *Mimomxilveli. Sakartvelos saištorio da saetnografi-ķeskogo Obščestva Gruzii / L'observateur. Journal scientifique de la Société d'Histoire et d'Ethnographie de Géorgie*, 1, p. 243-246. ['Notes on the classification of Georgian consonants', Review of Polivanov 1925]

- , 1938, *Zogadi da kartuli enis ponetiķis saķitxebi*, Tbilisi: Saxelmćipo universitetis gamomcemloba. [‘Issues of general and Georgian phonetics’]
- , 1949 [1999]: *Zogadi ponetiķis sapujvlebi*, Tbilisi: Sulxan-Saba Orbelianis saxelobis Tbilisis saxelmćipo pedagogiuri universitetis gamomcemloba. [‘Fundamentals of Georgian phonetics’]
- , (= AXVLEDIANI Georgij Saridanović), 1951: «Dve sistemy garmoniķeskix smyčnyx v gruzinskom jazyke», in: *Pamjati akademika L’va Vladimiroviča Ŗčerby (1880-1944). Sbornik statej*, Leningrad: Izdatel’stvo Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta im. A.A. Ŗdanova, p. 113-116. [‘Two systems of harmonic obstruents in Georgian’]
- BOEDER Winfried, 2005: «The South Caucasian languages», *Lingua*, 115, p. 5-89.
- BUTSKHRIKIDZE Marika, VAN HEUVEN Vincent J., 2001: «Georgian harmonic clusters as complex segments? A perceptual experiment», *Linguistics in the Netherlands*, 18, p. 27-40.
- CHITORAN Ioana, 1998: «Georgian harmonic clusters: phonetic cues to phonological representation», *Phonology*, 15, 2, p. 121-141.
- CHITORAN Ioana, GOLDSTEIN Louis, BYRD Dani, 2002: «Gestural overlap and recoverability: articulatory evidence from Georgian», in: Carlos Gussenhoven and Natasha Warner (eds), *Laboratory phonology 7*, (Phonology and phonetics 4, 1), Berlin-New York: Mouton de Gruyter, p. 419-448.
- COMTET Roger, 2013: «L’héritage de Baudouin de Courtenay et la phonologie de Polivanov», in: Archaimbault, Tchougounnikov (éd.), p. 158-178.
- ÈDEL’MAN Džoj Iosifovna, JUSUFBEKOV Šodixon Parvonaeviç, 2000: «Šugnanskij jazyk», in: *Jazyki mira. Iranske jazyki*, III: Vostočno-iranske jazyki, Moskva: Indrik, p. 225-242. [‘Shughni language’]
- EDELMAN D. (Joy) I., DODYKHUOEVA Leila R., 2010: «Shughni», in: Gernot Windfuhr (ed), *The Iranian languages*, (Routledge language family series), London-New York: Routledge, p. 787-824.
- FÄHNRIH Heinz, 1971: «Zum stimmhaften pharyngalen Verschlußlaut in den Kartwelsprachen», *Bedi Kartlisa*, 28, p. 269-274.
- FALLON Paul D., 2002: *The synchronic and diachronic phonology of ejectives* (Outstanding dissertations in linguistics), New York et al.: Routledge.
- FREJMAN Aleksandr Arnol’doviç, 1947: «Xettskij jazyk v ego otnošenii k indo-evropejskim», *Izvestija Akademii Nauk SSSR, Otdelenie literatury i jazyka*, 6, 3 (maj-ijun’), p. 189-210. [‘Hittite in its relationship to Indo-European’]
- GAMKRELIDZE Thomas, 1978: «On the correlation of stops and fricatives in a phonological system», in: Joseph H. Greenberg (ed), *Universal of*

- human language*, volume 2: Phonology, Stanford: University press, p. 9-46 [previously published in the journal *Lingua*, 35, 1975, p. 231-261].
- GORBANEVSKIJ Mixail Viktorovič, 1991: *V načale bylo slovo...Maloizvestnye stranicy istorii sovetskoj lingvistiki*, Moskva: Izdatel'stvo Universiteta družby narodov. [‘At the beginning was the word...Little-known pages of the history of Soviet linguistics’]
- GRANDE Bencian Meerovič, 1936: «Analitičeskij alfavit N. Ja. Marra i problema naučnoj transkripcii dlja novogo alfavita», in: *Vsesojuznyj central'nyj komitet novogo alfavita N.Ja. Marru. Sbornik statej*, Moskva: Izdatel'stvo «Vlast' Sovetov» pri Prezidiume VCIK, p. 43-65, <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/GRANDE36/Grande36.html> (29.03.2016). [‘N. Ja. Marr’s analytical alphabet and the problem of scientific transcription for the new alphabet’]
- HEWITT George, 1999: *The Abkhazians: a handbook* (Caucasus world. Peoples of the Caucasus 5), Richmond: Curzon.
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1957: «Lingvističeskie vzgljady E.D. Polivanova», *Voprosy jazykoznanija*, 3, p. 55-76. [‘E.D. Polivanov’s linguistic views’]
- , 2007: *Trudy po ètimologii indoevropskix i drevnepredneaziatskix jazykov*, tom 1: *Indoevropskie korni v xet'skom jazyke (Opera etymologica. Zvuk i smysl)*, Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur – Znak. [‘Works on the etymology of Indo-European and ancient Near Eastern languages’]
- JAKOBSON Roman, 1969: «Ejectives, implosives, clicks», in *Tbilisis universiteti Giorgi Axvledians / Tbilisskij universitet Georgiju Axvlediani / To George Akhvlediani Tbilisi University*, Tbilisi: Tbilisis universitetis gamomcemloba, p. 48-54.
- JIJIGURI Šota, 1969: «Giorgi Axvlediani», in: *Tbilisis universiteti Giorgi Axvledians / Tbilisskij universitet Georgiju Axvlediani / To George Akhvlediani Tbilisi University*, Tbilisi: Tbilisis universitetis gamomcemloba, p. 7-24.
- , 1978: «Giorgi S. Akhvlediani (An overview of his scholarly and public activities)», in: *Giorgi Axvlediani. Bibliografija*, Tbilisi: Mecniereba, p. 31-37.
- KEHREIN Wolfgang, 2002: *Phonological representation and phonetic phasing: affricates and laryngeals* (Linguistische Arbeiten 466), Tübingen: Niemeyer.
- KLIMOV Georgij Andreevič (red.), 1978: *Strukturnye obščnosti kavkazskix jazykov*, Moskva: Nauka. [‘Common structural elements in the Caucasian languages’]
- KRASHENINNIKOV A.A., NECHAEV N.N., 1990: «Universities as centres of culture: an historical approach to higher education in Central Asia», *Higher education in Europe*, 15, 3, p. 54-60.

- KUTELIA Natela S., 2012: «Ešče raz ob izdrevle ustojavšixsja harmoničeskix kompleksax soglasnyx v gruzinskom jazyke», *Kavkasiologiuri jiebani*, 4, p. 115-120, Engl. transl. «Again on ancient structure of consonant complexes in Georgian», *ibidem*, p. 121-125.
- LÄHTEENMÄKI Mika, 2013: «Evgenij Polivanov: towards a sociological paradigm in the study of language», in: Archambault, Tchougounnikov (éd.), p. 130-139.
- LEONT'EV Aleksej Alekseevič, 1983: *Evgenij Dmitrievič Polivanov i ego vklad v obščee jazykoznanie*, Moskva: Nauka. ['Evgenij Dmitrievič Polivanov and his contribution to general linguistics']
- LEONT'EV Aleksej Alekseevič, ROJZENZON Leonid Ivanovič, XAJUTIN Aleksandr Davydovič, 1968: «Žizn' i dejatel'nost' E.D. Polivanova», in: Polivanov, 1968a, p. 7-30. ['Life and activity of E.D. Polivanov']
- , 1974: «The life and activities of E.D. Polivanov», in: Polivanov, 1974, p. 11-31 (English translation of Leont'ev, Rojzenzon, Xajutin 1968).
- MARR Nikolaj Jakovlevič, 1922: *Talyši* (Rossijskaja Akademija Nauk. Trudy komissii po izučeniju plemennogo sostava naselenija Rossii 4), Petrograd: Rossijskaja Gosudarstvennaja Akademičeskaja Tipografija. ['Talysh people']
- , 1925: *Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka* (Materialy po jafetičeskemu jazykoznaniju 12), Leningrad: Rossijskaja Akademija Nauk. ['Old Georgian grammar']
- MATTHEWS William Kleemann, 1953: «Marr's analytical alphabet», *Archivum linguisticum. A review of comparative philology and general linguistics*, 5, 1, p. 65-74.
- MATTHEWS Peter, 2001: *A short history of structural linguistics*, Cambridge: Cambridge University press.
- MEŠČANINOV Ivan Ivanovič, 1931: *Posobie k pol'zovaniju jafetidologičeskimi rabotami*, Leningrad: Gosudarstvennaja Akademija Istorii Material'noj Kul'tury. ['Guide to the use of Japhetidological works']
- NEBIERIDZE Givi Sergeevič, 1969: «G.S. Axvlediani kak fonolog», in: *Tbilisis universiteti Giorgi Axvlediani / Tbilisskij universitet Georgiju Axvlediani / To George Akhvlediani Tbilisi University*. Tbilisi: Tbilisis universitetis gamomcemloba, p. 25-30.
- ONIANI Aleksandre, 1973: «Tanxmovanta mžyeroba-siqruis mixedvit dapi-rispišebis šesaxeb tanamedrove saliteraturo kartulši», in: *Metqvelebis analizis sakitxebi*, 4, p. 61-79. ['On the consonant opposition voiced-voiceless in contemporary standard Georgian']
- PLOSKIX Svetlana Vladimirovna, 2001: *Dve stranicy repressirovannoj kul'tury Kyrgyzstana. Istoriko-sociolinguističeskoe nasledie E. Polivanova i K. Tynystanova*, Biškek: Ilim. ['Two pages of repressed culture in Kyrgyzstan. The cultural and sociolinguistic heritage of E. Polivanov and K. Tynystanov']

- POLIVANOV Evgenij Dmitrievič, 1925: «Kratkaja klassifikacija gruzinskix soglasnyx», *Bjulleten' sredneaziatskogo gosudarstvennogo universiteta (Taškent) / Bulletin de l'Université de l'Asie Centrale / Ortaasija Davlat Darilfununinin axbari*, 8, p. 113-118. ['Short classification of Georgian consonants']
- , 1928: *Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednyx vuzov*, Leningrad: Izdanie Leningradskogo Vostočnogo Instituta imeni A.S. Enukidze (Izdaniya Leningradskogo Vostočnogo Instituta 31). ['Introduction to linguistics for Oriental high schools']
- , 1928 [1968]: «Faktory fonetičeskoj èvoljucii jazyka kak trudovogo processa», in: Polivanov, 1968a, p. 57-74 (originally published in: *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury Rossijskoj asociacii naučno-issledovatel'skix institutov obščestvennyx nauk*, 3, p. 20-42). ['Factors in the phonetic evolution of language as a work process']
- , 1928 [1974]: «Factors in the phonetic evolution of language as a work process», in: Polivanov, 1974, p. 65-80. [English translation of Polivanov 1928/1968]
- , 1931: «La perception des sons d'une langue étrangère», *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 4, p. 79-96.
- , 1931 [1968]: «Gde ležat pričiny jazykovoj èvoljucii?», in: Polivanov, 1968a, p. 75-89. ['Where do the reasons for language evolution lie?']
- , 1931 [1974]: «Where do the reasons for language evolution lie?», in: Polivanov, 1974, p. 81-92 (English translation of Polivanov 1931/1968).
- , 1968a: *Stat'i po obščemu jazykoznaniju* (Izbrannye raboty), Moskva: Glavnaja redakcija vostočnoj literatury. ['Articles on general linguistics']
- , 1968b: «Sub'ektivnyj xarakter vosprijatij zvukov jazyka», in: Polivanov, 1968a, p. 236-253. ['The subjective nature of the perceptions of language sounds'; cf. Polivanov 1931]
- , 1968c: «Mutacionnye izmenenija v zvukovoj istorii jazyka», in: Polivanov, 1968a, p. 90-113 (written at the beginning of the 1930's). ['Mutational changes in the phonic history of language']
- , 1968 [1974a]: «The subjective nature of the perceptions of language sounds», in: Polivanov, 1974, p. 223-237 (English translation of Polivanov 1968b).
- , 1968 [1974b]: «Mutational changes in the phonic history of language», in: Polivanov, 1974, p. 93-112 (English translation of Polivanov 1968c).
- , 1974: *Selected works. Articles on general linguistics*, compiled by A.A. Leont'ev (Janua linguarum, series maior, 72), The Hague – Paris: Mouton (English translation of Polivanov 1968a).

- , 1929 [1991]: «Stenogramma 4 fevralja 1929 g. “Problema marksist-skogo jazykoznanija i jafetičeskaja teorija”. Doklad E.D. Polivanova (Iz Arxiva AN SSSR)», in: E.D. Polivanov, *Izbrannye raboty. Trudy po vostočnomu i obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Glavnaja redakcija vostočnoj literatury, p. 508-543. [‘Stenographic report for February 4, 1929 “The problem of Marxist linguistics and the Japhetic theory”. Speech by E.D. Polivanov (from the archive of the Academy of Science of the USSR)’]
- , 2014 [1930]: *Pour une linguistique marxiste. Articles choisis, édités et présentés par Elena Simonato, traductions du russe par Elena Simonato et Patrick Sériot*, Limoges : Lambert-Lucas.
- ROBEL Léon, 1969: «Polivanov et le concept de surdité phonologique», *Change*, 3, *Le cercle de Prague*, p. 115-119
- ROBINS Robert H., WATERSON Natalie, 1952: «Notes on the phonetics of the Georgian word», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, 14, 1, p. 55-72.
- ROUSSELOT Pier Jean (abbé), 1925: *Principes de phonétique expérimentale*, nouvelle édition, tome II, Paris-Toulouse: Didier.
- SARJVELAJE Zurab, 1984: *Kartuli saliteraturo enis istoriis šesavali*, Tbilisi: Ganatleba. [‘Introduction to the history of the Georgian literary language’]
- SHOSTED Ryan K., CHIKOVANI Vakhtang, 2006: «Standard Georgian», *Journal of the International Phonetic Association*, 36, 2, p. 255-264.
- SÉRIOT Patrick, 2013: «L’alphabet analytique abkhaze de N. Marr: une pa-sigraphie génétique?», in: *L’édification linguistique en URSS: thèmes et mythes*, édité par Elena Simonato, Lausanne: Unil, p. 9-28 (= Cahiers de l’Institut de linguistique et des sciences du langage 35).
- SIMONATO Elena, 2014: «Introduction», in: Polivanov, 2014, p. 11-30.
- STANKIEWICZ Edward, 1976: *Baudouin de Courtenay and the foundations of structural linguistics*, Lisse: The Peter de Ridder press.
- TOMELLERI Vittorio Springfield, 2013: «V.I. Abaev contro A.A. Frejman. Un paragrafo di storia della linguistica sovietica fra lessicografia osseta e ideologia», *Rivista italiana di linguistica e dialettologia*, 15, p. 45-104.
- , 2016: «Das abchasische analytische Alphabet. Einige linguistische und historisch-philologische Überlegungen», *Rivista italiana di linguistica e dialettologia*, 18, p. 115-173.
- TRUBETZKOY Nikolaj Sergeevič, 1939: *Grundzüge der Phonologie*, Praha: Akciová moravská knihtiskárna v Brně.
- , 1971: *Principles of phonology*, translated by Christiane A.M. Bal-taxe, Berkeley – Los Angeles : University of California Press (1969¹).
- TSCHENKÉLI Kita, 1958: *Einführung in die georgische Sprache*, Band I: Theoretischer Teil, Zürich: Amirani.

- UTURGAIDSE Tedo, 2003: «Die georgischen Gebirgsdialekte», in: *Kaukasische Sprachprobleme. Beiträge zu den Kaukasistentagungen in Oldenburg 1995-2001*, herausgegeben von Winfried Boeder (Caucasica Oldenburgensia 1). Oldenburg: Bibliotheks- und Informationssystem der Universität Oldenburg, p. 403-411.
- VASIL'KOV Jaroslav Vladimirovič, 2001: «Tragedija akademika Marra», *Xristianskij Vostok*, novaja serija, 2 (8), p. 390-421. [‘Academician Marr’s tragedy’]
- VOGT Hans, 1958: «Structure phonémique du Géorgien (Étude sur le classement des phonèmes et des groupes de phonèmes)», *Norsk Tidsskrift for sprogvidenskap*, 18, p. 5-90 (reprinted in: Vogt 1988, p. 344-429).
- , 1988: *Linguistique caucasienne et arménienne* (Studia Caucasologica 2), Oslo: Norwegian University Press – The Institute for Comparative Research in Human Culture.
- ŽĀENTĪ Sergi, 1963: *Giorgi Axvlediani*, Tbilisi: Naḡaduli.

Краткая классификация грузинских согласных¹

Е.Д. Поливанов

[стр. 113] Одной из причин недоверия и не общепринятости гениальных изысканий акад. Н. Я. Марра являются его своеобразные транскрипция и фонетическая терминология (наименования согласных в роде «сибилянтов», «спирантов», «аффрикат» – не совсем в том значении, в каком эти термины приняты на Западе, и т. п.).

Потому в качестве предварительного сообщения, предшествующего подготовленному мною «Очерку грузинской фонетики», я счел бы полезным дать краткую классификацию грузинских согласных фонем, обозначив их символами международного фонетического алфавита и общепринятыми терминами – в соответствии транскрипции Н. Я. Марра.

По психофонетическому признаку (наличию или отсутствию «междуфонемических» категорийных ассоциаций между фонемами) грузинские согласные располагаются в следующие классы:

I. *Тройственные*, т. е. противопоставляющиеся друг другу в виде трех категорий, отличных по гортанной работе. Это будут смычные в широком смысле (собственно смычные – типов р, т, к, q, и аффрикаты – типов с = ts, č = tš).

II. *Парные*, т. е. противопоставляющиеся лишь по двум категориям (по моменту гортанной работы), т. е. делящиеся лишь на глухие и звонкие. Сюда относится большинство спирантов², напр. s – z, š – ž, x – γ.

III. *Непарные* – остальные согласные (носовые m, n, сонорные г, l, w, j, и из спирантов h).

Тройственные

Категории, по которым противопоставляются друг другу тройственные – смычные (в широком смысле) согласные, суть следующие:

¹ Cet article, avec son résumé en français, fut publié pour la première fois dans: *Bulleten' Sredneaziatskogo Gosudarstvennogo Universiteta* (Taškent), 1925, 8, p. 113-118 (NdEd).

² Спирантами приходится называть и «сибилянты» и «спиранты» Марра.

1. Глухие с гортанной смычкой с взрывом – «гамзированные»:

Губной	
и переднеязычный смычные:	pʔ [p] ³ , tʔ [t]
Из аффрикат:	čʔ (= tsʔ) [tʃ], č̣ʔ (= tš) [tʃ]
Из неглубокого задне-	
язычного ряда:	kʔ [k]
Из глубокого задне-	
язычного ряда:	qʔ [ḳ]

[стр. 114] Характерный для этой категории момент гортанной работы состоит в одновременном со ртовой смычкой образовании гортанной смычки с последующим взрывом (coup de glotte, Stimm-bänderverschluss, гамза). Это, следовательно, – категория согласных с комбинированной работой: ртовой и гортанной смычкой. При этом взрыв гортанной смычки может обыкновенно опережать ртовый взрыв (– взрыв губной, respect. – переднеязычной, respect. – заднеязычной смычки), т. е., иначе говоря, ртовая смычка взрывается напором воздуха, вышедшего из гортани (– в рот) благодаря гортанному взрыву.

Поэтому я позволю себе называть эту категорию «гамзированными».

2. Звонкие

Губной	
и переднеязычный смычные:	b [b], d [d]
Из аффрикат:	z (= dz) [d̥], ž (dž) [d̥]
Из неглубокого-заднеязычного ряда:	g [g]

В глубоко-заднеязычном ряду – соответствующего (т.е. звонкого) смычного нет.

3. Глухие с открытой гортанной щелью (quasi-придыхательные)

Губной и переднеязычный смычные:	p ^c [p], t ^c [t]
Из аффрикат:	č ^c (= ts ^c) [tʃ], č̣ ^c (= tš ^c) [tʃ]
Из неглубоко-заднеязычного ряда:	k ^c [k]
Из глубоко-заднеязычного ряда:	q ^c [q] – звук, редкий в грузинском (в словах из других яфетических языков).

В отличие от «гамзированных» согласные данной категории произносятся с открытой голосовой щелью, что придает им оттенок придыхательности (значительно меньший, однако, чем в придыха-

³ Чтобы не повторять каждый раз предложное сочетание «у Марра», в квадратных скобках указывается лишь на графический символ марровской транскрипции [V.S.T.].

тельных немецких, датских, китайских, монгольских, сев.-восточно-японских и пр.). Потому наименование *придыхательных* приложено к этой категории лишь в условном смысле. Существенным моментом звуко различия является, как сказано, открытость гортанной щели, и следовательно – отсутствие той гортанной смычки и взрыва, которые характеризуют 1-ю категорию («гамзированных») при наличии, конечно, глухости, отличающей данную категорию от 2-й («звонких»).

Что касается места ртового образования, то в грузинских смычных мы находим – сверх нормальных (с обще-фонетической или, по крайней мере, европейской точки зрения) рядов: губных смычных, переднеязычных смычных, переднеязычных свистящих аффрикат и переднеязычных шипящих аффрикат – еще 2 ряда (а не один, как в европейских языках) заднеязычных. Именно неглубоко-заднеязычные $k^?$, g , k^c , и глубоко-заднеязычные $q^?$, q^c , к которым кроме того из *парных* (спирантов) относятся x^s [q̣] и γ^s [ǰ]. Противоположение неглубоко-заднеязычного ряда («ряд k») глубоко-заднеязычному («ряду q»), в общем, приблизительно таково же, как в турецких (например узбекском) или арабском (ﻉ - для звонких соотношение $g : \gamma^s$ то же ;ﻉ, что для узбекск. ﻉ: ﻉ).

[стр. 115] *Парные*

С п и р а н т ы	Г у б н ы е	П е р е д н е я з ы ч н ы е С в и с т я щ и е Ш и п я щ и е	Н е г л у б о к о з а д н е я з ы ч н ы е	Г л у б о к о з а д н е я з ы ч н ы е
Г л у х и е	(f)	s [s] š [ш]	Н е т	х
З в о н к и е	(v)	z [z] ž [j]	Н е т	точнее x^s [q̣] γ точнее γ^s [ǰ]

Из них, с точки зрения ртового образования, требуют замечаний:

1. š и ž (звуки типа *ш* и *ж*). В грузинском они дорсальные, «мягкие» (т. е. образуются не кончиком, а стенкой языка, и

акустически характерный их тон – значительно выше, чем в русских *ш, ж*). Потому можно было бы их обозначать для большей точности: $\xi \zeta$.

2. Глубоко-заднеязычные спиранты. Отличаясь от русских *х* (в *хата*) и *γ* (*г* в слове *бога* – по крайней мере у старшего поколения в Московском говоре) местом образования, т. е. более задней (на языке) точкой под'ема, благодаря чему с'ужение происходит против конца мягкого неба и увулы (– маленького язычка), они присоединяют сюда еще одно отличие, обусловленное именно этим приближением точки под'ема к увуле: при проходе воздуха через данное с'ужение, происходит известное трение струи об увулу, акустический результат которого напоминает французское *г* *grassayé* («г *grassayé*» – увулярный недрожащий спирант: звонкое *в* в *rose, mourrais* и глухое *я* в *le nôtre*). Получается, таким образом, комбинированная работа и комбинированный акустический результат: «глубокое *х + я*» при глухом, и «глубокое *γ + в*» – при звонком. Транскрипционно их можно передать через *х* и *γ* (с оговоркой, что *х* и *γ* – глубокозаднеязычные).

Аналогией в других языках могут служить: арабские $\dot{خ}$ и $\dot{ج}$, и особенно шугнанские *я* и *в* (так я транскрибирую эти звуки в шугнанском, где они принципиально отличны от не-увулярных, не глубоко-заднеязычных фонем *х* и *γ*). Сравни, напр., эти звуки в шугнанских словах: *хас* „вода“, *яот* „сырой“, *тау* „овца“, *тавз* „мозг“, *вик* „люлька“. Сходное явление (различение неглубоких и глубоких заднеязычных спирантов) встречалось мне также в карачаевском (где оно очевидно, яфетического происхождения) и аварском*.

Непарные

Не-парные	звонкие	Не-парный глухой
Носовые	Сонорные	Спирант гортанный
m, n	г, л, w, j [y]	h [h]

Историко-фонетическая характеристика может быть дана фонемам x^a [стр. 116] [q̇] и γ^a [ġ]. Первый восходит к архаическому

* Употребляя – на психофонетических основаниях – символы *я* и *в* в шугнанской транскрипции для данных звуков, я их отнюдь не могу отождествить с французским (парижским) *в* (в *rose*) и с его оглушенным вариантом *я* (в *le nôtre*): при наличии момента сходства (увулярное трение без [стр. 116] дрожания) есть и очень большая разница, – как физическая, так и психофонетическая (по месту занимаемому данными фонемами (франц. *в*, с одной стороны, шугнанск. *я в* = $x^a \gamma^a$, с другой стороны) в данных фонетических системах.

*q^c, второй – к глубоко-заднеязычному смычному звонкому *g. Таким образом в грузинском из трех элементов (фонем) ряда «смычных глубоко-заднеязычных»: q^ʔ g q^c, сохранил смычный характер (и то, как будет показано в «Фонетическом очерке грузинского языка», только относительно) лишь один – q^ʔ [k]; другие же:

$$\begin{array}{l} g \rightarrow \gamma^{\text{в}} \\ q^c \rightarrow x^{\text{н}} \end{array}$$

Что же касается до наличия в грузинском современном редкого звука q^c [q], то это уже случаи заимствования из других яфетических языков, где перехода q^c → x^н не было, и следовательно q^c сохраняло смычный характер*.

* Примечание: То обстоятельство, что *g спирантизовалось, тогда как q^ʔ сохраняет до сих пор (cum grano salis) смычный характер (а также то, что вероятно *g спирантизовалось в более раннюю эпоху, чем q^c, которое сохранено все-таки некоторыми языками, попав из них даже в грузинский), объясняется общим законом фонетической эволюции, по которому спирантизация (и аффрикатизация) смычных проходит в звонком ряду скорее, чем у глухих. Этот же закон, в свою очередь, объясняется физиологическим соображением: если при звонких расход воздуха в единицу времени меньше чем у глухих, то и давление (из внутренней ротовой камеры) на смычку – меньше, чем это давление у глухих. Чем меньше же давление, тем меньше и сопротивление, т. е. энергия смычки. Отсюда смычка при звонких менее энергична а потому исторически менее устойчива (скорее разрушается). Сравни рус. ж (спирант) при ч (аффрикате), японское z/z (аффриката в комбинаторном чередовании со спирантом) при с (из *d (u) и *t (u)), арабское *g > ǰ (ج – сравни ج-ج-ج и алгебра) при k (ك), а так же *g > ǰ (ج) при q (ق) (– то же в турецких), и т. д. и т. д. Исключения из этого закона объясняются, обыкновенно, каждый раз специфическими свойствами данного звонкого: например, японское p > φ > h, тогда как b сохранило смычку (вплоть до диалектической центрально-японской эпохи), но это объясняется тем, что общепонское p – было простым, а b – сложным (полу-носовым) звуком, *mb (происходя из комплекта «носовой + p»: abarǰ ← a^mbarǰ ← ambarǰ ← am(i)rarǰ „ткацкий челнок“ *am-i-rarǰ); равным образом находит себе специальное объяснение (в качестве исключения из названного закона) и армянское p → h при b, сохранявшем смычку.

La classification des consonnes géorgiennes⁴

E. Polivanov

[p. 117] Une des causes de la méfiance commune à la théorie japhétique de l'académicien camarade N. Marr – sont sa transcription et sa terminologie particulières qui ne sont point intelligibles au lecteur habitué aux termes qui sont acceptés dans la science européenne. C'est pourquoi l'auteur considère comme utile de donner l'abrégé de la classification et de la description des consonnes géorgiennes qui vont être publiées dans son travail achevé «Le système phonétique du géorgien».

Les consonnes de la langue géorgienne contemporaine sont divisées – selon les principes psycho-phonétiques – en trois classes: 1) triples, 2) doubles et 3) non doubles. A la première appartiennent les consonnes explosives (orales) et les affriquées conclues, à la seconde – la grande part des spirants, et à la troisième – toutes les autres consonnes (nasales, sonantes *r l w j* et le spirant *h*).

Les phonèmes «triples» se distinguent parmi elles par le travail laryngal qui peut avoir trois variétés: 1) en catégorie des sourdes accompagnées avec la coup de glotte (arabe *ء*) – c'est la plosure et l'explosion des cordes vocales (cette explosion prévient l'explosion orale qui va être produite par l'air sorti de la glotte au moment de l'explosion gutturale). Ici nous allons trouver les phonèmes suivants:

$p^?$ (chez Marr *p*), $t^?$ (chez Marr *t*)

L'affriquée sifflante $c^?$ (= $ts^?$) [Marr *t̃*]

L'affriquée chuintante $č^?$ (= $tš^?$) [Marr *ṭ̃*]

L'explosive arrière-linguale non profonde («palatale»):

$k^?$ [Marr *k*]

L'explosive arrière-linguale profonde («vélaire»):

$q^?$ [Marr *ḳ*]

2) en catégorie des sonores («voiced») c'est la vibration des cordes vocales.

b [Marr *b*], *d* [Marr *d*]

z (= dz) (Marr *ḍ*)

$ž$ ($dž$) [Marr *ḍ̣*]

g (Marr *g*)

⁴ Dans ce texte en français de Polivanov, nous n'avons fait que corriger les coquilles ou les fautes d'orthographe; nous n'avons touché ni au style ni à l'expression (*NdEd*).

L'explosive correspondante dans la rangée arrière-linguale profonde («vélaire») est absente dans le géorgien contemporain (quoiqu'elle existait jadis s'étant changée en spirant γ).

3) en catégorie des sourdes articulées avec l'ouverture de la glotte (qui leur donne l'effet des «aspirées»); cette aspiration n'est pas si marquée comme dans les aspirées [p. 118] allemandes, danoises, mongoles, chinoises, et japonaises dans les patois du Nord-Est).

p^c (Marr ϕ), t^c (Marr θ)
 c^c (= ts^c) (Marr ϑ)
 \check{c}^c (= $t\check{s}^c$) [Marr ϑ]
 k^c (Marr q)
 q^c (Marr q) – le son rare en géorgien.

Quant à la classe «Doubles» nous y trouvons presque tous les spirants:

Sourdes (f) s s (Marr ψ)	Arrière-linguales profondes
Sonores v z z (Marr j)	x [= x^s] (Marr \dot{q})
	γ (= γ^s) [Marr \check{g}]

\check{s} \check{z} – sont dorsales; x^s γ^s – vélaire-uvulaires (cf. \check{c} \check{z} arabes et surtout \mathfrak{x} \mathfrak{z} dans la langue iranienne de Chouguenan).

Toutes les autres consonnes n'ayant qu'une variété (ou sourde ou sonore) sont nommées: Non doubles. Ce sont n m r l j w et le spirant laryngal sourd h .

Les facteurs temps et espace et le sort des dialectes russes à l'aube de la Révolution

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé:

Le présent article s'intéresse à deux études portant sur l'évolution de la situation des dialectes russes réalisées dans le village de Vanilovo par le dialectologue Nikolaj Karinskij. Karinskij dégage les tendances principales de l'évolution des dialectes dans le temps et dans l'espace. Peu connu des slavistes à l'étranger, Karinskij a eu la possibilité de confronter la situation d'un même dialecte avant et après la Révolution, en 1916, et en 1932.

Mots-clés: Dialectologie russe — Evolution langagière — Langue russe et Révolution — Karinskij — Langue «littéraire»

«Comme il parle de façon bizarre», phrase que j'ai entendue, louange d'un fiancé revenu dans son village natal en été pour les travaux des champs, qui avait «une veste et un gilet, une montre à pendentif et des bottes avec des galoches». (Karinskij 1935: 164)

INTRODUCTION

«La langue 'littéraire' exerce une influence toujours croissante sur les parlars paysans. Certaines voix des adeptes de la vieille science se font entendre qui proclament la nécessité de hâter l'étude dialectologique», écrivait en 1935 Nikolaj Karinskij (1873-1935) (Karinskij 1935: 159).

Les études qui nous intéressent s'intitulent «Iz nabljudenij nad jazykom sovremennoj derevni» ['Observations du parler de la campagne à l'époque actuelle'], parue en 1935 dans la revue *Literaturnyj kritik* ['Le critique littéraire'] et une deuxième étude portant sur ce même village, intitulée *Očerki jazyka russkix krest'jan. Govor derevni Vanilovo* ['Observations sur le parler des paysans russes. Le parler du village de Vanilovo'] parue en 1936.

1. LE PARCOURS D'UN DIALECTOLOGUE

La première étude de Nikolaj Karinskij est à la jonction entre la dialectologie russe héritière de la linguistique géographique de l'époque prérévolutionnaire et la linguistique sociale des années 1920. Elle s'inscrit dans la trajectoire de Karinskij. Reprenons. Nikolaj Karinskij appartient à la pléiade de dialectologues formés avant la Révolution, à l'université de Saint-Petersbourg où il achève sa formation de base en 1896, avant d'entamer ses études de doctorat au département de langue et littérature russes. Il enseigne tour à tour à l'université de Saint-Petersbourg, de 1903 à 1918, à l'Institut pédagogique pour femmes (1911-1917) et à l'Institut de philologie et d'histoire (1913-1917). Il soutient en 1909 sa thèse de magistre *Le parler de Pskov et de sa région au XV^e siècle*.

Ses premières recherches dialectologiques parues en 1890 portent sur les parlars régionaux, et notamment sur un parler du gouvernorat de Kostroma. Dès 1935, il dirige la commission dialectologique auprès de l'Institut du Langage et de la Pensée rattaché à l'Académie des Sciences de l'Union soviétique. Karinskij tient à préciser d'emblée que «l'article [de 1935] repose en grande partie sur des observations personnelles, d'après les données de l'expédition de la Commission dialectologique» (Karinskij 1935: 160).

L'étude de Karinskij qui nous intéresse se fonde sur les matériaux d'une expédition entreprise en 1932 sous les auspices de l'Institut du Langage et de la Pensée. Le choix de la revue où cette étude est publiée explique la perspective dans laquelle l'inscrit son auteur: «Le présent article s'adresse à un lecteur non-linguiste» (*Ibid.*).

1.1. MAIS POURQUOI VANILOVO?

Karinskij perçoit très vite l'importance qu'il y a pour lui à s'engager dans l'observation et l'analyse. Ainsi, écrit-il dans les premières lignes de son étude, «Etudier les changements langagiers, notamment ceux en cours à l'époque actuelle, est un des principaux objectifs dans le domaine de la dialectologie russe» (Karinskij 1935: 159). En 1903 déjà, il avait entrepris une première étude portant sur le village de Vanilovo (Karinskij 1903). Quelques années plus tard, en 1916, il publiait son *Aperçu de l'histoire de l'écriture et de la langue de Pskov*.

Prenons les premières phrases du texte de 1936 où Karinskij explique comment il a choisi cette région. Il y expose le choix du village de Vanilovo par deux raisons d'ordre clairement sociolinguistique, à savoir:

- 1) Premièrement, on possède une description du parler de ce village réalisée en 1903, soit avant la Révolution de 1917;
- 2) Ensuite, le village possède une fabrique où les anciens paysans sont systématiquement engagés comme ouvriers.

Dans la quasi-totalité des travaux consacrés à l'étude du langage des paysans, le processus linguistique était laissé de côté, ce qui soulignait la stabilité des parlers paysans russes. Ceci découlait avant tout de la lenteur des changements linguistiques avant l'époque révolutionnaire et en partie, par des particularités des méthodes scientifiques du passé. (Karinskij, 1936, p. 8-9)

C'est par opposition aux études citées que Karinskij entend démontrer l'influence des facteurs *temps* et *espace* sur les parlers paysans.

D'où la signification pratique des recherches de ce type. Elles peuvent être utilisées par des historiens, surtout les historiens de la langue, les écrivains, les spécialistes en méthodes d'enseignement de la langue et des enseignants-linguistes tout court. (*Ibid.*)

2. LES DIALECTES ET L'ÉVOLUTION LANGAGIÈRE

La thèse-clé de Karinskij consiste à affirmer que «la langue évolue à une vitesse inouïe» [*s nebyvaloj bystrotoj*], ce qui provoque une urgence impérieuse à les étudier. La langue littéraire exerçant une forte influence sur les parlers paysans, il donne alors raison à ceux qui affirment que les parlers populaires sont en train de disparaître.

Il attire toutefois l'attention du lecteur sur quelques différences capitales avec les recherches des époques antérieures, qui présentent moins de défauts que de limites: d'après Karinskij, ces recherches ont été souvent réalisées par des non-linguistes qui se limitaient à fixer les spécificités archaïques des parlers régionaux. Deuxièmement, ceux-ci concentraient leur attention presque exclusivement sur le mode de parler de la vieille génération qui, d'après eux, était la seule à conserver les spécificités archaïques.

De nombreuses études des parlers régionaux ont donné lieu à des aperçus d'ordre très général et à une compilation d'une carte qui montrait la diffusion territoriale des parlers. On établit ainsi la division des parlers paysans en deux dialectes [*'narečie'*], à savoir le dialecte septentrional et le dialecte méridional. La position de Karinskij vis-à-vis de cette approche est rapidement marquée par cette critique.

Toutefois, nous ne possédons pas d'études qui auraient étudié le processus langagier en lien avec le processus historique. Les parlers n'étaient pas appréhendés dans les conditions de la différenciation sociale de la société. C'est la raison pour laquelle les systèmes des parlers de l'époque actuelle ne pouvaient pas être expliqués correctement. (Karinskij, 1935, p. 162)

2.1. LA MÉTHODE DU KARINSKIJ DIALECTOLOGUE

Karinskij se rend parfaitement compte que «la valeur scientifique des observations dépend directement de leurs conditions», d'où son intention explicite de faire apparaître le moins possible la patte du linguiste (Karinskij 1935: 160). Le chercheur faisant partie de l'étude, il ne peut y être indifférent et l'impartialité est difficile. Il avoue en effet que «le plus intéressant pour moi était d'observer les paysans parlant entre eux. La conversation devenait plus vivante et ils employaient beaucoup moins de mots de la ville» (*Ibid.*: 162).

2.2. LES FAITS LINGUISTIQUES ET LEUR EXPLICATION

On trouve de fines observations du parler de Vanilovo. En outre, Karinskij prête l'oreille à l'appréhension de ce parler par les voisins.

En entendant le mode de parler des Vaniloviens, les paysans des villages avoisinants s'étonnent de la façon dont les Vaniloviens allongent les voyelles, au moyen de diphtongues, comme par exemple dans *ljaguško* à la place du *ljaguška* [*'grenouille'*], ainsi que les contours intonatoires. Karinskij note quant à lui le remplacement des [č] par des [c], et en syntaxe, l'absence presque totale de subordonnées. Et, surtout, les non-linguistes ont déjà relevé la «pauvreté du vocabulaire, notamment dans le domaine des termes politiques» (Karinskij 1935: 163).

Occupées des journées entières à tisser, les familles ne sortent pas du foyer. Aussi, leur parler demeure-t-il archaïque, tout comme leur

mentalité. Ainsi, croient-ils par exemple que c'est le diable qui fait bouger les machines à la fabrique [*'Okajannyj dvigaet stanki'*] (Karinskij 1936: 21).

Fort significative est l'attitude des paysans des villages voisins, qui se moquent des Vaniloviens. «Ils ne parlent pas, ils aboient». Karinskij cite encore cet exemple d'une jeune fille vanilovienne que sa belle-mère a enfermée à la cave en lui disant d'écouter comment les gens parlent et d'apprendre avant de pouvoir en sortir (Karinskij 1935: 162).

C'est le type de liens entre ville et campagne qui explique le caractère non uniforme de l'influence qu'exerce la langue «littéraire» sur les parlers paysans. Ainsi, elle est forte dans certaines régions, d'où les paysans partent en masse vers la ville. Dans d'autres régions, où les paysans sont plus liés au village, cette influence est plus faible. On peut en effet croiser dans le village de Vanilovo des tisseurs qui passent la journée entière cloîtrés chez eux à travailler à leurs métiers, qui n'ont jamais été à Moscou. Ceux-ci emploient un parler particulièrement archaïque (*Ibid.*: 163).

Karinskij conclut que l'influence de la ville s'exerce essentiellement par l'intermédiaire des paysans qui partent travailler en ville, ceux qu'il appelle le «semi-prolétariat». Cette influence est relativement forte.

On considérait ces paysans comme des représentants du 'bon ton'. On imitait leurs modes de parler [...]. J'ai ainsi entendu les louanges à un fiancé rentré au village en été pour les travaux des champs avec «une veste et un gilet, une montre à pendentif et des bottes avec des galoches»¹. (Karinskij, 1935, p. 164)

Les parlers spécifiques propres aux paysans partant travailler en ville incluent ainsi certaines spécificités langagières des centres où ces paysans travaillent, qui se combinent aux éléments paysans.

Karinskij explique le caractère non uniforme de l'influence de la langue «littéraire» sur celle des parlers paysans par le caractère concret, dans chaque cas, de la relation avec la ville. J'aimerais souligner ici la portée épistémologique de ces thèses: de l'intérêt pour l'histoire de la langue russe, on passe à l'étude des processus langagiers. Le problème n'est plus de savoir comment se sont formés les parlers russes, mais en quoi ils peuvent fournir un matériau utile à la linguistique.

¹ «Spinžak s žiletom, časy s capočkoj i sapogi s kalošam».

3. L'ESPACE DE LA VILLE ET L'ESPACE DE LA CAMPAGNE

3.1. LA VILLE COMME MODÈLE

D'après mon ressenti, le parler des jeunes résidant à Vanilovo et travaillant en ville, rappelait plus la langue «littéraire» de l'époque que celui de leurs pères et de leurs grands-pères vivant constamment au village. (Karinskij, 1935, p. 164)

3.2. LES FEMMES ET LES HOMMES

Les recherches de Karinskij couvrent un territoire très vaste: le village de Borki près de Riazan', les régions voisines de Moscou ou encore celles de Leningrad. Dans le village de Borki, le parler de la majorité des hommes qui travaillent en ville, à la station du chemin de fer ou au débarcadère, diffère considérablement de celui des femmes. Ainsi, le parler des hommes comporte des éléments provenant d'une part des parlers des villages voisins, et d'autre part du parler de la grande ville (Karinskij 1936: 164).

Dans le village de Vysotino de la région d'Ustjug, le parler des hommes a subi une forte influence de la ville, qui se manifeste notamment sur le plan phonétique (la réduction vocalique). Karinskij y donne l'explication suivante: les hommes de ce village se rendent souvent sur les marchés tout comme à la ville voisine pour y vendre leurs poteries. En revanche, puisque les femmes fréquentent peu les centres de culture, occupées qu'elles sont par la poterie, leur parler conserve nombre d'éléments du parler plus archaïque avec sa prononciation typique en /o/ ['okanie'] (Karinskij 1935: 164).

Karinskij rapporte encore ce cas curieux d'un paysan dont le parler ressemble plus au parler des femmes qu'à celui des hommes. Karinskij y trouve une explication sociolinguistique: il s'avère que le paysan en question préfère rester à son domicile et s'occuper de travaux de poterie, alors que c'est son épouse qui vend les poteries sur les marchés.

Dans un autre village (le village de Nikulino près de Kalinin, aujourd'hui Tver'), Karinskij relève une forte différence entre le parler des hommes et celui des femmes. Par quoi peut-on expliquer ce fait? Les hommes y travaillent essentiellement à la fabrique du village. Au contraire, les femmes sont essentiellement occupées aux travaux des champs (*Ibid.*: 162).

3.3. LE FACTEUR TEMPS: LA RUPTURE DUE À LA RÉVOLUTION

D'après Karinskij, la mutation sociale engendrée par la Révolution de 1917 a eu un rôle crucial, modifiant l'équilibre sociolinguistique dans le village.

Les spécificités territoriales, que Karinskij qualifie d'archaïques, s'effacent rapidement. Karinskij cite la disparition du [a] inaccentué dans

les syllabes préaccentuées. Les jeunes tout autant que les personnes âgées tendaient auparavant à prononcer [n'ič'avo] pour *ničego*, [žalat'] pour *želat'*, alors que la prononciation [č'ivo] était ressentie comme un phénomène à la mode, récemment apparu chez certains paysans de la jeune génération liés à la ville. Depuis, la prononciation standard, celle en [i], prédomine, elle a éliminé l'ancienne prononciation.

Cette même mouvance intense vers la prononciation «littéraire» se fait observer autant dans le domaine du lexique que dans le domaine de la syntaxe. Karinskij constate par exemple l'immense quantité de nouveaux lexèmes à signification politique et sociale, qui font désormais partie du vocabulaire de tous les groupes sociaux, y compris du groupe dit «arriéré» [*otstalaja*']. Il ouvre cependant une parenthèse pour préciser que le parler de la vieille génération conserve des survivances du passé (Karinskij 1936: 167). Il cite aussitôt le cas d'un vieillard de 65 ans qui, pour désigner le papier à lettres, emploie toujours le mot *beresto* ['écorce de bouleau'].

3.4. LE PARLER DES JEUNES

Karinskij constate l'évolution langagière la plus saillante dans le groupe dit «avancé» [*peredovaja grupa*']. A l'appui de sa thèse, il confronte le parler des jeunes entrant en apprentissage et originaires de familles paysannes à celui des jeunes à la fin de leur apprentissage. Le parler des premiers comporte une quantité importante de spécificités langagières d'ordre local, que les jeunes en question ont héritées de leurs grands-parents au village. Par exemple, le groupe en fin d'apprentissage emploie *kooperacija*, alors que l'autre groupe le prononce comme *piracija*, *kpiracija* (Karinskij 1935: 169).

Ce ne sera étonnant pour personne que, au vu de la vitesse des changements dans la langue, le village de Vanilovo, arriéré sous le rapport langagier, et qui faisait l'objet de moqueries il y a vingt-cinq ans seulement, se transforme en centre de culture et ne soit plus objet de moqueries. (*Ibid.*, p. 169)

La mutation rapide du parler local dans le sens du rapprochement avec la langue «littéraire» ne fait pas de Vanilovo un village hors norme, même si le processus langagier s'y déroule de manière plus intense et accélérée qu'ailleurs à cause de l'impact social de la fabrique située à proximité (*Ibid.*: 172).

CONCLUSION

Le contexte d'écriture de cette étude une fois posé, comment l'interpréter aujourd'hui? Karinskij définit les causes de l'évolution langagière à partir de grandes tendances, conformément à l'esprit de l'époque: il dégage la tendance au nivellement des parlers. En effet, dans le paradigme des années

1930, le mot d'ordre est de prévoir l'évolution langagière. Comme l'affirme Karinskij, étudier le processus langagier et les raisons des changements langagiers aide à comprendre le futur (Karinskij 1936: 175).

Il y a quatre-vingts ans déjà, Karinskij soulignait ainsi les possibles ravages de la ville dans la campagne. D'après J. Breuillard, les enregistrements dialectologiques de cette époque sont non seulement les archives de la langue russe, mais sont aussi des témoignages historiques et culturels d'une grande valeur, un pan de la mémoire vivante de la campagne russe (Breuillard 2011: 373).

Plus tard, se mettra en place une véritable politique linguistique, où la langue servira de facteur d'intégration de la paysannerie au processus révolutionnaire (V. Figes, Kolonitskii 1999).

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BREUILLARD Jean, 2011: [compte rendu de] «Russkaja derevnja v rasskazax eë žitelej, sous la dir. de L.L. Kasatkin, Moskva: Ast-Press, 2009, 512 pages», *Revue des études slaves*, vol. 82, N° 2, p. 372-375. [‘Le village russe raconté par ses habitants’]
- FIGES Orlando, KOLONITSKII Boris, 1999: *Interpreting the Russian Revolution: The Language and Symbols of 1917*. New Haven: Yale University Press.
- KARINSKIJ Nikolaj, 1903: *O govorax vostočnoj poloviny Bronnickogo ujezda*, Sankt-Peterburg. [‘Les parlers de la partie orientale de la région de Bronnicy’]
- , 1935: «Iz nabljudenij nad jazykom sovremennoj derevni», *Literaturnyj kritik*, 5, p. 159-175. [‘Observations sur le parler de la campagne à l'époque actuelle’]
- , 1936: *Očerki jazyka russkix krest'jan. Govor derevni Vanilovo*, Trudy dialektologičeskoj komissii IJAM Akademii Nauk SSSR, tome 1, Moskva-Leningrad: Socekgiz [‘Observations sur le parler des paysans russes. Le parler du village de Vanilovo’]

**«Well, they spoke odd, if I remember».
On time-related changes in sociolinguistics**

Gabriele IANNÀCCARO
Stockholms universitet

Abstract:

The paper discusses a number of innovative qualitative interpretations of quantitative approaches to the sociolinguistic variable «time», with special attention on language decay and/or maintenance. Namely, the «Sharp Arrow method», the «InterGenerational Variation Index» and the Smooth/Curved Arrows method» are here described and proposed, in order to measure the cross-linguistic shifting by comparing different linguistic situations on the basis of the data drawn on from three multilingual areas in Europe: the Dolomites region, the Aosta Valley (both situated in Northern Italy) and Latgalia/Latgale, one of the four historical and cultural regions of Latvia.

Key words: Sociolinguistics – Variable «time» – Methods of description – Multilingual areas – Northern Italy – Latgalia – Aosta Valley

1. One of the main axis of language variation is of course time – entire branches of the discipline are devoted mainly to the study of the relationships between time and language. Nonetheless, this is maybe less obvious for sociolinguistics, or at least it has been so since quite recently: spotted on the reflexes of social conditions to the linguistic behaviour of the speakers, sociolinguistics has put aside the question of diachronical changes intercurring in the linguistic habits of speech communities. Here I would like to evaluate the efficacy of a quantitative approach in analysing how the sociolinguistic profiles of communities evolve over time. It will be illustrated how appropriate treatment of quantitative linguistic data can show interesting patterns of sociolinguistic change, shedding light on the direction and intensity of the trends characterising a given community. Some predictive statements emerging from the analysis will be put forward at the end of the paper.

The data discussed are drawn from a number of large-scale sociolinguistic surveys conducted by the *Centre d'Etudes Linguistiques pour l'Europe* over the past ten years¹. The paper examines three multilingual areas of Europe, displaying different sociolinguistic characteristics:

a. THE LADIN VALLEYS OF THE DOLOMITES: a territory with ± 30,000 inhabitants, where the spoken codes are Italian and German as well as Ladin, Bavarian (Germanic), Venetian and Trentine (Romance) dialects; the survey was completed by over 3,200 respondents, distributed across 18 geographical units and 4 age groups.

The region straddles the Germanic-Romance linguistic border and its population considers to speak five linguistic varieties. Generally, High German and Italian – used mainly in written and formal communication – are considered to be «languages». The autochthonous spoken Romance varieties are considered to be «dialects» of the Ladin language and go by several local names in addition to Ladin (such as Gherdëina, Badiot, Fascian and so on); the other Romance varieties typical of the neighbouring areas – but sometimes also spoken by members of the Ladin community – are called dialects: Trentin in the province of Trento and Veneto in the homonymous region, independently of their internal linguistic structure. The Austro-Bavarian Germanic varieties of South Tyrol, normally called Dialekt, Südtirolisch or Taitsch (but never Austrian nor Bavarian) are considered to be dialects of German.

b. THE AOSTA VALLEY: home to ± 112,000 inhabitants; Italian, French, Francoprovençal and Piedmontese are spoken in the valley; the

¹ The *Centre d'Etudes Linguistiques pour l'Europe* has been directed by Gabriele Iannàccaro and Vittorio Dell'Aquila, since its foundation in 1998. For further details on the surveys reviewed here see Iannàccaro-Dell'Aquila 2003, 2006a, 2006b, 2007, 2008a, 2008b, 2009a, 2009b, 2010, 2013; Lazdiņa 2009; Lazdiņa-Šuplinska 2009. Other parallel surveys were conducted by the *Centre d'Etudes Linguistiques pour l'Europe* in the Walser communities of the Southern Alps and in the city of Milan, as well as in individual geographical units located in Europe, South America and Africa.

survey was completed by over 7,250 respondents, from 79 geographical units and 6 age groups.

The region boasts two official languages, Italian and French; French is never or almost never used as a code for spoken communication within the community, although it is an important symbol of identity. The main territorial language is so-called Francoprovençal, locally known as *patoué*. Where it is spoken, it is regarded mainly as a dialect, although, curiously enough, it is more likely to be accorded «language» status in the areas where it is at risk of extinction. In the southernmost part of the valley, Piedmontese dialect (originally spoken in the south) is gaining ground as a code for low-status interchanges. In the north-eastern area there are two Walser communities who speak an Alemannic dialect. The town of Aosta (which accounts for nearly half the total population of the Valley) is monolingual in Italian, with a strong presence of Southern Italian dialects (Calabrese, Apulian).

c. THE REGION OF LATVIA KNOWN AS LATGALIA/LATGALE: ± 330,000 inhabitants; the languages spoken are Latvian, Russian, Latgalian, [Belarusian, Polish]; the survey was completed by over 9,000 respondents, from 74 geographical units and 4 age groups.

Latgale, the south-eastern area of Latvia bordering with Russia and Belarus, is home to a sizable Russian community which dates from the Middle Ages and has been further augmented by recent immigration during the Soviet era. Latgalian was claimed to be a separate Baltic variety distinct from Latvian – disregarding its official status as a dialect of Latvian – as early as the late 18th century. After the independence of Latvia, these claims are gaining momentum. Religion plays a major role in the linguistic landscape of the area: Latvians are traditionally Protestant whereas Latgalians are Catholic; the Russian speaking community is divided into Oldbelievers (*starovery*, mainly descendents of the medieval settlers) and Orthodox (those who came in Soviet times)².

In short, the aim of quantitative surveys such as these is to acquire coherent and complete knowledge of the current sociolinguistic profiles of the areas under analysis, by examining the levels of use and the knowledge rate of the spoken codes as well as the social, ideological and identity factors linked to the various languages. The large sample sizes and the controlled sampling methods ensure a very high level of representativity for the selected variables (i.e. geographical unit, age and sex): the statistical methods applied were defined in collaboration with the official Statistics Offices (which were also involved in the practical elaboration of the questionnaires, although they were not responsible for the linguistic design or the translations of the questionnaires into the various languages),

² In the area, religion shapes the distinction between Poles and Belarussians: although these two groups speak more or less the same variety (a mid-west Slavonic dialect), members of the Orthodox Church often claim to speak Belarussian while Catholics often regard themselves as Poles. On the Language/Religion interaction, see Iannàccaro, Lazdiņa, Šuplinska & Dell'Aquila 2011.

drawing on their vast experience in the field. Accordingly, data should be devoid of statistical errors and lend themselves to an objective analysis (as opposed to an arbitrary interpretation) of the sociolinguistic variables under study.

The surveys were administered by means of printed questionnaires, designed so as to fit both local linguistic practices and the scientific goals of the project. The questionnaires were written in the official languages or in the main languages spoken within the community; they were personally delivered by the research assistants to the respondents, who were allowed to choose the language to fill in the questionnaire. The selected choice provided the researchers with an indication of which language was really preferred by the informant, independently of the levels of language use he/she had declared in the answers to the survey. Additionally, the choice provided information on the difference between the perceived as opposed to the real linguistic landscape. The questionnaire was left to the respondents for a couple of days. The research assistants were young people (20-30 years old) recruited from the local population of each village and able to speak all the languages in use amongst the community members³.

The (± 100) questions investigated the respondents' perceptions of the linguistic panorama of the area. As may be expected from this type of field research, ideological statements are more likely to emerge than objective descriptions. On the one hand, the researcher cannot verify the reliability of the answers; on the other, the respondents may not be able (nor even willing) to describe their linguistic behaviour in an objective manner. What we ultimately obtain is a declaration of «opportunity of use», a good measure of the status and subjective vitality of the languages in the surveyed area. Which allows us to make some predictions about the future evolution of the codes. Nevertheless, the wide range of questions and the highly representative sample can actually provide quite a realistic overview of the current linguistic situation, both from a social and a geographical point of view⁴.

2. For the purposes of this study, the answers to three questions have been analysed, namely the language(s) spoken when talking to one's partner, small children, and older relatives. The questions, translated into English, read as follows:

- What languages and/or dialects do you speak when talking to small children?⁵

³ In Latgale assisting the respondents in completing the questionnaire proved necessary for the research assistants, especially in the case of elderly people.

⁴ The methodology used for the surveys is discussed in detail in the literature cited in Note 1.

⁵ Actual questions: Ladinia (Ladin / Italian / German): Te cie lingac y/o dialec rejoneise pa con picci mutons? / In quali lingue e/o dialetti parla con i bambini piccoli? / In welchen Sprachen und/oder Dialekten sprechen Sie mit kleinen Kindern?; Vallée d'Aoste (Italian / French): In quali lingue e/o dialetti parla con i bambini piccoli, nel suo comune? / En quelles

- What languages and/or dialects do you speak when talking to your partner/husband-wife?⁶
- What languages and/or dialects do you speak when talking to elderly relatives?⁷

These three questions were chosen in an attempt to build an intergenerational picture of linguistic use within the community. The answers do not represent the particular linguistic habits of three generations, but are meant to show the perceived language use of each respondent when in conversation with age-defined members of the community, whom we assume here to be representative of their age groups. The respondents' ages range from a minimum of 12 to a maximum of 80; therefore, we have excluded questions on family roles, such as the language spoken with «grandparents» or «own children», since these labels can refer to people of very different ages, depending on the age group of the respondent. For instance, the children of the oldest informants may themselves be old, whereas the «external» labels in our selected questions should provide an indication of absolute age. For the same reason the question relating to the older generations is not focused on grandparents, but on a precise and unambiguous category: «elderly relatives». We also preferred «partner» to labels such as «brother» or «sister»: apart from the possibility of large age differences between brothers and sisters, sibling linguistic relationships are characterized by a longer continuity of speech, and may be influenced by the speakers' former roles. «Partner», on the contrary, is a more current and future-oriented role.

To better understand the nature of our data, it should be kept in mind that the patterns of interchange between the surveyed age groups are somewhat overlapping: answers were collected from older respondents

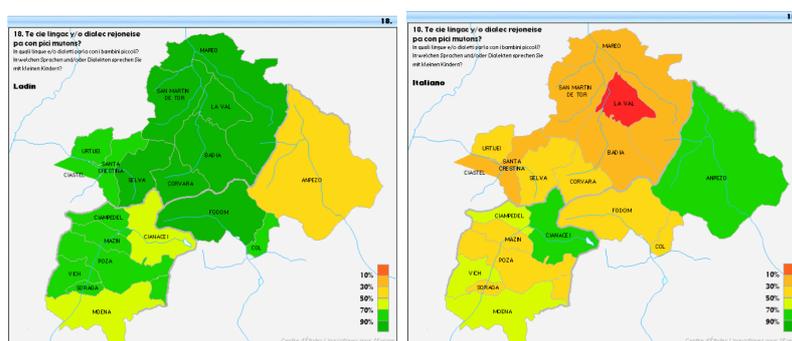
langues et/ou quels dialectes parlez-vous avec les enfants, dans votre commune?; Latgale (Latvian, Russian, Latgalian): Kurā valodā vai dialektā Jūs runājat ar Jūsu apkaimes bērniem? / Na kakom jazyke i(li) dialekte Vy govorite s det'mi vašej mestnosti? / Kurā volūdā voi dialektā Jius runojat ar Jiusu apleicīņa bērniem?

⁶ Actual questions: Ladinia (Ladin / Italian / German): Te cie lingac y/o dialec rejoneise pa con vost om / con vosta femena o con vost partner? / In quali lingue e/o dialetti parla con il partner coniuge? / In welchen Sprachen und/oder Dialekten sprechen Sie mit Ihrem Ehepartner oder Partner?; Vallée d'Aoste (Italian / French): In quali lingue e/o dialetti parla con il partner coniuge? / En quelles langues et/ou quels dialectes parlez-vous avec votre conjoint/e?; Latgale (Latvian, Russian, Latgalian): Kurā valodā vai dialektā Jūs runājat ar dzīvesbiedru/-eni vai draugu/ draudzeni? / Na kakom jazyke i(li) dialekte Vy govorite s suprugom (suprugo) ili drugom (podrugo)? / Kurā volūdā voi dialektā Jius runojat ar lauluotū ci draugu/ draudzeni?

⁷ Actual questions: Ladinia (Ladin / Italian / German): Te cie lingac y/o dialec rejoneise pa con vosc parenc plu vedli? / In quali lingue e/o dialetti parla con i parenti anziani? / In welchen Sprachen und/oder Dialekten sprechen Sie mit kleinen Kindern?; Vallée d'Aoste (Italian / French): In quali lingue e/o dialetti parla con i parenti anziani? / En quelles langues et/ou quels dialectes parlez-vous avec vos parents plus âgés?; Latgale (Latvian, Russian, Latgalian): Kurā valodā vai dialektā Jūs runājat ar vecākiem radniekiem? / Na kakom jazyke i(li) dialekte Vy govorite s rodstvennikami staršego pokolenija? / Kurā volūdā voi dialektā Jius runojat ar vacuokim radnikim?

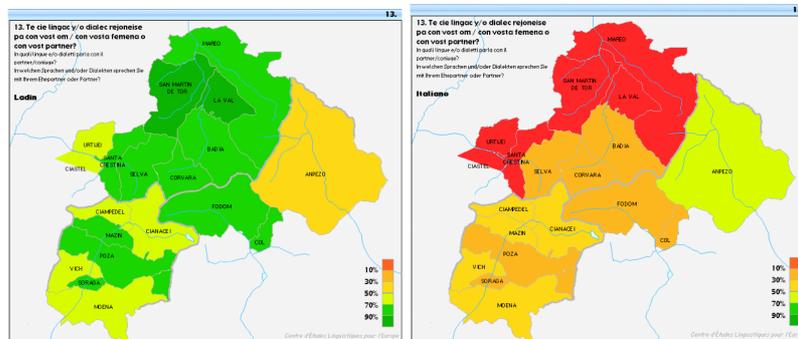
speaking with both elderly people and children, younger respondents speaking with both older people and children, and so on. For instance, an informant of 80 speaking with elderly people would be likely to view himself as a peer within that group and to have a partner from the same age group, while we would expect a 12-year-old adolescent to feel very distant from the «elderly relatives» category. The difference in size between the various demographic groups under scrutiny should also be noted: the majority of respondents have only one partner, a small and limited number of elderly relatives, but may encounter a potentially infinite number of young children in their everyday social environment. Social and identity roles should also be taken into account: the role of «partner» or «elderly relative» is typically in-group, while «children» can be both in- and out-group, as we will see for instance in the maintenance of Russian. Of course, as in any study of relative chronology, there are three different time planes, albeit synchronic. We could think of them as chronologically oriented, but only by a process of abstraction. Given the subjective nature of the answers, this abstraction gives us a better view of the future as compared to the past.

The first step in our discussion is to look at the rough data*:

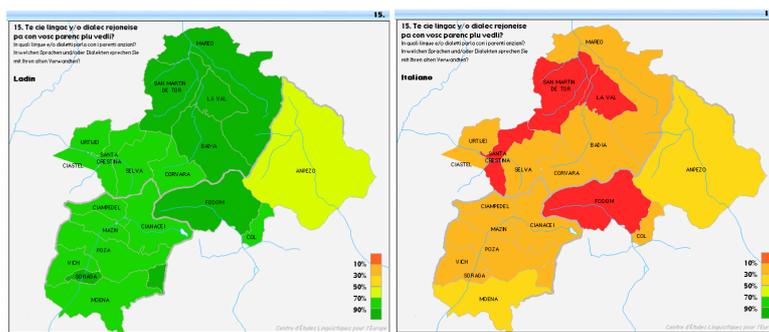


Map 1: What languages and/or dialects do you speak when talking to small children? [Ladin / Italian]

* All maps to be published in the electronic version of this paper will be in color (*NdEd*).



Map 2: What languages and/or dialects do you speak when talking to your partner/husband-wife? [Ladin / Italian]



Map 3: What languages and/or dialects do you speak when talking to your elderly relatives? [Ladin / Italian]

The maps show the percentage usage declared for the selected language by geographical region for each interlocutor's age group⁸. The range of percentage values is reflected by a single colour scale from red through yellow to green. Warm colours represent values below the threshold of 50%, cool colours the higher values, while yellow is considered as relatively neutral. In presenting linguistic scenarios, this type of colour scheme provides a visual impression of tranquillity (green) for

⁸ The geographical units here are the main administrative subdivisions of the territory («municipalities»).

languages with high rates of usage, and various levels of «alarm» (red, orange) for situations of threat or minority usage⁹.

The sociolinguistic scenario depicted in this set of maps is quite clear, and requires little comment: Ladin is spoken everywhere (with the partial exception of Cortina d'Ampezzo, due to a high proportion of non-Ladin residents) and is also well preserved across the age groups; Italian is used to some extent with small children in a couple of small villages, and never, or almost never, with elderly people. The maps also illustrate a basic difference in language use within the broader Ladin community: the northernmost valleys (Gardena, Badia) are part of Alto-Adige where German is an official language along with Italian and people in rural areas make extensive use of Bavarian dialects. Thus Italian is spoken very seldom in Gardena and Badia, and generally only by tourists or immigrants. In the Fassa Valley and within the communities of Fodom and Cortina d'Ampezzo in the South, German is not an official language, nor are Bavarian dialects used as codes of everyday communication alongside Ladin. Here, Italian is spoken, sometimes even in low and family domains.

3. This type of map provides a static vision of the use of codes over time, leading to make a merely «manual» comparison between different synchronic realities. It is possible however to analyse this relative chronology in greater depth: firstly, we can classify the different trends that may be obtained by sorting answers in order of decreasing age, i.e. from «elderly relatives» to «children». This provides us with rough patterns of code development. 6 combinations yield 6 different types of «movement» which can be applied to each of the codes:

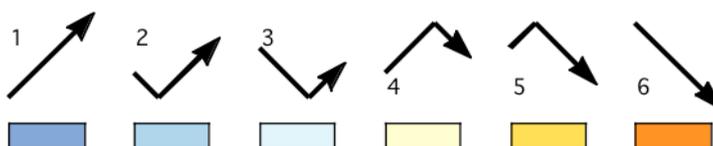


Figure 1: «Sharp arrows»

1. constantly strengthening code: the language is spoken with the partner more than with elderly relatives, and with small children more than with the partner;

2. strengthening code: the middle age bracket reports lower usage than the two extremes, of which the younger displays higher values (recovering strongly after a decline in the second generation);

⁹ For an overview of the theory of linguistic cartography see Dell'Aquila 2010, Brunet 1987, Peters & Williams 1993, Slocum 1989.

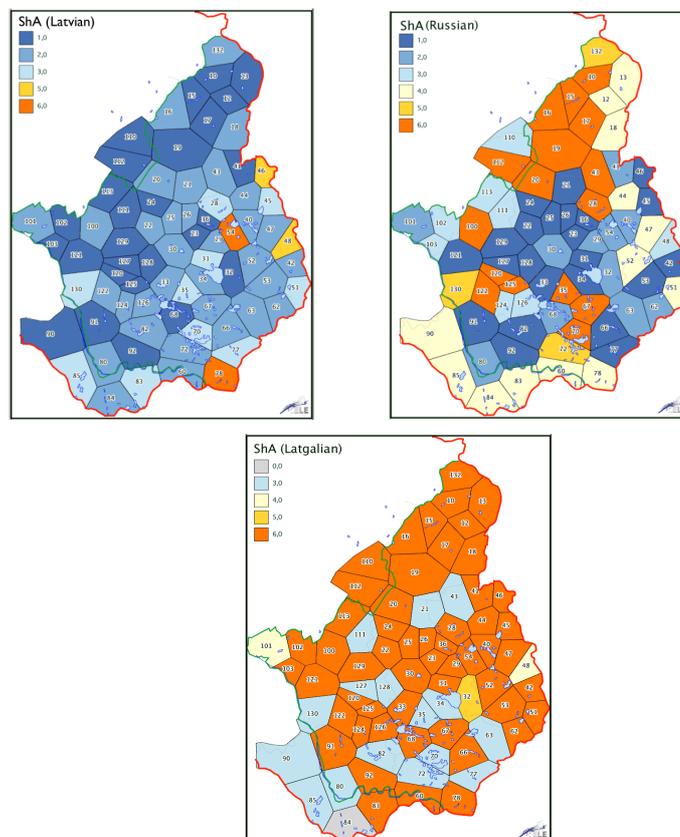
3. strengthening code: the middle age bracket reports lower usage than the two extremes, of which the younger displays lower values (recovering weakly after a decline in the second generation);

4. weakening code: the middle age bracket reports higher usage than the two extremes, of which the younger displays higher values (decreasing after a strong rise in the second generation);

5. weakening code: the middle age bracket reports higher usage than the extremes, of which the younger displays lower values (decreasing after a weak rise in the second generation);

6. constantly weakening code.

Types 4, 5, 6 are the reverse of 1, 2, 3. (Note that type 3 [a weak recovery after a strong decline] is a very common situation for Italian Romance dialects.) The patterns emerging from this type of analysis may be iconically expressed using sharp arrows (to which appropriate colours are assigned), and can subsequently be socio-geographically analysed with the aid of maps. These are graphical abstractions of sociolinguistic scenarios in flux. The maps below represent the situation in Latgalia:



Maps 4, 5, 6: Sharp Arrows [Latvian / Russian / Latgalian]

A few general remarks are required. Firstly, this tool enables us to represent the direction of sociolinguistic change, i.e. whether a code is strengthening or weakening, but neither the rate nor the extent of the change. In other words, the stronger colours on the maps (corresponding to the straight arrows) must be read correctly: they only show that there is constancy in the direction of change, with all generations continuing the trend found in the previous generation, but do *not* show the extent of the rise or fall.

Secondly, in terms of high status or standard code scenarios, types 1, 2 and 3 are less meaningful. As a rule, respondents declare a higher usage of standard codes with children, thus yielding rising arrows. In a minority language community, it is common for an adult or elderly person to assume that a child is monolingual (particularly, monolingual in the standard code): the informants therefore declare that they address the

children in the language they assume them to use. There is thus inequality in the linguistic marketplace, so to speak, which is strongly in the child's favour: the adults adjust their choice to the language they believe the child speaks more readily. Agreement (or even bargaining) about the code to use in verbal interaction occurs much more frequently between «all adult» speakers than between adults and children, as adults feel constrained to speak to children in (what they believe to be) their (presumed) typical code. In fact, it may even be that this mechanism itself is a factor of language change across generations, given that children are more often addressed in a standard variety. We may call this «standard language bias».

Thirdly, in the situation «speaking with children», respondents indicate that they use a greater number of languages, due to their perception that in out-group situations the unmarked language (which in communities like those under study corresponds to the official language) should always be included. In contrast, trend types 4, 5, 6 are particularly striking and significant for standard languages: they show that these languages are rejected by the speakers. We may now turn to the situation in Eastern Latvia¹⁰.

a. The general impression to be gained from colour coding is that of an overall strengthening of Latvian – the sole official language of Latvia, it should be remembered. Levels of usage are rising all over the region, except for some isolated geographical units. In some areas, Latvian is strengthening after a (usually slight) decrease in the second generation. In parallel, the usage of Latgalian is falling in most areas¹¹.

b. It is of interest to note that Russian is not suffering a parallel decline across the entire region: instead there is a core area where the usage of Russian is increasing. Russian is the language of education (for those requesting schooling), and although it is frequently the object of a «post-Soviet» prejudice, it remains the language of significant areas of high culture. In particular – as will be discussed again below – declared usage of Russian with small children is very high (indeed it is higher than an out-group observer might record on the field). This is due to the «standard language bias», active for Russian even where the Russian community is quite strong and Russian is clearly an in-group code. A further factor may be that Latgalian (the language for low-status interchanges) is socially considered to be a dialect of Russian: declared use of Russian may mask a situation in which both Latgalian and Russian are spoken as in-group languages, and Russian is in a way the *Dachsprache* of Latgalian.

¹⁰ Point 84 (Demenes) is coloured grey on the Latgalian map because there is no Latgalian present in the second and third generations.

¹¹ The geographical units are *pagasti* (namely «parishes»), the main administrative subdivision of the territory.

c. Note the southern, and to some extent, the eastern areas: the *pagasti* are home to mainly Russian, Polish or Belarusian communities, within which the use of Latvian is now growing, thanks to its status, as the only official language. Thus, the type 4 arrow, here, does not imply a real loss of Russian as the main language of the Russian-speaking population; instead it shows the decline of Russian as a means of communication for Latvian and particularly Polish or Belarusian communities following their independence from the Soviet Union. In border areas such as the southern and eastern periphery of Latvia, where ethnic and social identity is still an issue, the practice of speaking Russian is nowadays often seen as «Soviet-oriented». In the south, the use of Latgalian is also rising.

The general impression is that multilingual competence in standard languages is increasing: in fact, there is a growth in the use of both Russian and Latvian, with only Latgalian showing a decrease – to what extent, we cannot tell from the data analysis carried out so far.

A closer look at a couple of areas can reveal some interesting local peculiarities, as in the following two examples:

	LTV	RUS	LTG
Elderly	44.1	19.2	87.2
Partner	50.3	22.6	81.5
Children	59.1	31.5	74.9
			

Table 1: Intergenerational shift in Galēnu

Point 129, Galēnu, is a typical Latgalian village. The use of Latvian is increasing here, with Latgalian broadly holding its position. As a Latgalian village, Galēnu has a significant presence of Russian, which has always been part of the linguistic landscape of the area; Russian is also strengthening, since it is spoken with children as a standard language and is no longer a «socially proscribed code» following on the breaking up of the Soviet Union. Note also that the arrows for Latvian and Russian are the same, despite the difference in starting conditions and in the extent of change for each of these codes.

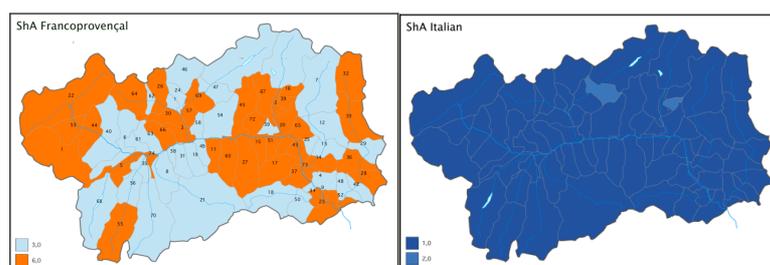
	LTV	RUS	LTG
Elderly	44.8	92.6	49.9

Partner	42.3	89.3	43.8
Children	35.1	95.6	22.7
			

Table 2: Intergenerational shift in Cirimas pagasts

Point 54, Cirimas *pagasts*, is a typical Russian settlement. Latvian is used – amongst adults – for administration purposes, while schooling is through Russian; Russian is therefore by far the preferred code when speaking with children. Latgalian is still used with elderly people, and we may infer that it was once necessary to communicate with the people of the neighbouring villages as a mesolect. This could explain the relatively strong position enjoyed by Latvian in the past, since the two codes could easily overlap (for a Russian speaker). Note however that (apart from Latgalian) the shifts are small in absolute terms, despite the strong orange colour code assigned to the geographical unit; on the contrary, once again the same type of arrow has been assigned to both Latvian and Latgalian, despite the difference in starting conditions and in the extent of change for each of the codes. In other words, in order to facilitate accurate judgement and analysis, we require a method which is able to measure the extent of the change, and not just its direction.

Let us now turn to the Aosta Valley and consider the situation of Francoprovençal:



Maps 7, 8: Sharp Arrows [Francoprovençal / Italian]

As the map (above left) illustrates, there are only two scenarios, either a slight recovery following on a decrease, or a continuous decline. At the time of the survey, in 2004, the linguistic panorama viewed all other

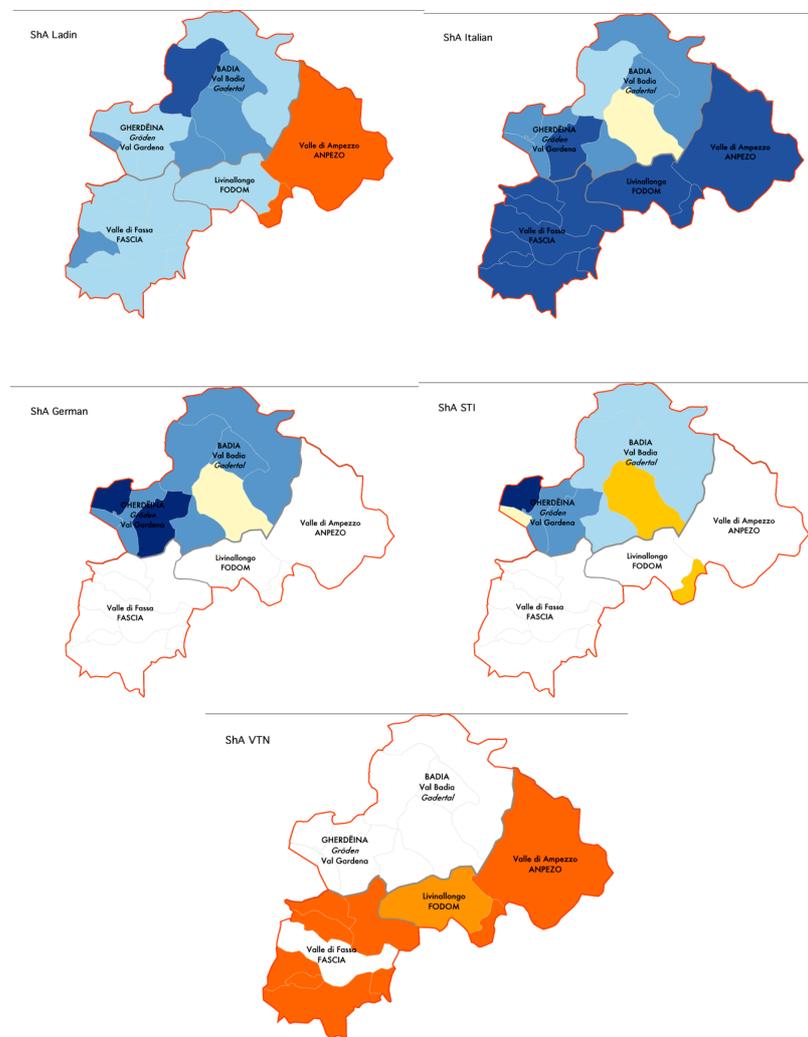
codes losing ground to Italian (as may be seen, above right, in the bright blue classification of almost the entire region). However, the situation is now partly changing, and the map shows that a new socio-linguistic border is probably forming, breaking the geographic dialect *continuum* between Italian and Francoprovençal. The linguistic profile of the individual municipalities may be divided into two categories, easily identifiable from the map – but disregarding the three Walser (Alemannic) communities in the east (Issime, point 36, and the two Gressoney villages, points 32 La Trinité and 33 Saint-Jean). The first area is made up of the town of Aosta (point 3), the tourist village of Courmayeur (point 22) and the municipalities on the road to Aosta running parallel to the Dora Baltea river (the light blue line running throughout the map). These areas are nowadays nearly monolingual in Italian, and what remains of Francoprovençal is rapidly fading out (Type 6 arrow).

In the other – mostly peripheral – areas of the Valley, Francoprovençal is slowly regaining ground, having enjoyed major status and prestige in these zones for the past 25 years; where it is losing ground (see for instance points 64, 26, 69 or 55), this can be for two reasons:

1. the losses are small in absolute terms and «physiological» in nature, to be considered normal if the code is spoken and regarded as a dialect: this is particularly the case in remote areas conserving traditional life-styles and culture (for instance point 67, Torgnon);
2. Francoprovençal was already in a weak position and is now losing the status of community code, going in the direction of becoming a personal code no longer shared by the community (for example point 9, Bard).

Thus, the central part of the Valley is becoming monolingual, while the outskirts are experiencing an increase of multilingualism and even a strengthening of the traditional code. French is a different case, having traditionally played the role of a reference language, used for official documents and liturgical occasions but not actually spoken in everyday interchanges. Nonetheless, as one of the two official languages of the Aosta Valley since 1945¹², French is gaining ground as a tourist language, while simultaneously losing out to Italian in other usage contexts.

¹² From 1860 to 1922 French was used as a tool for local administration; from 1922 to 1947 it was proscribed, and even place names were translated into Italian.



Maps 9-13: Sharp Arrows [Ladinia]

Compared to the other two regions, Ladinia presents a split profile. As a rule, each of the codes is evolving quite differently in different parts of the region. Additionally, more interestingly, different codes are spoken in different areas of Ladinia: in particular, South Tyrolean and German are only spoken in Alto Adige, and Venetian and Trentine dialects are mainly spoken in the provinces of Trento and Belluno. This is reflected in the

maps, where white areas mean that no data, or insufficient data, was collected for a particular code.

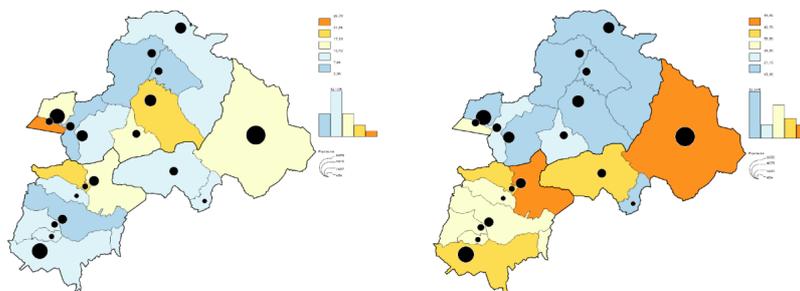
A Type 3 «recovery» situation seems to be typical of Ladin. This development mirrors the «*dialectophobia*» which had been characterizing Italian society and schools from the 1950s and 1960s up to 1980-85, followed by the current countertendency to promote and value dialects. In some cases, the upward trend is quite marked, indicating that new Ladin speakers have been gained (Type 2), while in Cortina d'Ampezzo and Colle Santa Lucia, coloured orange at the easternmost border, the decline is still ongoing. In Cortina this is due to the high level of tourism, bringing visitors from all over Italy and Europe. Colle is quite small, and Ladin has not yet attained a privileged status amongst the speakers themselves, who mainly regard it as a «normal» Italian dialect.

Italian is also expanding in the region, without detracting speakers from Ladin: apart from the municipality of Badia (the yellow area in the north of the map), it is apparently on the rise everywhere. Of particular interest is its recovery in Südtirol¹³, which may be due to recent immigration, but also to the greater tolerance currently to be found towards the main official language of Italy, after years of miscomprehension between Romance and Germanic speakers in the area. German, where significantly present, also shows a general tendency to grow. The position of *Dialekt* (i.e. South Tyrolean) is somewhat more varied depending on the valley and sometimes the village: it is extremely strong, as one might expect, in Ortisei, whereas it is markedly recovering in Gardena and is holding its own position in Val Badia. The non-autochthonous Romance dialects, where present and once used as mesolects, are dying out everywhere. The partial increase of Venetian in the middle generations in Fodom (the only light orange area) is interesting and could indicate a temporary loss of Ladin as a basilect, due to the social climate in the Belluno Province during the 1960s and 1970s when Ladin seemed to lack protection and be of little account, replaceable with the strong and invasive Venetian dialect.

Comparing the three situations in Latgalia, the Aosta Valley and Ladinia, it is easy to identify a common pattern with regard to what we may call the *outside official languages*: Russian in Latgalia and Italian in Gardena, both increasing in usage. Relationships among the different sectors of the communities may have been improving in recent years, with a consequent decrease in the ideological power and the political meaning of the codes. This leads to higher levels of multilingualism within society. The trend does not apply to French in the Aosta Valley, since there it was never actually used as a spoken variety.

¹³ Belong to Südtirol the northern valleys of Badia and Gardena.

4. A further step in analysing the linguistic evolution of a territory involves calculating the difference between the highest and the lowest perceived usage values of a given code in relation to the generational variables (elderly relatives, partner, children). This allows us to quantify variations in the linguistic usage of the different generations or in the interchanges between the different generations (as in this study): low values indicate similar usage of the various codes across the different generations, while higher values indicate that linguistic usage becomes increasingly more diverse as a function of the speaker's age, although this relationship is not necessarily linear (the trend may be temporarily inverted with a higher or lower value in the middle generation not shown by this type of analysis). The following is an example from Ladinia:



Maps 14, 15: Raw variation range [Ladin / Italian]

Cool colour shades represent basically stable situations, that is, situations where there is little difference between the highest and lowest value; warm colours depict situations where there is significant change in linguistic use across the generations. From map 14, for instance, we learn that there is little or no variation in the use of Ladin across the three generations, while map 15 shows the dramatic change in the usage of Italian in Cortina d'Ampezzo. Of course these charts do not tell us which codes are actually being used, on what occasions and by which generations: what they provide is a general picture of the difference in declared linguistic usage across the demographic groups or the situations under analysis.

Since the values thus obtained are not weighted in relation to the level of usage of the various codes in the different municipalities, however, the output charts may not provide a completely accurate picture of intergenerational variation. In other words, absolute difference values do not show us the extent to which the language is spoken in real communicative situations. To understand this concept by analogy, let us

imagine a political party that loses 5 points in the elections: there would be a big difference between falling from 60% to 55% and falling from 6% to 1%; the two situations are not mutually comparable.

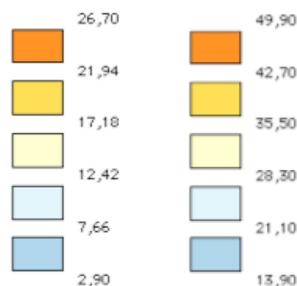


Figure 2: Enlarged keys of Maps 14, 15

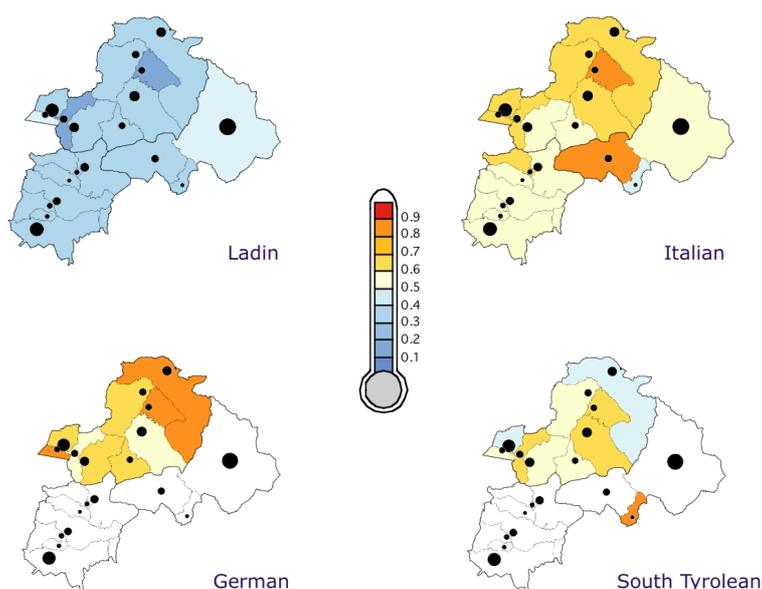
The non-comparability of data treated in this way is clear from the above Ladin example: the colour gradations are the same for both codes, but the underlying reality is very different, as illustrated by the numbers reported in the key, which range from a minimum of 3% to a maximum of 27% in the case of Ladin and from 14% to 50% for Italian. The difference is even more marked if we consider that Ladin is more widely spoken in the area, with values that are often over 90%, while the highest usage of Italian is in Cortina d'Ampezzo with values of around 50%.

In short, these numerical values are «rough», or too strongly linked to purely demographic variables. In order to use them for comparison purposes, it is desirable to create an index (which we will call IGVI, InterGenerational Variation Index) allowing us to compare variations between one code and another in a particular region, independently of their numerical size. The IGVI is the difference between the highest and lowest values obtained for each code, divided by the highest value recorded for that code. This enables us to compare the extent of variation, which is no longer dependent on the global number of communicative exchanges, but is intrinsic to the code under analysis. The generated values range from 0 to 1, where 0 implies no intergenerational variation at all in the use of the language in question, and 1 represents a total change of language use across the generations – or more specifically a complete change in language choice by the respondent in relation to a specific generation. In other words, 0 means that respondents use a particular code independently of the age of their interlocutor, while 1 means that the language is used only with a particular generation and is not used at all with members of other generations. Values close to 1 show that the principal factor of

change within the community is age; values of around 0.5 allow for a wider range of change factors.

The analysis based on the IGVI appears therefore to be complementary to the previous analyses, which enabled us to identify the direction in which a code was evolving, but not the extent of change. In other words, we could tell whether a code was being used more or less frequently than in the past, but not whether this tendency would bring about, say, the disappearance of the code within the space of one or ten generations. In contrast, IGVI analyses provide us with a measure of sociolinguistic change for one language or all the languages on the same territory. This may imply, as we shall see later, a shift in the relationships between codes. It should be noted that IGVI indicates whether the use of a language has undergone, is undergoing or tends to undergo considerable variation, but does not specify whether this variation is positive or negative in direction.

Let us first look at the situation in Ladinia:



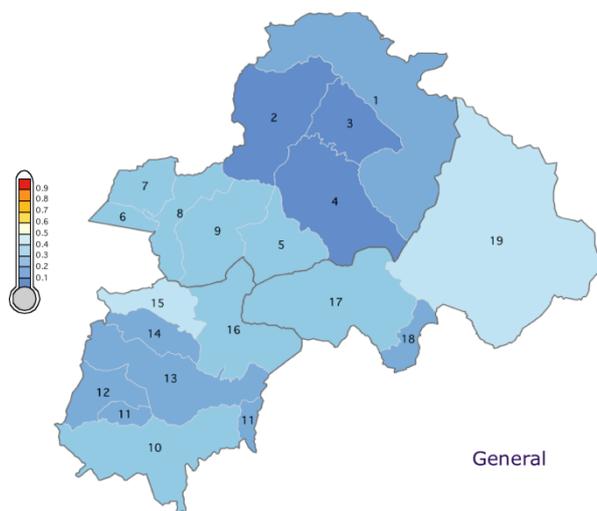
Map 16: IGVI [codes, Ladinia]

Here we have devised a «thermometer» to represent socio-linguistic change within the community: cool, blue colours (ranging from deep to light blues) – that is, IGVI values of less than 0.5 – represent basically

stable situations, while warm tones indicate that socio-linguistic patterns are «on the move» and may even reach boiling point. As already noted, what we do not know here is the direction of the movement, i.e. whether the code is growing or decreasing. Only two charts do not have white areas, confirming that only two codes (namely Ladin and Italian) enjoy a significant presence right across the region. The white areas indicate that the index has not been calculated because the percentage values were under 5% for all three demographic groups analysed.

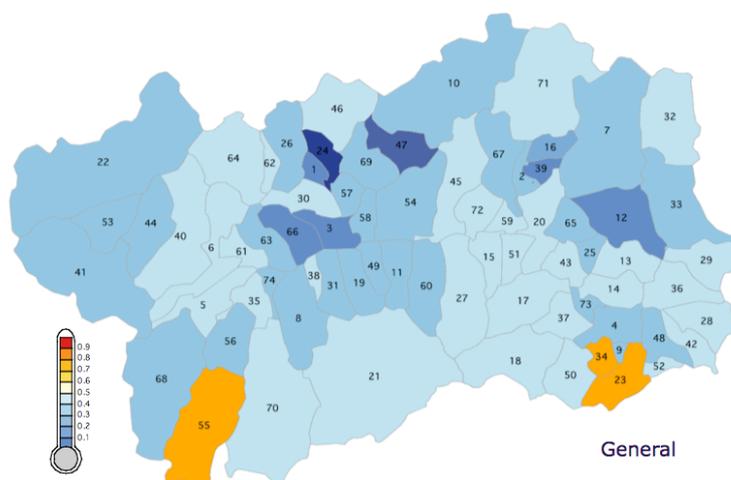
The maps illustrate the general stability of Ladin and the greater degree of variation affecting the other varieties. In particular, Italian and German, where present, display a high variation rate right across the region — or rather the choice of Italian or standard German as the language of communication across the generations is subject to binding sociolinguistic restrictions. In this respect, IGVI can be seen as a measure of the general constraints placed on the use of a certain language within the community. However, we will come back to this point later. The situation of the two non-official varieties in the area is also clear: change is underway in the use of South Tyrolean especially in Val Badia, while the use of Romance dialects appears to be undergoing significant upheaval (the chart is not provided here, but the reference values are extremely high, in most cases between 0.7 and 0.9).

In a further step, IGVI data may be used to provide an overall picture of intergenerational variation taking into account all the codes used in the territory. To do this, a general IGVI is created, that is, an index encompassing all the codes used in the area as a function of their relative presence in each geographical unit. In other words, a general IGVI is a weighted mean of the individual IGVI. The values thus obtained indicate the degree of use of the different codes across the generations: 0 represents the purely theoretical situation of absolute stasis (no language change) and 1 indicates the equally theoretical situation of absolute language change, that is, a language change scenario in which all members of a community would use only code *x* with elderly people and only code *y* with children. In other words, everybody would have active competence in both *x* and *y* codes, and the choice to use one or the other would be solely determined by social intergenerational rules. A community in which each of two different age groups used their own code independently of the age of the interlocutor, that is, in which the older and the younger generations would both be actively monolingual in their respective codes with passive knowledge of the other language, would show an index of 0.5. Note that all the languages spoken within the community are taken into account to calculate the general IGVI. Naturally, minority languages will contribute less to the total value: the failure of the last Latgalian speakers in a non-Latgalian village to carry on intergenerational transmission may be a personal tragedy for them, but means little to society as a whole.



Map 17: IGVI [general, Ladinia]

A number of interesting remarks can be made about the map shown above: if we take 0.5 as the critical value above which one might talk about socio-linguistic change, it is obvious that the situation throughout the Ladin community is stable, with the partial exception of some border areas. The highest levels of stability are to be found in Lower Badia (points 2, 3, 4), an area where Ladin is traditionally extremely strong and where the codes have surely found their point of equilibrium – and in the central Fassa Valley (points 11, 12, 13, 14), where the balance seems to consist of an alternation between Ladin and Italian, presumably diglottic in nature.



Map 18: IGVI [general, Aosta Valley]¹⁴

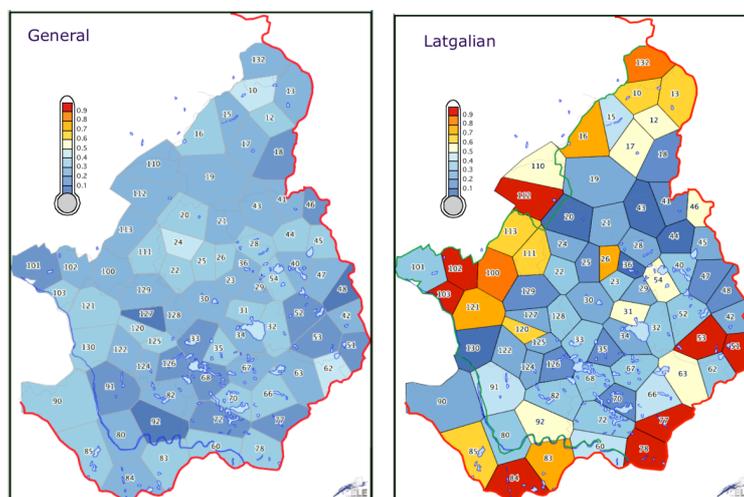
The same observation holds for the general IGVI of the Aosta Valley. Note that this index is sensitive to the number of codes involved in sociolinguistic change. Therefore it is not certain that, for example, Francoprovençal is more stable in point 66 (Sarre) than in point 70 (Rhêmes-Notre-Dame), although the values for Sarre are lower than the ones for Rhêmes-Notre-Dame. Despite the same degree of loss in terms of intergenerational transmission of Francoprovençal, in Sarre Italian might have peaked, while it may be still growing in Rhêmes-Notre-Dame.

Higher IGVI, then, reflect change in a number of codes within the speakers' repertoires – and, to a certain extent, greater flexibility in the rules governing correct usage of the different codes within the community. As already mentioned, IGVI may be considered as a measure of the sociolinguistic constraints determining code usage across the generations, that is, as a quantification of the constraints coming to affect interactional exchanges between generations in different places. Thus, a value of 0 would theoretically indicate a society in which the choice of the most suitable code (when more than one exist) for intergenerational relations is completely unrestricted at the social level. In contrast, a value of 1 would represent a society where the codes for use between different generations

¹⁴ Point 24 is not to scale due to a minor bug in the GIS ['Geographic Information System'] used to generate the map.

are strictly controlled by social rules. It should be remembered, however, that a more refined index could be derived not only on the basis of the three generational groups that we have chosen as an example, but also through a more refined categorization of the selected demological groups, to include a wider clustering of questions sensitive to the age variable. In fact, while the question about children concerns a fairly large sector of the population (the young children in one's town theoretically include all the children, whatever municipality they come from), the item about elderly relatives focuses on a much smaller group of people; moreover, the question about one's partner generally refers to one person only.

We may now turn to eastern Latvia:



Map 19, 20: IGVI [general, Latgalia / Latgalian]

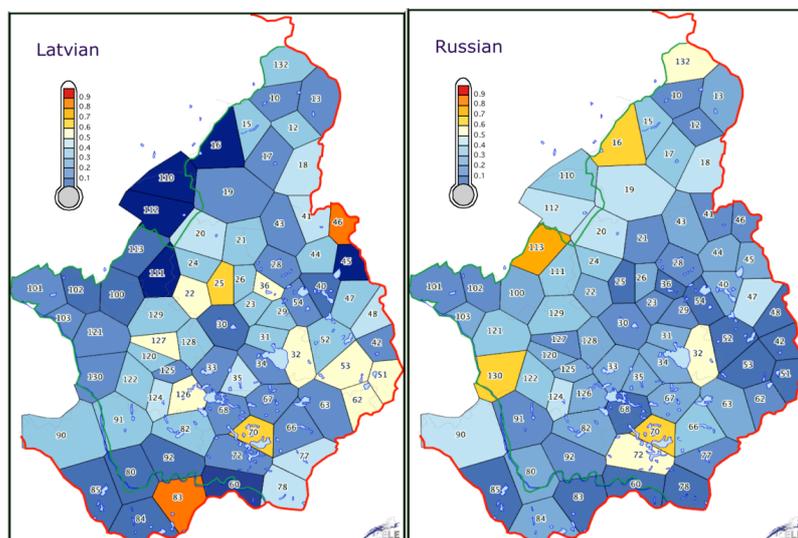
It seems that, apart from a small number of relatively static situations, the linguistic landscape in Latgalia is on the move everywhere, albeit slightly: most of the areas are coloured light blue, and it should be remembered that a value of 0.5 indicates a situation in which two demographic groups already use two different languages, that is, quite a dynamic scenario. The map for Latgalian shows that the variety is on the move in the outer areas, where it has traditionally been a mesolect – sometimes out-group (this is true especially for points 77, 78, 51, 84, where there are strong Russian / Belarusian settlements). There is however a core area (slightly to the north), where Latgalian is highly consolidated as a code for everyday life. Note also that the «red areas» in the southeast indicate a marked change in the level of usage, which seems likely to be a

loss, albeit from an already low starting point. The figures for point 78 (Robežneku *pagasts*), for instance, are as follows:

	LTV	RUS	LTG
Elderly	19.8	84.4	4.3
Partner	16.6	90.6	0.0
Children	23.1	97.9	0.2

Table 3: Intergenerational shift in Robežneku *pagasts*.

As already observed for point 54, Cirmas *pagasts* in § 3, Latgalian may have been of limited usefulness in the past as a code for interaction with out-group neighbours; now this function has been taken over by Latvian and especially Russian. It seems as though a higher order rule has come into play. In general, in the new «glocalised» Europe, speakers tend to seek linguistic competence in both high level and low level languages – the official, administrative language on the one hand, and the local, ethnic and identity-bound variety on the other. In the case of Robežneki, Russian is all at once the language of commerce, culture and identity, while Latvian is merely an external administrative tool. There is much less room for mid-level codes, once useful for interregional communication. To buy goods, for instance, a speaker in a rural area either goes to the local corner shop (low level) or to a large department store or shopping centre – or purchases directly online (high level). There is no need to go to the market in the neighbouring town. In this way Latgalian is losing speakers and domains, and so do Venetian and Piedmontese varieties – to choose examples from situations already discussed, even though this is a general tendency – which formerly acted as mesolects (such as Latgalian in Russian parts of Latvia, or Piedmontese in the Southern Aosta Valley) and are no longer useful.



Map 21, 22: IGVI [Latvian / Russian]

Latvian is gaining ground as a code for face to face exchanges, while Russian is more stable the more eastward and southward we move. These maps clearly show that there is a difference between Catholic and Protestant Latgalia. Catholic Latgalia (the prototypical Latgalia, in a way) lies south and east. Its languages are Latgalian and Russian, with Latvian – originally just one of the languages of administration – now also gaining ground in everyday life. Here the usage of Russian is still normal. In contrast to the west, in Protestant Latgalia Russian is still associated with «Soviet times», and so its use is socially discouraged. Catholic Latgalia is multi-ethnic and multi-religious and Orthodox and Russian identities coexist with Latgalian identity, while the Lutheran areas are becoming more and more Latvianised¹⁵.

5. It has already been noted that «sharp arrows» and IGVI analysis are complementary to each other; it is also possible, however, to integrate these two kinds of output to obtain a prediction of the diachronic trend for each of the codes examined. To this end, let us combine the 6 types of code development into 4 types (conflating types 2 and 3 and types 4 and 5 – see Fig. 1). Each of these 4 types is then combined with the IGVI value of the code in two possible ways, depending on whether the IGVI is higher or lower than half the maximum score obtained for that code (for whichever

¹⁵ See Iannàccaro, Lazdiņa, Šuplinska, Dell’Aquila, 2011.

of the three selected generations the highest score was recorded). This value was chosen since it can be seen as a turning point for the categorisation of linguistic change within the community. In other words, a value of over half the language change ratio tells us that the global situation of the language is changing significantly. Eight categories emerge from this final step in our analysis, providing a classification of both the strength and direction of diachronic sociolinguistic change for each of the codes, which in turn allows us to make a number of predictions about the subsequent evolution of that code with regard to intergenerational transmission.

It is worth digressing a little here to focus on the epistemological differences between the latter operation and the two previous analyses of which it is a composite. It goes without saying that information acquired through alternative interpretations of reality is not always identical, and indeed one of the main tasks of a researcher is to choose which kind of information should be kept and which – for the purposes of a particular analysis – discarded. Analysing the types of linguistic evolution («sharp arrows») allows us to focus on the nature and direction of the change but not on its size; the IGVI shows the extent of sociolinguistic change, but does not provide information about either its direction or the particular form of change; the combined analysis just proposed will give an indication of direction, nature and size, but at a very general level. Some detail is lost, because the six types of sociolinguistic evolution (the sharp arrows) have been reduced to four and the eleven-stage scale of the IGVI has been simplified to a two-point scale (roughly: code moving / not moving). In sum, we have to do without valuable information about the precise nature of the change (specified in types 2 and 3, and 4 and 5), although we conserve information about the direction of change. Similarly, we must forego all the gradations in the scale of change provided by the IGVI, other than a general indication as to whether the change is broadly strong or weak in intensity. It would be possible to obtain a more finely-tuned combined analysis (in the above-specified conditions up to $11 \times 6 = 66$ arrow types), but in this case the categories would almost match reality (something which is to be avoided) and it would be impossible to visualize them on a map – there would be too many colour shades to be interpreted by the human eye.

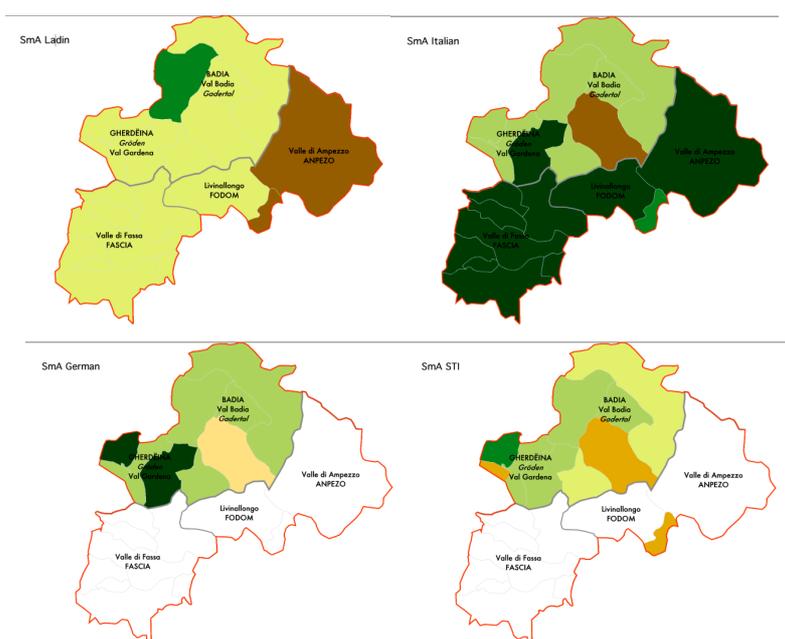
Below are the «curved arrows» representing the eight new categories:

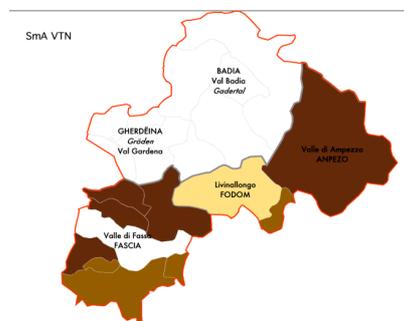


Figure 3: «Curved arrows»

1. code displaying a constant sharp increase (former type 1 combined with an $IGVI > (\text{Max Code}/2)$);
2. code displaying a constant gradual increase (former type 1 + $IGVI < (\text{Max Code}/2)$);
3. code displaying strong movement with an overall tendency to grow (former types 2 and 3 + $IGVI > (\text{Max Code}/2)$);
4. code displaying weak movement with an overall slight tendency to grow (former types 2 and 3 + $IGVI < (\text{Max Code}/2)$);
5. code displaying weak movement with an overall slight tendency to decline (former types 4 and 5 + $IGVI < (\text{Max Code}/2)$);
6. code displaying strong movement with an overall tendency to decline (former types 4 and 5 + $IGVI > (\text{Max Code}/2)$);
7. code displaying a constant gradual decline (former type 6 + $IGVI < (\text{Max Code}/2)$);
8. code displaying a constant sharp decline (former type 6 + $IGVI > (\text{Max Code}/2)$).

We may now observe some examples:

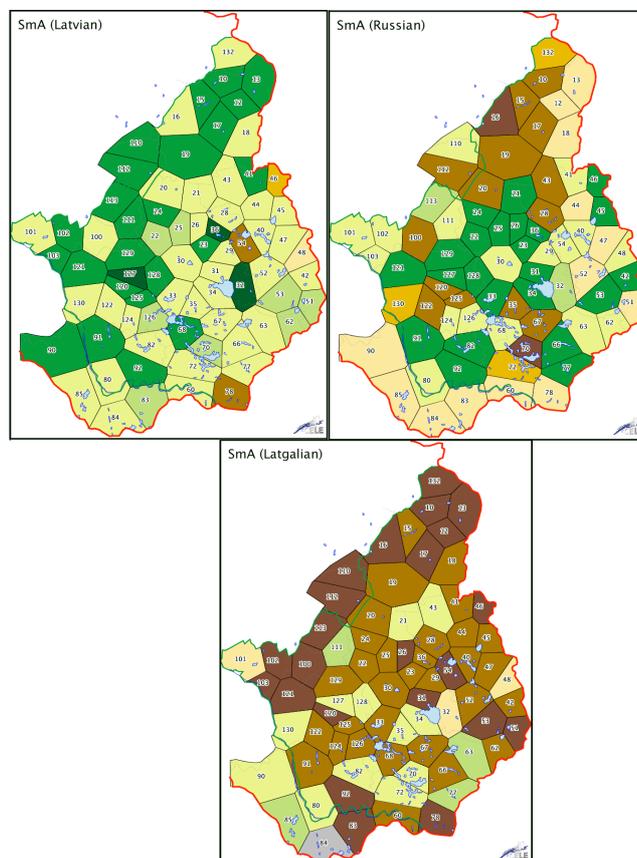




Maps 23-27: Curved Arrows [Ladinia]

As may be seen above, Ladin is in an overall situation of slight growth: we may neither expect a leap forward in the intergenerational transmission of Ladin in the near future, nor its disappearance. However, this data may describe different types of reality, as we can glean from a comparative interpretation of all the charts presented in this paper. In the Fassa Valley (south of the region) the data means that the characteristic concurrence of Ladin and Italian does not seem to be having a negative impact on Ladin, even though it will be not likely to recover significantly with respect to the loss of position incurred over the past decades. The same «colour» in Badia (North) represents a rather different situation, where Ladin is the main stable communicative code and for this reason is not liable to further growth. The picture is completed by the more problematic situations of Cortina d'Ampezzo and Colle Santa Lucia where intergenerational transmission is under constant threat (type 7, gradual decline).

Italian is rapidly gaining ground almost everywhere – except for the northern area, where it competes with German, particularly vital in the Gardena Valley (North-West); the Romance dialects, as expected, are (fast) disappearing.



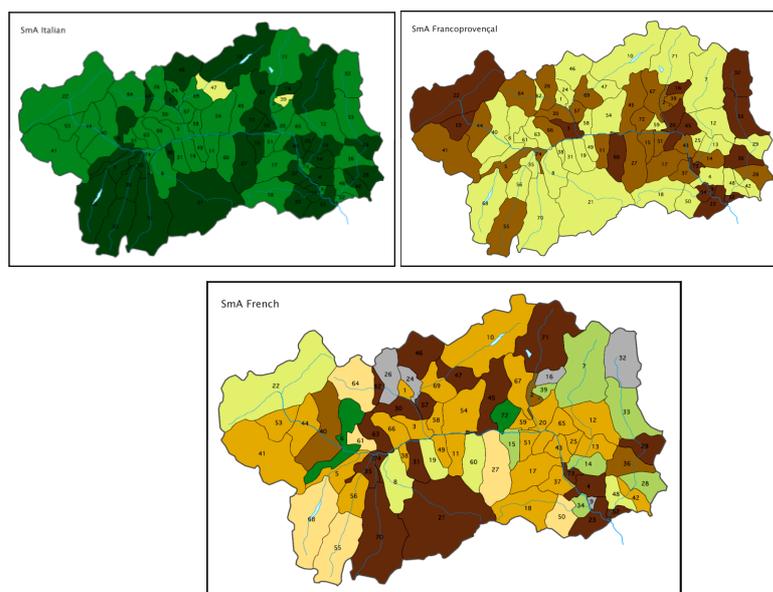
Maps 28-30: Curved Arrows [Latvian / Russian / Latgalian]

The maps for Latgalia appear to confirm our earlier analysis: as previously stated, multilingualism in the standard languages is increasing, but in part this is due to the «standard language bias»: in a multilingual situation such as that in Latgalia, speakers feel free to use their preferred language with a grown up interlocutor, but prefer to use standard varieties with children. However, the new standard and national language is gaining ground everywhere: if we look at the map for Latvian, it shows only 4 areas where this code is decreasing. In two of these areas, points 46 (Goliševa) and 48 (Brīgu *pagasts*), the use of Russian with children is growing (a trend which may be explained by proximity to the Russian border).

The most interesting development regards Russian, and confirms the division of Latgalia already proposed above. Russian is increasing in

the centre and south of the country, where there is a Catholic majority, and is decreasing in the west in the Latvianised Protestant area. It seems as though, after the independence from the Soviet Union, Latgalia is splitting into two main parts: the westernmost territories, strongly identified with Latvia and increasingly de-Russified and de-Latgalianised, and the heart of the country, where there is a return to a balanced mix of Latgalian and Russian, restoring the situation as it was in the 19th and the first half of the 20th centuries¹⁶.

In point 84 (Demenes), Latgalian has already disappeared and appears as grey on the map; however, it has always been outside the border of historical Latgalia. Other exceptional situations are to be found in point 54 (Cirimas, see above) and point 78 (Indra): Indra is an almost wholly monolingual Belarusian community (the only such community in the survey) and is undergoing a «Belarusian pride» movement¹⁷, while Cirimas is emphasising its Russian identity to defend itself from its Baltic neighbours.



Maps 31-33: Curved Arrows [Italian / Francoprovençal / French]

If we now turn to the Aosta Valley we will see that apart from Italian, which is gaining ground throughout the region, the other codes are

¹⁶ See Iannàccaro, Lazdiņa, Šuplinska, Dell'Aquila 2011.

¹⁷ See for instance Lazdiņa 2008.

subject to interesting phenomena. The general picture for Francoprovençal is very similar to that shown by the Sharp Arrows. In a number of areas there is a direct correspondence between the loss of French (it should be remembered, already scarcely spoken), and the growth of Francoprovençal. This could be an outcome of the new focus on minority languages in Italy and Europe in recent years: people from the Aosta Valley no longer have to rely on French as a spoken language to be different and to be perceived as different. French is losing out all over the region, with the exception of point 22, the tourist resort Courmayeur, and a small number of villages which are home to local French activists. French remains, nonetheless, an important code for symbolic identification purposes, but mainly as a written language and above all in ideological terms.

From what we can see here, the future of Francoprovençal could be similar to that of the Romance varieties in Grisons, that are scattered across the territory in isolated pockets. For these codes, maintenance and/or change in language usage is based on the socio-geographical position of the community: socio-linguistic change is low overall, but strengthening (or at least maintenance) of the code appears to take place in less-populated areas, non tourist oriented and away from the main roads.

REFERENCES

- BRUNET Roger, 1987: *La carte mode d'emploi*, Paris: Fayard, Montpellier: Reclus.
- DELL'AQUILA Vittorio, 2010: «GIS and sociolinguistics», in: Alfred Lameli, Roland Kehrein, and Stefan Rabanus (ed.), *The Handbook of Language Mapping*, Berlin: Mouton de Gruyter, p. 457-476.
- IANNACCARO Gabriele, DELL'AQUILA Vittorio, 2003: «Investigare la Valle d'Aosta: metodologia di raccolta e analisi dei dati», in: Rita Caprini (ed.), *Studi offerti a Michele Contini*, Alessandria: Edizioni dell'Orso, p. 221-243.
- , 2006a: *Survey Ladins, usi linguistici nelle Valli Ladine*, Trento: Regione Autonoma Trentino-Alto Adige.
- , 2006b: «La lingua è l'italiano, il dialetto è il dialetto, perché ogni paese ha la sua usanza. Nomi delle lingue e situazioni sociolinguistiche», *Bollettino Linguistico Campano* 9/10, p. 59-95.
- , 2007: «Metodi statistici per la misurazione del plurilinguismo sociale e dei rapporti tra i codici», in: Jeroen Darquennes (ed.), *Contact Linguistics and Language Minorities / Kontaktlinguistik und Sprachminderheiten (= Plurilingua XXX)*, Bonn: Asgard, p. 77-89.
- , 2008a: «Misurare il plurilinguismo: comunità e lingue nelle valli dolomitiche», in: Gabriele Blaikner-Hohenwart, Evelyn Botolotti, Rita Franceschini, Emese Lörcinz, Leander Moroder, Gerda Videsott, Paul Videsott (ed.), *Ladinometria. Festschrift für Hans Goebel zum 65. Geburtstag / Miscellanea per Hans Goebel per il 65° compleanno / Publicazione en onour de Hans Goebel en gaujion de si 65 agn*, Salzburg-Vich: Universität Salzburg - Freie Universität Bozen - Istitut Cultural Ladin «Majon di fascegn» - Istitut Ladin «Micurà de Rü», p. 229-258.
- , 2008b: «Jazyki v Vostočnoj Latvii: metodologičeskie voprosy», in: Šuplinska & Lazdiņa 2008, p. 34-69. [‘Les langues en Lettonie orientale: questions méthodologiques’]
- , 2009a: «Cartographical tools for sociolinguistic analysis. The Survey Latgale», in Lazdiņa & Šuplinska 2009, p. 239-272, 327-466.
- , 2009b: «Calcolare distanze sociolinguistiche: interpretazioni geolinguistiche», in: Pierangela Diadori, Carlo Consani (ed.), *Alloglossie e comunità alloglotte nell'Italia contemporanea. Teorie, applicazioni e descrizioni, prospettive: Atti del XLI Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Pescara, 27-29 settembre 2007)*, Roma: Bulzoni, p. 215-237.
- , 2010: «Pre-vedere il cambiamento: analisi e previsione dell'evoluzione degli usi dei codici in territori plurilingui», in: Maria Iliescu, Heidi Siller-Runggaldier, Paul Denler (éd.), *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romane*.

- (Innsbruck 3-8 septembre 2007) I: *Multilinguisme synchronique et diachronique, social, individuel, institutionnel et politique*, Berlin, New York: De Gruyter 2010, p. 173-184.
- , 2013: *Plurilinguisme administratif et scolaire en Vallée d'Aoste*, Vasa/Vaasa: Centre d'Etudes Linguistiques pour l'Europe.
- IANNÀCCARO Gabriele, SANITA LAZDIŅA, ILGA ŠUPLINSKA, DELL'AQUILA Vittorio, 2011: «Language, religion and ethnic identity: a case-study from Eastern Latvia», *Sociolinguistica* 25, December 2011, p. 94-111.
- LAZDIŅA Sanita, 2008: «Valodas Latgalē: funkcionalitāte, attieksme, nākotnes perspektīvas», in: Šuplinska & Lazdiņa 2008, p. 5-32.
- LAZDIŅA Sanita, ŠUPLINSKA Ilga (ed.), 2009: *Valodas Austrumlatviā: pētījuma dati un rezultāti / Languages in Eastern Latvia: Data and Results of Survey*, Rēzekne: Rēzeknes Augstskola (Via Latgalica pielikums 1)
- PEETERS Yvo, WILLIAMS Colin (ed.), 1993: *The Cartographic Representation of Linguistic Data*, [s.l.:] Staffordshire University.
- SLOCUM Terry A., 1999: *Thematic Cartography and Visualization*, UpperSaddle River: Prentice Hall.
- ŠUPLINSKA Ilga, LAZDIŅA Sanita (ed.), 2008: *Acts of the International Conference «Etniskums Eiropā: sociālpolitiskie un kultūras procesi / Etniskums Eiropā: sociālpolitiskī i kulturys procesi / Ethnicity in Europe: Sociopolitical and Cultural Processes»*, Rēzekne 2007 gada 24.-26.maijs / 24-26 May 2007, Rēzekne: Rēzeknes Augstskola.

«Le francoprovençal» et «la langue arpitaine»: aux origines des divisions concurrentes de l'espace linguistique et sociopolitique

Natalia BICHURINA
Université de Bergame

Résumé:

Dans cette contribution, il s'agira de comprendre comment, à travers le temps, les idées linguistiques ont servi à instaurer de nouvelles divisions de l'espace, géographique ainsi que culturel et sociopolitique, pourquoi, pour qui et dans quels buts. Les langues, vues comme des entités délimitées et clairement circonscrites, et dont l'existence est liée dans l'imaginaire collectif depuis le Romantisme à l'existence des nations, sont des moyens de diviser le continuum du réel. Cette étude de cas portera sur la langue «francoprovençale» ou «arpitaine». En effet, depuis quelques années on peut trouver sur des cartes des langues européennes «la langue arpitaine», située à la frontière entre la Suisse, la France et l'Italie.

Mots-clés: Arpitan — Val d'Aoste — Francoprovençal — Imaginaire collectif — Politique linguistique

Dans cette contribution il s'agira de comprendre comment, à travers le temps, les idées linguistiques ont servi à instaurer de nouvelles divisions de l'espace, géographique ainsi que culturel et sociopolitique, pourquoi, pour qui et dans quels buts. Les langues, vues comme des entités délimitées et clairement circonscrites, et dont l'existence est liée dans l'imaginaire collectif depuis le Romantisme à l'existence des nations, sont des moyens de diviser le continuum du réel. Cette étude de cas portera sur la langue «francoprovençale» ou «arpitane». En effet, depuis quelques années on peut trouver sur des cartes des langues européennes «la langue arpitane», située à la frontière entre la Suisse, la France et l'Italie: comme, par exemple, sur les cartes publiées par le site *Ethnologue*¹ (voir Images 1 et 2).

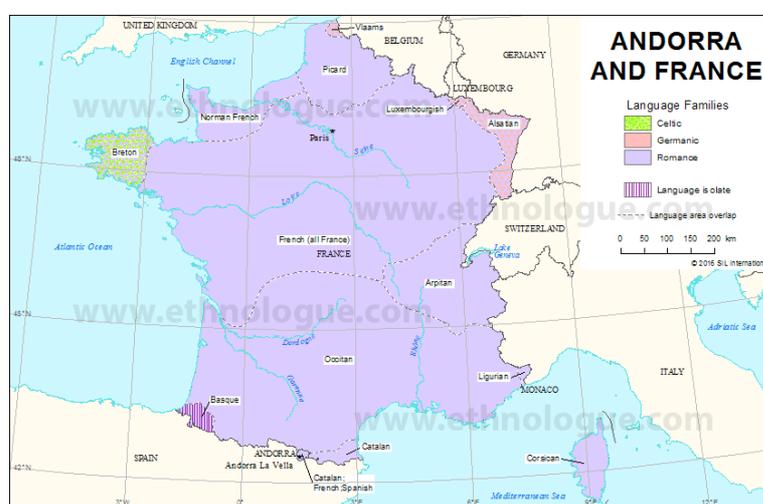


Image 1: «L'arpitan» sur la carte de la France sur le site ethnologue.com

¹ <https://www.ethnologue.com/language/frp> (site consulté le 30.08.2016)

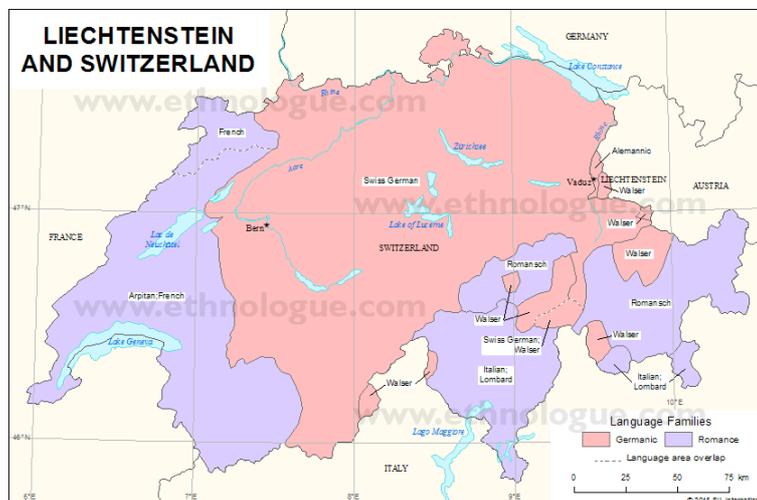


Image 2: «L'arpitan» sur la carte de la Suisse sur le site ethnologue.com

L'existence de cette langue amène à imaginer, par conséquent, une «minorité linguistique arpitan» et une «Arpitanie».

Nous analyserons le discours métalinguistique de deux grandes périodes: celle de la première identification parmi les idiomes romans du «type linguistique francoprovençal» par le linguiste Graziado Ascoli (1829-1907) dans les années 1870 et celle où pour la première fois une unité linguistique a été interprétée comme une langue à part entière et, comme telle, formant une nation, par l'indépendantiste Joseph Henriet (qui signe aussi José Harriet, Joze Harrieta ou Edur-Kar) dans les années 1970. Pour chaque période nous explorerons l'interconnexion des éléments suivants: le contexte historique; le discours sur la langue, les paradigmes scientifiques et leurs enjeux sociopolitiques; et la division de l'espace géographique et socioculturel que la distinction linguistique sert à produire. Ascoli crée une nouvelle science du langage, s'inscrivant dans une tradition académique; Henriet crée une sorte de contre-science, la linguistique populaire que l'on peut qualifier de «linguistique du ressentiment» (en empruntant le terme à Patrick Sériot [Sériot *et al.* 2008]). Ces deux modèles existent encore aujourd'hui, l'affrontement de leurs adeptes créant des conflits aussi violents que superficiels (superficiels parce qu'ils ne portent, au niveau discursif, que sur les apparences, notamment sur le nom de la langue ou sa graphie², alors qu'une langue, pour être parlée, n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre ; et qu'ils cachent des conflits plus profonds,

²

Sur le nom, voir Bichurina, à paraître; sur l'orthographe, voir Matthey, Meune 2012; Bichurina 2013.

de nature extralinguistique). Le premier suppose aujourd'hui l'existence d'une unité francoprovençale rassemblant les divers «patois de village», vus comme restreints à leurs villages respectifs et incompréhensibles au-delà de quelques kilomètres de distance. Partant d'une tradition dialectologique, cette approche met en avant les différences linguistiques. Le second modèle suppose aujourd'hui l'existence d'une langue transfrontalière arpitaine, englobant le domaine francoprovençal de la France, la Suisse et l'Italie. Issue d'une tradition militante visant les peuples opprimés et dénonçant le colonialisme intérieur, cette approche met en avant les traits linguistiques communs de l'ensemble. D'habitude, le premier est vu comme «neutre» et le second comme «motivé politiquement». Cependant, comme nous le verrons, tout discours sur la langue, quelle que soit l'instance qui le produit, est motivé par des idéologies linguistiques et sociopolitiques.

L'histoire de ces courants reste largement méconnue. Aucune étude n'a considéré l'émergence de la notion de francoprovençal dans son contexte sociopolitique (l'Italie au lendemain de son unité); aucune étude n'a été faite sur le mouvement Harpitanya d'Henriet, avec la seule exception du documentaire de Christiane Dunoyer (*Harpitanya. La ferveur d'une idée*, 2012). Si les documents sur le premier sont existants et accessibles, il est bien plus problématique de trouver ceux sur le second. Or, pour ce qui concerne cette seconde période, cette étude est basée sur les interviews et les rencontres informelles que nous avons menées entre 2014 et 2016 avec le fondateur et les membres du mouvement Harpitanya et les documents de l'époque (les années 1970) qui ont été mis à notre disposition par Henriet lui-même³. Enfin, l'étude de ces deux périodes nous permettra de comprendre la raison pour laquelle ces deux approches n'ont jamais trouvé un point de contact, à savoir pourquoi une science engagée et visant les aspects sociaux liés aux usages linguistiques n'a jamais vu le jour dans le domaine francoprovençal, alors que cela a été le cas pour d'autres langues minoritaires dans les mêmes pays. Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas ici de préférer une approche ou une autre, mais de comprendre comment cela se fait que les études du francoprovençal ont ainsi manqué l'évolution que les études des autres langues minoritaires ont connue depuis un demi-siècle.

1. LES ANNÉES 1870: LE *FRANCOPROVENÇAL*

Le francoprovençal apparaît comme la dernière-née des langues gallo-romanes: non pas du point de vue «ontologique» (de l'évolution de la langue), mais en tant que partie délimitée et nommée du continuum linguistique. En 1874, le linguiste italien G. I. Ascoli (Ascoli 1878 [1874])

³ Nous remercions aussi Ch. Dunoyer pour la mise à disposition de certains documents rares.

propose d'ajouter à la distinction classique *langue d'oïl* (français) vs. *langue d'oc* (provençal)⁴, connue depuis le Moyen Âge⁵, un «type linguistique» de transition qu'il a nommé «franco-provençal»⁶:

J'appelle franco-provençal un type linguistique qui rassemble, avec ses traits spécifiques, d'autres traits, qui en partie sont communs avec le français, et en partie avec le provençal, et qui ne vient pas d'un mélange tardif d'éléments différents, mais atteste de sa propre indépendance historique qui n'est guère différente de celle par laquelle les autres types néo-latins se distinguent entre eux. (Ascoli, 1878 [1874], p. 61)⁷

Les paradigmes scientifiques qui sous-tendent ce discours sont ceux des sciences naturelles, et notamment de la biologie de Carl von Linné (1707-1778) et Georges Louis Leclerc de Buffon (1707-1788), et de la géographie d'Alexander von Humboldt (1769-1859) et Carl Ritter (1779-1859) (Goebel 2010: 148-149). Ainsi la méthode de «*particular combinazione*» («combinaison particulière» des traits linguistiques sélectionnés comme distinctifs) qu'Ascoli utilise pour la délimitation du francoprovençal correspond à la «*synchronische Vereinigung*» («combinaison synchronique» des attributs géographiques sélectionnés) de Ritter. Comme pour ce dernier, «dans la pensée d'Ascoli la construction inductive du type était toujours quantitative et avait une structure finement graduée» (Goebel 2010: 151). En effet, Ascoli est connu comme l'un des premiers chercheurs à énoncer l'idée de continuum linguistique (Renzi, Salvi 1992: 64). Dans ce contexte, le nom qu'il a donné au nouvel ensemble linguistique pouvait servir à souligner l'idée d'un continuum: le francoprovençal est une combinaison particulière de traits du français et de traits du provençal, sans pour autant être un mélange tardif de ces deux langues, mais un type linguistique à part entière.

Les paradigmes sociopolitiques qui sous-tendent le discours d'Ascoli autour du francoprovençal sont complexes et méritent une analyse détaillée. Une grande partie du domaine connu aujourd'hui comme francoprovençal se trouvait, depuis le Moyen Âge, sous le contrôle des États de Savoie; en 1860, une partie a été annexée par la France où elle est devenue les départements de Savoie et Haute-Savoie, et une autre (la Vallée d'Aoste et les vallées francoprovençales du Piémont) a intégré

⁴

Le nom *provençal* était utilisé à l'époque pour l'ensemble du domaine d'*oc*.

⁵

Dante en parle notamment dans *De vulgari eloquentia* (1303-1304).

⁶

Ascoli écrivait le mot «franco-provenzale» (franco-provençal) avec un trait d'union. Suite au colloque de dialectologie francoprovençale qui s'est tenu à Neuchâtel en septembre 1969, il a été décidé de supprimer le trait d'union dans ce terme afin d'éviter l'image négative d'un mélange des langues. Désormais dans les travaux académiques il est écrit comme «francoprovençal». Dans cet article, pour éviter des confusions, nous écrivons partout «francoprovençal», sauf dans les citations où il est écrit avec un trait d'union.

⁷

Notre traduction dans toutes les citations d'Ascoli.

l'année suivante le Royaume d'Italie. Plus importante pour Ascoli est l'année 1861 qui voit la proclamation de l'unité italienne, qui sera symboliquement achevée en 1871, lorsque Rome est devenue sa capitale (le territoire actuel de l'Italie datant de la fin de la Première guerre mondiale). Le fameux aphorisme de l'époque, attribué à Massimo D'Azeglio (1798-1866) ou à Camillo Cavour (1810-1861), disait: «Nous avons fait l'Italie, maintenant nous devons faire les Italiens». Or, selon le modèle romantique «une langue – une nation», pour faire les Italiens, il fallait d'abord faire la langue italienne. C'est dans ce contexte politique qu'Ascoli publie, en 1873, son *Archivio glottologico italiano* (AGI, Archives glottologiques⁸ italiennes) où il identifiera le francoprovençal.

Ascoli commence le «Préface» à l'AGI en insistant sur le fait que les débats linguistiques dans le nouveau Royaume d'Italie sont essentiellement politiques: ils concernent «tout autre chose que l'histoire ou la philosophie de la langue. Il s'agit d'un intérêt national, grand et pratique» (Ascoli 2008 [1873]: 10). Au lieu du modèle français, proposé dans le discours officiel de l'époque, où une langue serait imposée aux dépens d'autres (en l'occurrence, le parler moderne des milieux cultivés de Florence au dépens des autres «dialectes» d'Italie)⁹, Ascoli propose le modèle de l'Allemagne qui, «malgré la variété infinie de ses dialectes, possède la plus solide et la plus puissante unité du langage qui n'ait jamais résonné sur la terre» (*Ibid.*: 14). Notamment, il s'agit pour lui d'instaurer en Italie ce que l'on appellerait aujourd'hui une diglossie: la langue nationale comme variété «haute» (qui serait celle de Dante, de la même manière que celle de Luther a créé, selon lui, la nation allemande: par droit de chef d'œuvre, et aussi grâce à l'importance religieuse des deux œuvres), et les dialectes comme variétés «basses». Cela permettrait de créer un nouvel espace national qui serait l'espace de la pensée:

l'organe de l'échange n'est pas toujours nécessairement la glotte; il pourrait aussi être le stylo si l'on sait écrire; et quand des millions des cerveaux agitent ou ont agité un stylo laborieux, l'échange devient si rapide, complexe, noble et efficace que de l'agglomération ou de l'association d'hommes entre qui l'échange se produit peut naître, pas à pas, une région de pensée (qui n'est pas une région artificielle). (*Ibid.*, p. 16)

Ainsi une nouvelle langue nationale, italienne, servirait aux échanges intellectuels, par écrit, tandis que les dialectes resteraient pour les

⁸

«Glottologie» est le nom qu'Ascoli a donné à une nouvelle science qu'il créa avec l'AGI et qui devait s'occuper des études linguistiques: une traduction du terme allemand (*allgemeine Sprachwissenschaft*, qui a ensuite été traduit par F. de Saussure par *linguistique générale* (avec la racine latine, au lieu de la grecque préférée par Ascoli).

⁹

Voir le rapport (Manzoni 1868) d'Alessandro Manzoni (1785-1873), président de la commission linguistique auprès du Ministère de l'éducation populaire.

usages familiers. Or, une région dans la zone frontalière du Royaume d'Italie ne rentrait pas dans ce modèle: la langue de la Vallée d'Aoste était le français, une autre «langue de culture», rivale de l'italien. Dans ce contexte, travailler sur les différents parlers de la Vallée d'Aoste et annoncer que ce n'est pas du français, mais du «francoprovençal» équivalait à rendre cette région compatible avec la norme italienne, où l'on parlerait «un dialecte» comme un autre, et où la langue italienne pourrait remplir les fonctions de la variété «haute». Dans ce sens, paradoxalement au premier égard, la définition du francoprovençal pouvait servir à créer un territoire national italien: à savoir, une «région de pensée» correspondant aux frontières géopolitiques du Royaume d'Italie.

La notion de «francoprovençal» est tout de suite critiquée de l'autre côté des Alpes. En France, la Savoie venait d'être annexée sous prétexte justement de ses pratiques langagières francophones; par ailleurs, lorsque l'article d'Ascoli est sorti, la France venait de perdre l'Alsace et la Lorraine sous prétexte de leurs pratiques germanophones. Dire dans ces conditions que la langue de la Savoie n'était pas du français était inacceptable pour le pouvoir central français. Les enjeux politiques français ont provoqué une critique des travaux d'Ascoli par l'élite intellectuelle parisienne, dont notamment Paul Meyer (Meyer 1875), professeur à l'École des Chartes et éditeur de la revue *Romania*, qui se montre opposé à la distinction des dialectes au sein du continuum roman. Les débats ne concernent pas les traits linguistiques mêmes distingués par Ascoli, mais bien une nouvelle division de l'espace que l'importance attribuée à ces traits impliquerait. De son côté, Ascoli remarque:

Pour ce qui est de la géographie, M. Meyer dit que dans mon cas «le groupe n'offre aucune unité géographique»; ainsi il laisse croire qu'il voudrait joindre aussi le manque d'unité politique; ce qui, pour le reste, comme chacun peut le voir, serait vrai, sauf que c'est une vérité qui dans notre cas n'a vraiment aucune importance. (Ascoli, 1876, p. 390-391)

Si une éventuelle unité politique de ce nouvel espace n'avait «aucune importance» pour Ascoli, elle en avait sûrement pour ses adversaires. Ascoli remarque par ailleurs:

Il n'est, peut-être, pas superflu de remarquer comment la pauvre découverte du «franco-provençal» a reçu cette bizarre variété de jugements [...]. La France méridionale m'a récompensé par une médaille d'or, tandis que de la France du Nord me vient une accusation, qui tourne un peu convulsivement autour de soi-même pour se déterminer dans une curieuse phrase négative: «qu'il ne serait guère utile que la thèse soit démontrée». (Ascoli, 1876, p. 394)

En effet, en 1875 Ascoli a reçu la médaille d'or de la Société des Langues Romanes de Montpellier pour son article sur le francoprovençal. Pour les chercheurs de Montpellier travaillant sur l'occitan, cette médaille a

eu la fonction symbolique de discuter en France l'existence des langues autres que le français.

En Italie la notion de «francoprovençal» n'est pas bienvenue non plus, sauf que là-bas les critiques viennent de la communauté linguistique concernée, ou, plus précisément, de ses élites. Dès l'Unité, l'utilisation du français a servi à l'élite politique valdôtaine pour légitimer la revendication d'un statut d'autonomie pour la région ou le duché, aux niveaux politique, économique et fiscal. Plus tard, le Statut d'autonomie de la Vallée d'Aoste de 1948 a explicitement été basé sur les pratiques du français dans la région. Dans ces conditions, dire que «le vrai» idiome de la Vallée est «le francoprovençal» et non pas le français, était inacceptable : à la différence du français, le francoprovençal n'avait pas d'Etat derrière lui qui aurait pu revendiquer ce territoire (autrement dit, pas d'armée, non pas dans le fameux sens métaphorique, mais dans le sens direct), ni le prestige de la langue française, ni le statut de langue, donc la région pouvait perdre ses privilèges. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont commencé à utiliser la notion de francoprovençal, vu désormais comme une langue à part entière (contrairement à ce que proposait Ascoli) et rebaptisé arpitan, étaient les couches les plus défavorisées de la population valdôtaine, opposées au pouvoir régional comme au pouvoir central, les séparatistes.

LES ANNÉES 1970: LA LANGUE ARPITANE

Chez les locuteurs, il n'existait jusqu'aux années 1970 aucun terme pour désigner l'ensemble du domaine linguistique francoprovençal, ni la vision d'un ensemble. Cas typique pour la France, tout comme pour les régions largement influencées par l'idéologie française comme la Suisse romande ou la Vallée d'Aoste, le plus souvent les locuteurs se référaient à l'idiome en le nommant *patois*, et en l'imaginant comme limité à un seul village et incompréhensible au-delà de celui-là. Il a fallu attendre un siècle après l'article d'Ascoli pour que les discussions autour du francoprovençal se renouvellent. En France, le climat intellectuel de l'époque est caractérisé par un ensemble d'événements: la fin de la guerre d'Algérie en 1962; les manifestations étudiantes en mai 1968; le «choc pétrolier» de 1973 qui a marqué la fin de la période d'expansion économique constante connue comme les Trente Glorieuses; la Guerre froide et l'espoir d'une révolution communiste en France (dont deux des trois partis majeurs de l'époque étaient de gauche, le PS et le PC). On voit alors émerger en France un nouveau débat sur le «colonialisme intérieur»¹⁰ et la régionalisation, avec l'intensification des tensions chez certains groupes régionaux, tels que les Basques, les Occitans, les Corses et les Bretons. Les débats qui surgissent en France se répandent aussi en Italie. Comme en France, le début des années 1970 marque en Italie la fin du *miracolo economico* [‘miracle

¹⁰ V. Lafont 1967, 1968, 1971, etc.; voir aussi Lagarde 2012.

économique⁷] des années 1960, ce qui met en crise les institutions d'Etat. Le discours portant sur le «colonialisme intérieur» s'y répand et «les minorités ethniques⁸ deviennent à la mode» (Bététemps 1981).

C'est le moment où, dans les études des langues minoritaires, on voit émerger l'approche qui vise à étudier les pratiques linguistiques dans leur globalité, comme pratiques sociales et parties intégrantes des processus sociétaux contemporains, et non pas uniquement sur le plan structurel de la langue, dans l'expression des «derniers locuteurs» devant le dialectologue (soulignons que dans le domaine académique il ne s'agit pas d'opposition de deux approches, mais de leur complémentarité). Notamment, une sociolinguistique dite occitano-catalane, périphérique, ou *dels cercaires natius* ['des chercheurs natifs'] se développe, qui vise à étudier les rapports de pouvoir et de domination dans la société (sur l'émergence de cette approche et ses racines sociopolitiques et socioculturelles, v. Lagarde 2012 et Còsta 2016). Ces études visent «non pas tant [à] reconquérir l'occitanophonie pour elle-même qu'[à] libérer une parole condamnée socialement» (Lafont 1971: 99; en faisant référence au fameux slogan de 1968: *Òme d'oc, as dreit a la paraula, parla!* ['Homme d'Oc, tu as droit à la parole, parle!']). Par ailleurs, le chercheur est explicitement *impliqué*: «Le sociolinguiste occitan se trouve dans la nécessité [...] d'affirmer son *implication dénonciatrice* dans le processus» (Lafont 1984: 8). Rien de semblable n'a jamais émergé dans les études du francoprovençal¹¹.

Si l'on essaye de savoir pourquoi, la réponse est probablement à chercher en Vallée d'Aoste. En effet, comme dans plusieurs petites communautés, les élites de la Vallée d'Aoste étaient un petit groupe composé de mêmes individus ayant plusieurs rôles dans la société. Ainsi les mêmes personnes avaient le pouvoir législatif (le parti au pouvoir, le même depuis l'Autonomie de la Région en 1946); le pouvoir exécutif chargé de la langue (BREL, *Bureau régional pour l'ethnologie et la linguistique*), et étaient à la tête d'une association scientifique travaillant sur le francoprovençal et l'ethnologie alpine (*Centre d'études francoprovençales René Willien*), ainsi que, par exemple, de l'*Association valdôtaine des archives sonores*, de la *Fédérachón Valdôténa di Téatro Populéro* ['Fédération valdôtaine du théâtre populaire'], etc. Or, les études des rapports de domination dans la société ne pouvaient pas émerger là où les chercheurs incarnaient eux-mêmes le pouvoir et la domination. Les études scientifiques sur le francoprovençal sont donc restées limitées à la collecte de données sur les «patois» destinés à disparaître. Simultanément, la Vallée d'Aoste étant une des régions les plus riches de l'Europe¹², les carrières académiques des chercheurs travaillant sur le francoprovençal en

¹¹ Pour une comparaison des paradigmes des études occitanes vs. francoprovençales, voir aussi Bichurina 2013.

¹² Par exemple, dans la période récente, le revenu moyen valdôtain a progressé de 137% en 2007, si l'on prend la moyenne européenne pour 100% (Decimo, Vernetto, 2007, p. 22).

France étaient liées aux élites valdôtaines¹³. Quant à la Suisse, plusieurs problèmes sociétaux existant ailleurs dans le domaine francoprovençal y étaient simplement inexistants, les fermiers suisses ayant toutes les possibilités de parler pour eux-mêmes.

Cependant, les idées qui étaient «dans l'air» sur le colonialisme intérieur et les rapports de domination dans la société ont trouvé un sol fertile dans le domaine francoprovençal. Ne pouvant pas être abordées par la communauté scientifique, elles ont été intériorisées par les groupes dominés mêmes. Dès ce moment, à côté de la science officielle apparaît «une linguistique du ressentiment»:

Les promoteurs de ce qu'on peut appeler une *linguistique du ressentiment* se sentent rejetés par la «science officielle», ce qui renforce en eux la théorie du complot du silence et le sentiment que, si leurs idées sont repoussées, c'est la preuve qu'elles sont vraies. (Sériot *et al.*, 2008, p. 151)

En effet, à ce moment-là, des groupes militants s'intéressent au francoprovençal. En France le Mouvement Région Savoie, créé en 1972, parle de «*la langue savoyarde*» dans le cadre des revendications de la création d'une région Savoie, regroupant les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie, que l'existence de cette langue pourrait légitimer davantage (la langue n'a pourtant jamais été au centre de ses revendications)¹⁴. Pourtant, l'innovation majeure apparaît de l'autre côté des Alpes avec la notion de «*langue arpitanne*», un autre nom pour se référer à l'ensemble du domaine francoprovençal¹⁵. Dans ces mouvements des années 1970, pour la première fois, l'idée d'une unité linguistique francoprovençale a été utilisée afin de revendiquer pour ces parlers le statut de langue à part entière. Ces revendications linguistiques s'accompagnaient de revendications de droits politiques d'auto-détermination pour les membres de la communauté linguistique que l'existence de cette langue devait légitimer. Les enjeux des nouvelles dénominations de la langue ont alors été la mise en lien des particularités linguistiques avec la notion de *nation*, en reproduisant le modèle naturaliste romantique de la construction des Etats-Nations européens: la langue savoyarde – les Savoyards – la Savoie; la langue arpitanne – les Arpitans – l'Arpitanie. Seulement, le terme

¹³ Ainsi, la majorité des publications de Gaston Tuillon, le chercheur français le plus éminent à avoir travaillé sur le francoprovençal, a été imprimée en Vallée d'Aoste, avec l'aide financière, logistique et intellectuelle (mise à disposition de personnel) de la Région.

¹⁴ Soulignons que les expressions «le savoyard» ou «le langage savoyard» (mais pas «la langue savoyarde») avaient été utilisées bien auparavant, y compris en dehors des départements actuels de la Savoie et de la Haute-Savoie.

¹⁵ Plusieurs variantes graphiques de ce nom ont été essayées: «harpeitan», «harpitan», etc., avant d'arriver à la variante définitive «arpitan» en 1976 (Harrieta 1976). *Idem* pour le nom du pays qui en dérive: «Harpeitany», «Harpitany», «Arpitanie». Probablement, les formes sans «H» initial ont été préférées parce qu'elles permettent une identification plus facile avec la racine arp-/alp-, commune avec le mot «Alpes». Dans cet article, pour une cohérence interne, nous utilisons partout la version définitive, «arpitan», sauf dans les citations.

«langue savoyarde», qui légitimerait une Savoie unie, visait le territoire limité géographiquement par les deux départements savoyards, tandis que «la langue arpitanne» visait l'ensemble du domaine francoprovençal, en insistant surtout sur les régions alpines autour du Mont Blanc: la Vallée d'Aoste, la Savoie et le Valais¹⁶.

Le nouveau discours sur le francoprovençal qui émerge en Vallée d'Aoste en 1973 est produit par J. Henriët. Inspiré d'abord par le mouvement séparatiste du Jura suisse où Henriët avait travaillé comme instituteur au début des années 1970, il se définit grâce à son amitié avec Federico Sagredo (connu aussi sous les noms de Krutwig, De Sagredo, Fernando Sarrailh de l'Ihartza, Serailh ou Arno de Mandiguri), leader de l'ETA¹⁷ qui a passé une année à se cacher des autorités internationales en Vallée d'Aoste. Comme l'avoue Henriët: «Il m'a, si tu veux, illuminé, il m'a prêté des arguments pour bâtir ce mouvement politique qui devait s'occuper aussi de la langue». Ces contacts ont donné naissance au *Mouvement Harpitanya* et à une nouvelle théorie de la langue, exposée dans une série d'articles parus entre 1973 et 1975 et, dans sa version complète, dans le livre *La lingua arpitana* (Harrieta 1976).

Sur la carte imprimée sur la couverture d'un livre de Sagredo de 1976, portant sur le colonialisme intérieur à combattre et sur une nouvelle Europe à construire, on voit émerger pour la première fois un nouvel espace géopolitique: «Harpitanya».



Harpitanya («Harp.») dans la nouvelle Europe selon Sagredo. Fragment de couverture de Sagredo de l'Ihartza 1976.

¹⁶

En effet, les cartes dialectologiques de l'ensemble du domaine francoprovençal étaient à l'époque inexistantes; simultanément, des échanges réguliers existaient entre la Vallée d'Aoste, la Savoie et le Valais, mettant en évidence la similitude des pratiques linguistiques et culturelles des trois régions (ces échanges se faisaient en «patois»).

¹⁷

Organisation nationaliste basque.

Le Mouvement Harpitanya était structuré, selon le modèle basque, comme une organisation secrète comprenant des noyaux qui s'ignorent les uns les autres, avec des hiérarchies parallèles, et un petit centre fédéralisateur. Il comptait 300 membres (selon le chargé de fédéralisation, communication personnelle, février 2016), parmi les jeunes des couches les plus défavorisées de la population (paysans et ouvriers), avec un vaste réseau des contacts «de Bastia à Belfast», sans oublier les incontournables Pays basque et Jura suisse, organisant des rencontres et des stages communs à travers l'Europe. Harpitanya était essentiellement:

Contre la classe dirigeante de l'époque, contre le stato-nationalisme, contre la bourgeoisie valdôtaine considérée comme francophile et conservatrice, contre les partis autonomistes au pouvoir identifiés comme l'expression de cette bourgeoisie, contre le clergé accusé d'avoir trahi le peuple en abandonnant la lutte, contre les partis nationaux, qu'ils soient de gauche ou de droite, contre l'élitisme culturel et social, contre le conservatisme de la classe au pouvoir, contre la colonisation culturelle, linguistique, économique, contre l'oppression du peuple entendu comme classe dominée, prolétariat urbain et prolétariat des campagnes confondu, contre sa dépersonnalisation. (Dunoyer, 2012, s.p.)

En étant contre tout cela, les arpitanistes «s'imposent avec la sauvagerie et l'implacable détermination des opprimés, de ceux qui n'ont rien à perdre» (*ibid.*). Des inscriptions gigantesques anonymes apparaissent pendant la nuit sur les rochers de la Vallée: HARPITANYA, VAL D'AOHTA LIBRA ['Val d'Aoste libre'], LIBERAXON ['libération']... Le barde arpitaniste Luis de Jyaryot¹⁸ devient l'idole de la jeunesse valdôtaine (probablement bien au-delà des 300 membres du mouvement). Il est le «troubadour» d'une future révolution arpitanne, comme il le chante dans une des chansons, sur les vers d'un auteur valdôtain anonyme de 1942: «Chaque révolution // A eu son troubadour // Je suis un troubadour // J'attends ma révolution» [*Je rêve: 1942*], in: Jariot (s.d.). Son premier album *La Noëla Tradixon* ['La nouvelle tradition'] (Jyaryot 1978), avec un titre provocateur marquant la rupture avec la façon de vivre traditionnelle, propose un panorama critique de tous les domaines de vie de la société valdôtaine contemporaine: de la vie des agriculteurs à la politique, en passant par les problèmes sociétaux, résultats des «trente ans d'autonomie» (titre d'une des chansons), ceux de la corruption des partis politiques ou des instruits qui font révérence aux politiciens – les thèmes abordés notamment dans la *Canson droola* ['La chanson étrange'], écrite pour Jyaryot par Henriët. Tout en faisant un portrait, verbalement violent, de la société de l'époque, il s'agit aussi d'étendre l'espace social de la langue: vue auparavant comme un patois lié à la vie agro-pastorale, elle est utilisée dans les domaines liés à la vie essentiellement urbaine et moderne. Une

¹⁸ Pseudonyme de Luigi Fosson.

autre chanson, écrite par Jyaryot, parue dans son recueil *Li canson de nohtro peplo*, prédit:



Luis de Jariot «Val d'Aosta 1970... » in: *Li canson de nohtro peplo* (s.d., vers mi-1970).

Val d'Aoste 1970...

Les nouveaux Valdôtains sont nés
Et ils portent la nouvelle Parole
Ils ne font plus question de race
Ils ne disent plus : nous parlons patois.

Les nouveaux Valdôtains ont compris
Qu'ils n'ont jamais fait une ethnie,
Qu'ils n'ont jamais été francophones
Comme tant de gens ont voulu
Leur faire croire pendant si longtemps.
Mais ils ont compris qu'ils font partie
D'un tout qui est plus grand qu'eux.
Quelqu'un l'appelle déjà la Patrie,
Pour nous Harpitanya est déjà là.

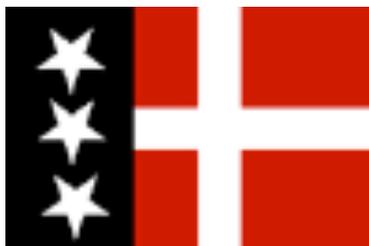
Les jours changent,
Les temps changent,
Et l'Harpitanya doit redevenir
Pour tous un seul pays,

Le premier pays européen.

Mais un jour les jeunes porteront
 Sur leurs épaules une nouvelle croix
 Et les couleurs du sang rouge
 Et de la douleur la plus noire
 Et ils auront trois étoiles
 Plus blanches que la neige blanche
 Symbole des trois régions
 Qui tournent autour du Mont Blanc
 Et ne peuvent pas se donner la main
 Parce que pour des raisons internes
 Deux Etats ont pensé ainsi
 Pour qu'il soit plus commode pour eux
 D'y pouvoir mettre leurs dents.

Ce jour-là nous serons finalement
 Un peuple réuni
 Avec sa langue
 Avec ses lois,
 Le premier peuple européen.¹⁹

Stylistiquement entre la prophétie (la partie centrale à partir de «Mais un jour...») et un récit mythologique («les jours changent, les temps changent...»), mélangeant le vocabulaire religieux («portent la Parole», «porteront la croix», les étoiles rappelant l'Apocalypse²⁰, etc.) avec celui des contes populaires (rouge comme le sang, noire comme la douleur, plus blanches que la neige), la chanson est une provocation, ne dénotant que cela:



Le drapeau de l'Arpitanya (Arpitania)

¹⁹

Notre traduction, N.B.

²⁰

«Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige; ses yeux étaient comme une flamme de feu; ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise; et sa voix était comme le bruit de grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée aiguë, à deux tranchants; et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force.» (Apocalypse, 1: 14 -16).

Il s'agit du drapeau arpitaniste²¹: drapeau d'un mouvement révolutionnaire qui est censé rompre avec toute tradition, qu'elle soit ecclésiastique, populaire, etc. Notamment, sur l'image sur le dos du recueil de chansons, on voit un Valdôtain portant un costume traditionnel, avec un élément du blason de la région autonome de la Vallée d'Aoste, qui est décrit comme «mort de peur». Plusieurs thématiques cruciales pour le mouvement sont ici présentes, dont celle du français comme langue imposée et de l'arpitan comme la «vraie langue» du peuple arpitan, et par ailleurs, une langue à part entière et pas un «patois». La structure parallèle «avec sa langue // avec ses lois» met en lien le fait d'avoir sa langue avec le droit d'avoir ses lois. Le fait pour la Vallée d'Aoste de ne pas constituer une ethnie fait allusion à l'article d'Henriet paru en 1974 intitulé «L'ethnie valdôtaine n'a jamais existé... elle n'est que partie de l'ethnie harpitane» (Harriet 1974), qui annonce une rupture avec toute la pensée régionaliste valdôtaine. L'espace est donc redivisé: au lieu de la vision d'une Vallée d'Aoste (celle des élites autonomistes), on affirme faire partie «d'un tout plus grand». La chanson propose ainsi une nouvelle division de l'espace géographique et politique. Comme dans le cas de la plupart, sinon toutes les traditions inventées (dans le sens de Hobsbawm 1983, voir aussi l'intitulé du disque de Jyaryot *La nouvelle tradition*), cette nouvelle division est présentée comme préexistante. Ainsi il s'agit de «redevenir» un seul pays, d'un peuple qui sera «réuni»: autrement dit, celui qui, essentiellement, ontologiquement, a toujours existé comme un seul peuple et qui, pour cette raison, devrait constituer une seule entité politique. Le fait d'avoir séparé ce peuple est attribué à l'Autre, à l'Ennemi, en l'occurrence à deux puissances nationales, l'Italie et la France. La chanson fait sûrement allusion à l'annexion de la Savoie par la France en 1860 et à l'entrée de la Vallée d'Aoste dans le nouveau Royaume d'Italie en 1861; cependant, en le faisant, il s'agit d'oublier qu'à aucune époque historique le territoire des Etats de Savoie n'a coïncidé avec le territoire baptisé Harpitanya, et aussi, accessoirement, que la langue officielle de cet Etat était le français.

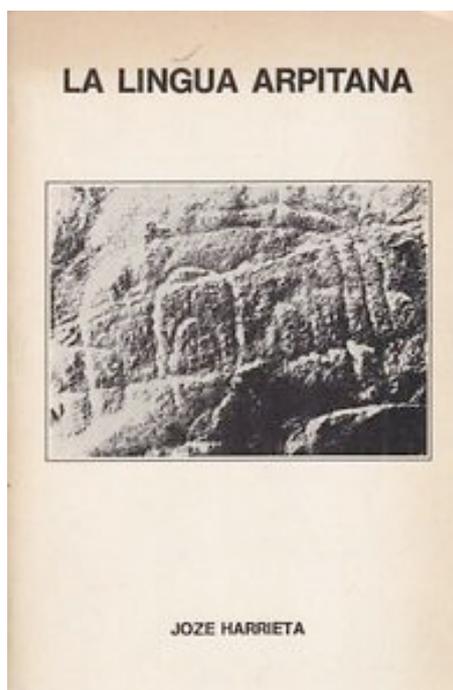
Sur la couverture du livre d'Henriet *La lingua arpitana* (Harrieta 1976) nous voyons une photo de pétroglyphes, qui suggèrent deux particularités de cette «*lingua arpitana*»: son lien avec les montagnes et avec les peuples préhistoriques.

Effectivement, l'Arpitanie est définie comme «une vaste région autour du Mont Blanc» (Harriet 1974: 7). Le mot «harpitan» ou «arpitan» dérive, selon son auteur Joseph Henriet, du pré-indo-européen HARPE ['sous les rochers'] + TAN ['habitant']. Simultanément, en francoprovençal la racine arp / alp désigne un pâturage dans les montagnes. En empruntant le discours sur la langue basque, Henriet indique que ce nom serait issu d'une «ancienne langue locale, langue pré-indo-

²¹

E. Hobsbawm souligne l'importance des drapeaux ou des hymnes: «The crucial element seems to have been the invention of emotionally and symbolically charged signs of club membership rather than the statutes and objects of the club» (Hobsbawm, 1983, p. 11).

européenne» (*Ibid.*: 8), appelé le «garalditan» (Harrieta 1977; terme emprunté à Sagredo²²), qui serait un ancêtre commun de l'arpitan et du basque.



Couverture de: Harrieta 1976

Ce constat est basé sur une comparaison des listes de mots en arpitan et en basque: une similitude des signifiés et des signifiants est vue comme suffisante pour en tirer des conclusions quant à la parenté des deux langues. Henriet prône l'unification et la modernisation de la langue. Sur le plan instrumental, la langue arpitan était vue comme un moyen d'imposer une idéologie particulière:

Les révolutionnaires qui travaillent pour un monde de nouvelle démocratie doivent obligatoirement imaginer des systèmes linguistiques qui seront les piliers de l'organisation politique future [...] la langue harpeitane devra être une langue de la Nouvelle Démocratie. (Edur-Kar, 1973, p. 28)

²²

A noter que Sagredo lui-même n'inclut pas l'arpitan dans le groupe qu'il a nommé garalditan ou garaldéen. Ainsi, selon lui: «La langue basque actuelle [...] appartient à ce groupe pré-indo-européen et pré-berbère. A côté de la langue basque qui s'est maintenue en vie, les restes du canarien (le guanche) et le calédonien (étudié par Guiter) sont des langues de ce groupe que j'ai moi-même pour plus de clarté nommé 'garaldéen'» (SAGREDO DE IHARTZA, 1976 [1975], p. 103).

De ces parlers [francoprovençaux] sortira la langue harpeitane qui sera le moyen de libération du peuple harpeitan, et sa future langue, base de culture. La langue harpeitane accompagnera la renationalisation et la repersonnalisation des Harpeitans et elle sera la langue porteuse de l'idéologie de la libération de l'Harpeitanie. (*Ibid.*)

Autrement dit, une unité linguistique impliquerait une unité idéologique (d'une «région de pensée» pour reprendre l'expression d'Ascoli). Basée ainsi sur l'hypothèse de la relativité linguistique (Sapir 1958: 69), que celle-ci ait été connue d'Henriet dans sa version académique ou dans un résumé, cette fonction de l'arpitan fait aussi penser au *Newspeak* de George Orwell, langue créée par un parti politique afin de contrôler les pensées des citoyens et les rendre conformes à l'idéologie du parti, en rendant toutes les autres manières de penser impossibles²³.

Henriet crée une koïnè basée sur les parlers de la Basse-Vallée d'Aoste qu'il propose d'imposer au reste du domaine arpitan: la Vallée d'Aoste est choisie en tant que région où la vitalité de la langue est la plus grande, tandis que les parlers de la Basse-Vallée en particulier sont choisis parce qu'ils sont les plus archaïques des parlers valdôtains (leur légitimité étant ainsi basée sur le fait d'être plus proches de la langue – garalditane? – d'origine). Quant à la modernisation, il utilise une métaphore biologique du «métabolisme linguistique» pour favoriser les emprunts aux autres langues. Dans ce contexte, les dialectologues qui s'opposent à ces idées sont vus comme «des assassins déguisés en docteurs» et «les pires ennemis de notre langue et aussi du peuple», puisque leur comportement mènerait à la mort de la langue:

Les théoriciens du maintien du «particularisme» de chaque patois qui se présentent comme les défenseurs de notre langue, sont dans les faits des assassins déguisés en docteurs: ils s'opposent au métabolisme essentiel pour la vie des langues et ils sont, par conséquent, les pires ennemis de notre langue et aussi du peuple qui doit s'en servir. (Harriet, 1975, p. 66-67)

Il s'agit ici encore une fois de la division de l'espace linguistique et politique: d'un côté les patois de village, donc sans pertinence sur le plan politique (leurs existence n'a pas d'implication pour les divisions géopolitiques), d'un autre une langue transfrontalière, comme conséquence de l'existence d'une nation divisée; la redivision géopolitique est donc présentée comme légitime et indispensable pour rendre la justice sociale.

Selon un Valdôtain, «c'était la folie, tous les jeunes étaient Arpitans» [*'I're la folia, tcheu le dzovenno l'iran Arpitan'*]. Evidemment, un mouvement identifiant les élites comme les ennemis et prônant la

²³

«The Principles of Newspeak», annexe au roman *1984* de G. Orwell (1948): «The purpose of Newspeak was not only to provide a medium of expression for the world-view and mental habits proper to the devotees of IngSoc [English Socialism], but to make all other modes of thought impossible. It was intended that when Newspeak had been adopted once and for all and Oldspeak forgotten, a heretical thought – that is, a thought diverging from the principles of IngSoc – should be literally unthinkable, at least so far as thought is dependent on words.»

violence physique contre ces ennemis ne pouvait pas être accepté par les élites. Le traumatisme a créé une longue tradition scientifique où il est de *mauvais ton*, sinon tabou, de prononcer le mot «arpitan», mais aussi de parler du francoprovençal comme d'une langue à part entière, de même tout effort de standardisation que ce soit pour un usage de la langue à l'oral en public, ou à l'écrit est mal vu:

On est arrivé au moment où parler patois publiquement était provocateur, voire presque irrédentiste. Presque indépendantiste. Par contre, le français c'est toujours marqué [comme] l'identité valdôtaine, mais dans le respect des règles, du gouvernement, de la démocratie. (Selon un informateur valdôtain, interview 2014)

S'occuper des problèmes sociétaux liés à l'usage de la langue est aussi de *mauvais ton*. C'est la raison pour laquelle toutes les théories émanant d'une linguistique du ressentiment qui sont les seules à en parler n'ont aucun concurrent scientifique.

CONCLUSION

Au début des années 2000, la large diffusion en Europe (et dans le monde) du discours sur la diversité linguistique et la prise de conscience du danger de la perte des langues (comme patrimoine immatériel, comme mémoire vivante d'une région, etc...) viennent légitimer les activités autour des langues minoritaires. Même s'il n'y a pas de continuité directe entre le mouvement arpitan actuel, culturel et linguistique, et celui des années 1970, les arpitanistes d'aujourd'hui ont un discours métalinguistique largement identique: la nécessité d'appeler la langue «arpitan», de l'utiliser dans tous les domaines de la vie moderne, d'avoir un standard orthographique... Et surtout, ce discours suppose la même division de l'espace, en y faisant apparaître une communauté transfrontalière (le domaine arpitan d'aujourd'hui englobant tout l'espace francoprovençal). D'ailleurs, cette dernière a désormais un hymne (créé en 2012) et un nouveau drapeau. La communauté académique, quant à elle, y est hostile par tradition, préférant parler des «patois (francoprovençaux)» des commune X ou Y. Comme à chaque époque, les propos sur la langue masquent d'autres types de conflits (sociétaux et politiques). En effet, comme nous l'avons vu, toute division du continuum du réel a toujours été motivée par des enjeux sociopolitiques pressants. Simultanément, si l'on entendait la langue comme pratique sociale, on verrait que les deux idéologies représentent deux extrêmes, tandis que les contacts sociaux (et donc linguistiques) se font à d'autres niveaux: à des échelles bien plus larges qu'un village, mais bien plus étroites que le domaine linguistique francoprovençal.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASCOLI Graziadio Isaia, 1876: «Paul Meyer e il franco-provenzale», *Archivio glottologico italiano* 2, p. 385-395.
- , 1878 [1874]: «Schizzi franco-provenzali», *Archivio glottologico italiano* 3 (1878), p. 61-120.
- , 2008 [1873]: «Proemio», in: G.I. Ascoli, *Scritti sulla questione della lingua*, Torino: Giulio Einaudi editore, 2008, p. 3-44.
- BÉTEMPS Alexis, 1981: «A propos du débat linguistique en Vallée d'Aoste», *Union Valdôtaine* 17, N° 1, p. 26-30.
- BICHURINA Natalia, 2013: «Le linguiste face aux minorités linguistiques: sauveur ou ennemi de son objet d'étude? (Les cas de l'occitan et du francoprovençal)», in: C. Alén Garabato (Ed.), *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXI^e siècle*, Limoges: Lambert-Lucas, p. 291-302.
- , (à paraître): «Baptêmes d'une langue ou un peu de magie sociale ("Francoprovençal" – "Arpitan" – "Savoyard")», *Cahiers de l'ILSL*, Lausanne.
- CÒSTA Jaume, 2016: «Seissanta ans de sociolingüistica occitana a la periferia: quin avenir per la disciplina?», in: C. Alén Garabato, K. Djordjevic Léonard, P. Gardies, A. Kis-Marck, G. Locharde (Ed.), *Rencontres en sciences du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis*. Paris: L'Harmattan.
- DECIME Rita, VERNETTO Gabriella (Ed.), 2007: *Profil de la politique linguistique éducative, Vallée d'Aoste, Rapport régional*, Assessorat de l'Éducation et de la Culture. (téléchargeable sur le site du Conseil de l'Europe: http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/source/aoste_rapport_regional_fr.pdf).
- JYARYOT Luis de, 1978: *La Noëla Tradixon*, Album de chansons, Cyampoluek: Kompanyà de la canson popùleira.
- JARIOT (=JYARYOT) Luis de, [s.d.]: *Li canson de nohtro peplo*, Album de chansons, [s.l.] (vers mi-1970).
- DUNOYER Christiane, 2012: *Harpitanya, la ferveur d'une idée* (documentaire et livret), Région autonome Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture.
- EDUR-KAR (=HENRIET Joseph), 1973: *Harpitanya*, [s.l.]: Edur-Kar ed.
- GOEBL Hans, 2010: «La concezione ascoliana del ladino e del franco-provenzale», in: *Il pensiero di Graziadio Isaia Ascoli a cent'anni dalla scomparsa. Atti del Convegno internazionale (Gorizia-Udine, 3-5 maggio 2007)*, a cura di Carla Marcato e Federico Vicario, Udine: Società Filologica Friulana Graziadio Isaia Ascoli, p. 147-176.
- HARRIET José (=HENRIET Joseph), 1974: «L'ethnie valdôtaine n'a jamais existé... elle n'est que partie de l'ethnie harpitane», *La Nation arpitaine*, juillet 1974, p. 7-8.

- , 1975: «Sur le 'patois' et son processus pour devenir une langue de culture populaire: la langue valdôtaine», in: *Ehtudio su la kuestion harpitanha*, Aoste: Musumeci, 1975, p. 65-67.
- HARRIETA Joze (=HENRIET Joseph), 1976: *La lingua arpitana*, Romano Canavese: Ferrero.
- , 1977: *Il substrato garalditano. Contributo allo studio della toponimia arpitana della Val d'Aosta*, Verrès: Rigoli di Gerandin.
- HOBBSAWM Eric, 1983: «Introduction: Inventing Tradition», in: E. Hobsbawm, T. Ranger (Ed.), *The Invention of Tradition*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 1-14.
- LAFONT Robert, 1967: *La révolution régionaliste*, Paris: Gallimard.
- , 1968: *Sur la France*, Paris: Gallimard.
- , 1971: «Un problème de culpabilité sociologique: la diglossie franco-occitane», *Langue Française*, 9, p. 93-99.
- , 1984: «Pour retrousser la diglossie», *Lengas*, 15, p. 5-36.
- , 1997: *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris: L'Harmattan.
- LAGARDE Christian, 2012: «Le 'Colonialisme intérieur': D'une manière de dire la domination à l'émergence d'une 'sociolinguistique périphérique' occitane», *Glottopol*, 20, p. 38-54.
- MANZONI Alessandro, 1868: «Dell'unità della lingua e dei mezzi di diffonderla», in: *Nuova Antologia*, VII, p. 425-441.
- MATTHEY Marinette, MEUNE Manuel (Ed.), 2012: *Le francoprovençal en Suisse. Genèse, déclin, revitalisation* (=Revue transatlantique d'études suisses, N° 2, Université de Montréal).
- MEYER Paul, 1875: [compte rendu de: Ascoli 1874], *Romania*, 4, p. 293-296.
- RENZI Lorenzo, SALVI Giampaolo, 1992: *Nuova introduzione alla filologia romanza*, Bologna: Il Mulino.
- SAGREDO DE IHARTZA Heiko, 1976: *La Vasconie et l'Europe Nouvelle*, Baiona: Elkar.
- , 1976 [1975]: «Stratégie des luttes de libération nationale en Europe et perspectives de collaboration entre l'Europe libérée et les autres peuples méditerranéens. Pour le séminaire de l'Institut di studie e programmi per il Mediterraneo ISPRROM, Cagliari, les 3-5 décembre 1975», in: Sagredo de Ihartza, 1976, p. 79-116
- SAPIR Edward, 1958: *Culture, Language and Personality*, Berkeley: University of California Press.
- SÉRIOT Patrick, BULGAKOVA Elena, ERŽEN Andreja, 2008: «La linguistique populaire et les pseudo-savants», *Pratiques*, 139-140, p. 149-162.

Du corps humain à l'espace humanisé. Le cas des «verbes de position» en russe

Irina THOMIÈRES
Université de Paris IV – Sorbonne

Résumé:

Le présent article propose une analyse détaillée et critique de l'hypothèse proposée par E. Raxilina relative au fonctionnement des verbes de position en russe. Celui-ci se base sur une série d'oppositions qui sont ici examinées. L'article met en évidence la portée de l'hypothèse de Raxilina et s'appuie sur un corpus littéraire. Sur le plan méthodologique, la *théorie des prototypes* apparaît comme un outil pertinent pour l'analyse des propriétés combinatoires des verbes *ležat'* et *stojat'* et pourrait être appliquée à l'analyse d'autres classes sémantiques des verbes en russe et dans d'autres langues.

Mots-clés: Verbes de position – Sémantique lexicale – Théorie du prototype – Grammaire russe – Grammaire contrastive – Expressions linguistiques de l'espace

INTRODUCTION

Le sujet auquel nous comptons nous attaquer est vaste et a fait l'objet de nombreuses études. En choisissant de nous consacrer aux recherches d'Ekaterina Raxilina, une représentante de l'École sémantique de Moscou, nous prendrons comme matériau d'analyse l'article fondamental de cette chercheuse «Semantika pozicionnyx predikatov» [‘La sémantique des prédicats de position’] (Raxilina 1998) en le considérant sous le prisme de la *théorie des prototypes*. Nous verrons que l'analyse des verbes de position russes *stojat'* et *ležat'* ne peut se faire sans combiner deux notions-clés, l'*espace* et la *fonction*.

1. REMARQUES GÉNÉRALES. CORPS HUMAIN ET ESPACE

Dans ses travaux, E. Raxilina propose une analyse très fine des verbes¹ de position. Le couple *stojat'* [‘se tenir debout’] – *ležat'* [‘être couché’] y occupe une place de choix². Plusieurs emplois sont passés en revue par la chercheuse dans le but d'établir les critères qui régissent l'emploi de chacun de ces lexèmes. D'une manière générale, l'analyse de *stojat'* et de *ležat'* distingue les *emplois stricts* et les *emplois métaphoriques*. Nous allons suivre le cheminement d'E. Raxilina tout en dégagant les idées-clés pour construire les prototypes associés à *stojat'* et à *ležat'*.

En débutant son article, Ekaterina Raxilina rappelle l'importance de la notion d'*espace* pour l'analyse des verbes de position, point souvent mentionné par divers chercheurs³. Il s'agit, plus exactement, d'une dichotomie dans laquelle le verbe *ležat'* encode la position allongée, couchée occupée par le référent du sujet grammatical, alors que *stojat'* encode la position debout. Aucun exemple n'est cité à ce propos, car l'auteur se concentre sur un autre élément crucial. Le terme d'*espace*, dans le raisonnement de Raxilina, possède un sens très précis: il est synonyme d'*orientation*. En effet, la notion d'*orientation* est la véritable clé de voûte de l'explication de nombreux emplois stricts des verbes de position.

¹ Ekaterina Raxilina emploie le terme de «prédicats de position» [‘*pozicionnye predikaty*’].

² Même s'il ne s'agit pas du seul et unique sujet d'intérêt et de réflexion de l'auteure.

³ Ce point de vue est notamment présent chez Serra Borneto ou encore Hawkins (cités par Ekaterina Raxilina). Pour ces auteurs, les emplois de base de *stojat'* et de *ležat'* sont ceux où le verbe sélectionne un sujet grammatical exprimé par un substantif /+Nhumain/. En termes de la théorie des prototypes, les autres emplois de ces mêmes verbes seraient dérivés. En nous appuyant sur l'analyse proposée par Raxilina, nous verrons que les prototypes de *stojat'* et de *ležat'* doivent tenir compte de tous les emplois des verbes mentionnés.

L'orientation est parfois combinée à la fonction, mais cela n'est pas toujours le cas.

Pour analyser le propos de Raxilina, nous reprendrons divers emplois verbaux et exemples cités par cette auteure. Nous allons également les mettre en correspondance avec nos propres exemples relevés dans divers corpus. Les emplois seront distingués en fonction de la nature sémantique du substantif en position de sujet grammatical des verbes *stojat'* et *ležat'*. A la suite de Maurice Gross, nous allons diviser les substantifs en sous-classes sémantiques: noms humains (Nh), noms inanimés concrets (Ninc), noms abstraits (Na), noms locatifs (Nloc), noms de végétaux (Nveg) et noms d'animaux (Nani)⁴.

2. LE SUJET GRAMMATICAL /+NH/

Dans ses articles, E. Raxilina ne cite pas d'exemples qui illustrent le fonctionnement de *stojat'* et de *ležat'* dont le sujet serait exprimé par un substantif de la classe des /+Nh/. Or, ce cas de figure nous semble extrêmement intéressant. Nous allons, de ce fait, nous baser sur les résultats de notre propre recherche sur corpus⁵. Celle-ci a permis de relever un très grand nombre d'exemples qui illustrent ce cas de figure:

1) Blednyj, s ulybkoj prezrenija na ustax, v rubaške, smočennoj krov'ju, ležal poët na divane v stolovoj. (A. Skabičevskij, *M.Ju. Lermontov. Ego žizn' i literaturnaja dejatel'nost'*) ['Le poète, pâle, avec un sourire de dédain sur les lèvres, en chemise trempée de sang, *ležal* [était allongé] sur le canapé du salon']

2) Oficer stojal na prežnem meste. (A. Puškin, *Pikovaja dama*) ['L'officier *stojal* [se tenait] au même endroit']

Dans l'exemple 1, le verbe *ležal* encode la position allongée du référent du substantif *poët*. En revanche, dans l'exemple 2, la position du sujet humain est encodée par *stojal*. Par ailleurs, les exemples 1 et 2 laissent constater que très souvent le locuteur-narrateur ne précise pas seulement si le sujet humain occupe la position allongée ou debout, mais aussi l'endroit où il se trouve. Dans les exemples 1 et 2, il s'agit du support «matériel»: *na divane* ['sur le canapé'] et *na prežnem meste* ['au même endroit']

L'exemple 1 appelle encore une remarque. *Divan* peut être associé à la position allongée ou assise, et même, éventuellement, à la position debout. C'est le contexte gauche (*v rubaške, smočennoj krov'ju* ['en

⁴ Repris de Gross 1999-2000.

⁵ Il s'agit du corpus www.ruscorpora.ru, ainsi que d'exemples tirés d'œuvres littéraires et vérifiés auprès de locuteurs natifs de langue russe.

chemise trempée de sang'] qui guide le locuteur dans son choix du sens de *ležat'*.

L'exemple 2 mérite également une attention particulière. *Na prežnem meste* permet au locuteur d'insister sur l'état d'immobilité du sujet. Cette expression apparaît donc pour des raisons de pertinence. Il s'agit d'indiquer la localisation au moyen d'un déictique tout en précisant que le référent n'a pas changé de place.

Il arrive cependant que le lieu d'«attache» soit indiqué dans le contexte linguistique, sans qu'il y ait dans la phrase un argument qui lui corresponde. C'est le cas de l'exemple 3:

3) Tumannym utrom Aksin'ja v pervye posle vyzdorovlenija vyšla na kryl'co i dolgo stojala, op'janěnnaja bražnoj sladost'ju svežego vesennego vozduxa. (M. Šoloxov, *Tixij Don*) ['Par un matin brumeux, Aksin'ja sortit pour la première fois sur le perron depuis sa maladie et y *stojala* [resta] longtemps, enivrée par la douceur fraîche et enivrante de l'air du printemps']

Nous avons ici affaire à un emploi différent de *stojat'*, encodé comme *stojat' Ø* et non plus comme *stojat'+localisateur*.

Le localisateur *kryl'co* ['perron'] apparaît dans le contexte gauche. On peut, dès lors, supposer que l'état *stojat'* se «produit» à ce même endroit. Cette interprétation semble en effet être la plus pertinente, conformément à nos informateurs.

En parlant de pertinence, un autre fait doit être noté. Nous avons relevé des exemples où le rôle du verbe *stojat'* consiste à opposer l'état *debout* à l'état *allongé* (ou encore *assis*):

4) Ničego ne xoču, prsto sidet' zdes' vmesto togo, čtoby stojat'. (P. Romanov, *Bez čerěmuxi*) ['Je n'ai envie de rien, juste de rester assis ici au lieu de *stojat'* [être debout]']

Le contexte linguistique oppose ici explicitement *sidet'* ['être assis'] à *stojat'*. Les limites de cet article ne nous permettent pas de décrire le fonctionnement du verbe *sidet'*, qui constitue aussi un verbe de position, au même titre que *stojat'* et *ležat'*. Nous avons surtout à illustrer le rôle du critère de l'*orientation* pour l'analyse des verbes de position en russe. En effet, dire *espace* ne suffit pas pour motiver l'emploi de *stojat'* et de *ležat'* lorsqu'ils se rapportent aux sujets humains. Les deux verbes mentionnés encodent un certain type de «distribution» du corps humain dans l'espace. S'agissant de *ležat'*, le référent occupe une position horizontale, allongée et avec *stojat'*, une position verticale, debout.

Nous allons à présent mentionner encore un exemple particulier. Il s'agit des cas où on observe une double précision – du support et de la position occupée par le sujet. Tout en étant rares, ces exemples sont cependant possibles. S'agissant de *ležat'*, ce cas de figure est illustré par

l'exemple 1 cité ci-dessus. Quant au verbe *stojat'*, il est notamment présent dans l'exemple 5:

5) V kromešnoj t'me artist prodolžal stojat' na odnoj ruke na verxuške dlinnogo, drožaščego steržnja. (A. Aronov, *Passažir*) ['L'artiste *prodolžal stojat'* [se tenait toujours debout] dans l'obscurité totale, appuyé sur une main, au sommet d'une longue barre tremblante']

Le corps est orienté verticalement dans 5. La localisation exacte (*na verxuške dlinnogo, drožaščego steržnja*) est indiquée, la position du corps aussi (*na odnoj ruke*) dans la mesure où la visée communicative consiste à préciser l'effort fourni par l'artiste de cirque pour se maintenir dans la position qu'il occupe.

Après avoir mentionné les cas dans lesquels le sujet grammatical vérifie le trait /+Nh/ et qui ont trait à la position dans l'espace, Raxilina se penche sur ce qui se situe au centre de son étude, à savoir une série d'exemples dans lesquels les verbes *stojat'* et *ležat'* ne renvoient pas (ou pas uniquement) à l'orientation. Ces emplois sont traités par l'auteur comme étant «métaphoriques»:

6) Stojat' v oborone / na postu / stojat' na svojom / stojat' nasmert'⁶ [litt.: 'monter la garde, être de garde, défendre son point de vue, se battre à mort']

7) Ležat' na boku / v obmoroke / bez čuvstv / bez pamjati ['être couché sur le côté, être dans les pommes, être sans connaissance']

Un nombre relativement important d'exemples similaires est présent dans notre corpus. Nous nous limiterons à n'en citer que quelques-uns:

8) 1981 god. 193 gvardejskij učenbyj motostrelkovyj polk. Moj 5 vzvod tret'jej roty stojat' v karaule. (A. Buxarov, *Slučaj v karaule*) ['L'an 1981. Le 193^e régiment de garde des tireurs motocyclistes. Ma brigade *stojat' v karaule* [monte la garde]']

9) On pomnil, kak odnaždy so svoej babuškoj stojal v očeredi za čem-to v magazin. (M. Borisov, *Očered'*) ['Il se rappelait comment une fois, *stojal v očeredi* [il fit la queue] au magasin avec sa grand-mère']

Stojat' v karaule et *stojat' v očeredi* constituent des expressions semi-figées. Les deux exemples cités, 7 et 8, illustrent le rôle respectif de deux notions: *orientation* et *fonction*. Selon Raxilina, «fonctionner», pour un sujet humain, implique être actif, ce qui, à son tour, présuppose se

⁶ Raxilina ne cite pas de contextes littéraires.

trouver en position verticale. L'idée de *non-fonction*, continue l'auteur, se manifeste notamment dans le cas où le lieu occupé par le sujet humain relève d'une liste composée de *bol'nica* ['hôpital'], *krovat'* ['lit'], etc.

Nos propres exemples démontrent la validité des constats faits par Raxilina:

10) Ja ležal v gospitale, v prostornoj gornice derevenskogo doma. (A. Platonov, *Polotnjanaja rubaxa*) ['Je *ležal v gospitale* [J'étais hospitalisé], dans le vaste salon d'une maison villageoise']

11) Staršij oficir Xlodovskij ležal v lazarete s perebitymi golenjami. (N. Čerkašin, *Vzryv korablja*) ['L'officier supérieur Xlodovskij *ležal* [était hospitalisé] dans un lazaret, les tibias cassés']

Gospital' et *lazaret* relèvent tous deux de la classe des «lieux de soins médicaux». L'intérêt de l'exemple 10 réside dans le fait que la raison de l'état du sujet est explicitée: il ne peut pas marcher, autrement dit, il s'agit réellement d'un état d'immobilité. Cet exemple fait penser aux contextes où l'immobilité du sujet est due à l'état mental du patient, qui se trouve, par exemple, sans conscience. Ils sont mentionnés par Raxilina et peuvent aussi être illustrés par des exemples de notre corpus:

12) Syn brosiljsja k nemu, starik ležal bez čuvstv i bez dyxanija – paralič ego udaril. (A. Puškin, *Dubrovskij*) ['Le fils se précipita vers lui, le vieil homme *ležal* [gisait] sans connaissance et ne respirait pas, il était paralysé']

Bez čuvstv et *bez dyxanija* laissent présupposer qu'il s'agit d'une mort ou d'une maladie grave. L'ambiguïté est levée par le contexte droit (*paralič*). Enfin, un exemple tout particulier met en évidence le nom de lieu *mogila* ['tombeau']:

13) Moj trup kinuli v obščuju mogilu k ostal'nym prestupnikam. Ja ležal v mogile neskol'ko dnej. (È. Zabrjly, *Sumerki*) ['On jeta mon cadavre dans une fosse commune près d'autres criminels. Je *ležal* [restai] dans le tombeau pendant plusieurs jours']

Nous avons cité l'exemple 12 pour la raison suivante: le lieu désigné par *mogila* est tout particulier. Il est associé à la mort, état «inactif» par excellence.

Pour résumer ce point consacré aux emplois de *stojat'* et de *ležat'* avec un argument-sujet (N0) exprimé par un Nom humain (/+Nh/), nous dirons que, selon Raxilina, le raisonnement tenu pour *stojat'*, en termes d'orientation et de fonction, tient aussi pour *ležat'*, verbe qui constitue le pendant exact de *stojat'*. Un sujet humain inactif occupe une position

allongée, due à sa propre volonté ou à des circonstances externes à sa volonté.

A ce niveau d'analyse, il nous semble nécessaire d'insister sur l'importance de la notion de *prototype*⁷. Les prototypes associés aux verbes *stojat'* et *ležat'*, tels qu'ils ressortent des exemples de Raxilina cités jusqu'ici⁸, sont les suivants. Le centre du prototype serait divisé en deux facettes complémentaire: *orientation* et *fonction*. En cela consiste la différence essentielle du tableau proposé par Raxilina face aux études antérieures. Comme nous l'avons dit ci-dessus, diverses études dans le domaine des verbes de position en russe font appel à un seul critère, à savoir, l'orientation de l'objet.

Selon Raxilina, les deux éléments cités, orientation et fonction, sont liés entre eux, voire indissociables. Nous l'avons vu à l'exemple des emplois verbaux de *ležat'* et de *stojat'* avec un sujet /+Nh/. Dans la suite de cette étude, nous verrons que les mêmes constantes expliquent divers emplois des verbes analysés avec un sujet /+Ninanimé concret/⁹ (Ninc).

3. LE SUJET GRAMMATICAL /+NINC/

A l'origine du raisonnement de Raxilina relatif à la notion de *fonction* appliquée aux sujets /+Ninc/ se situent les faits suivants:

14) Na stole ležat pomidory¹⁰. ['Les tomates *ležat* [sont] sur la table']

15a) Ležit zontik v škaфу. ['Le parapluie *ležit* [est] dans l'armoire']

15b) Ležat bulavki v korobke, lekarstva v jaščike, lopaty v sarae. ['Les épingles *ležat* [sont] dans la boîte, les médicaments dans le tiroir, les pelles dans la grange']

15c) Stoit les. ['Devant nous¹¹, *stoit* [se dresse] une forêt']

Comme le montrent ces exemples, le raisonnement de Raxilina vaut pour toutes sortes d'objets: plantes, instruments, noms de lieux. Il peut être

⁷ Le terme de «prototype» est mentionné par E. Raxilina, or le véritable objectif de l'auteure n'est pas de construire un prototype des verbes de position en russe.

⁸ Dans la suite de notre propos, nous verrons que d'autres exemples (avec notamment les sujets grammaticaux qui vérifient le trait /+Nani/ et /+Ninc/) permettent d'enrichir et de préciser la représentation des verbes *stojat'* et *ležat'* en termes de prototypes.

⁹ Le titre de notre article est évocateur du constat énoncé. Le locuteur trace un parallèle entre le «fonctionnement» (ou le «comportement») des objets dans l'espace et celui des sujets humains.

¹⁰ Nous ne reproduisons pas ici la totalité des exemples proposés par l'auteure.

¹¹ A en croire nos informateurs, cette traduction serait la plus plausible dans notre cas.

résumé de la façon suivante. Lorsque le locuteur insiste sur l'inaction, il a recours à *ležat'*. Dans le cas inverse, il emploie *stojat'*.

Par ailleurs, ces exemples en appellent d'autres où figure le verbe *ležat'* avec un sujet grammatical exprimé par un substantif de la classe sémantique des «meubles»:

16) Krome ètogo v komnate ležal stul s iskrošennymi nogami, razlomannaja popolam skam'ja i tonny pautiny. (N. Niagarskaja, *Legenda Feniksa*) ['A part cela, dans la pièce *ležal* [il y avait par terre (litt.: était couché[e])¹²] une chaise les pieds en morceaux, un banc cassé en deux et des tonnes de toiles d'araignée']

Conformément au contexte linguistique, l'objet *stul* ['chaise'] n'est pas en fonction, il est hors d'usage – c'est du moins la conclusion que l'on peut tirer compte tenu de la description qui est proposée – et ne peut être directement utilisé dans l'état dans lequel il se trouve. L'emploi de *ležat'* est donc motivé.

Selon Raxilina, le critère de la fonctionnalité est fondamental pour expliquer les exemples 14 et 15 (a à c). *Lekarstva* ['médicaments'], *pomidory* ['tomates'] n'ont pas d'orientation propre et ils se combinent avec *ležat'*. *Zontik* ['parapluie'], *lopaty* ['pelles'] permettent aussi bien *ležat'* que *stojat'*. Loin d'être une simple composante, la *fonction* est primordiale, alors que la position n'a pas de répercussion sur le choix de tel ou tel autre verbe dans les contextes cités.

Si nous revenons à présent à l'exemple 16, nous dirons ceci. Si *stul* se trouve dans le bureau, c'est pour que son propriétaire puisse s'en servir. En revanche, une chaise jetée par terre et qui, de plus, ne possède pas de pieds, ne peut remplir la fonction qui lui est assignée. En d'autres termes, la primauté de la notion de fonction est également évidente ici. C'est elle qui conditionne l'emploi de *stojat'* ou de *ležat'*¹³.

Raxilina poursuit en citant toute une série d'exemples avec des noms d'objets dits «non verticaux», qui présentent un profil combinatoire particulier:

17) Posuda stoit na stole. ['La vaisselle *stoit* [est] sur la table']

¹²

Afin de permettre une meilleure compréhension, nous avons inversé dans la traduction des exemples 15a et 16 le prédicat et le syntagme à valeur locative *v komnate* ['dans la chambre'].

¹³ Comme le constate E. Raxilina, certains noms d'objets présentent un comportement particulier: seul le verbe *stojat'* est possible avec *bašnja* ['tour'], *cerkov'* ['église'], *pamjatnik* ['statue']. Ces substantifs sont appelés «Noms des lieux» par Maurice Gross et réunis dans une même classe sémantique. Cependant, comme nous le verrons plus loin, les noms des lieux «naturels» et «construits» ne présentent pas le même comportement syntaxique.

Obuv' stoit pod vešalkoj. ['Les chaussures¹⁴ *stoit* [sont] sous le patère']

Jaščik / korobka / veščiči stojat / ležat. ['Le tiroir / la boîte / les choses (litt.: sont couchées / debout)']

18) Mjač, kamen', pomidor, jajco ležit¹⁵. ['La balle, la pierre, la tomate, l'œuf *ležit*']

19) Vsja novaja posuda ležit v bufete. ['Toute la nouvelle vaisselle *ležit* [est] dans le vaisselier']

Gde u vas ležat tarelki? ['Où *ležat* [sont] vos assiettes?']

20) Zimoj vse velosipedy vseгда ležat u nas v sarae. ['En hiver, tous nos vélos *ležat* [sont] toujours dans la grange']

Naš staryj xolodil'nik davno ležit na svalke. ['Notre vieux réfrigérateur *ležit* [est] depuis longtemps à la décharge']

Selon E. Raxilina, dans les exemples 17 à 20, l'orientation *réelle* de l'objet désigné est «mise entre parenthèses» par le locuteur. Ainsi, le verbe *ležat*' met l'accent sur le fait que l'objet a été mis de côté (au sens propre ou figuré), alors que le verbe *stojat*' met l'accent sur son fonctionnement. Lorsqu'on joue avec le ballon en disant *stoit*, on le fait fonctionner. Lorsqu'on l'abandonne, on dit qu'il *ležit*. L'auteur propose de parler dans ce cas d'orientation «correcte» et «incorrecte», qui correspond, selon nous, à l'idée de «fonction» et de «non-fonction». Et si nous résumons le raisonnement d'E. Raxilina en termes de *prototypes*, nous dirons, face aux exemples 17 à 20, qu'une partie du prototype «s'efface» au profit de l'autre. Plus exactement, pour les objets qui n'ont pas d'orientation propre, seule la notion de «fonction» motive le choix de *stojat*' ou de *ležat*'.

Un autre élément signalé par Raxilina relativement aux emplois des verbes *stojat*' et *ležat*' avec les sujets /+Ninc/ est le suivant. L'*anthropomorphisme* explique un très grand nombre de règles au niveau combinatoire. Afin d'appuyer son propos, l'auteure compare notamment les exemples suivants:

21a) Lodka stojala na beregu. ['La barque *stojala* [était] au bord']

21b) *Brošennye spasateljami lodki ležali posredine reki. ['Les barques abandonnées par les sauveteurs *ležali* [étaient, flottaient] au milieu de la rivière']

¹⁴

Obuv' en russe constitue un *imperfectiva tantum*, à la différence de son équivalent français *chaussure(s)*.

¹⁵ Objets «sans orientation», selon E. Raxilina.

21c) Brošennye spasateljami lodki stojali posredine reki. ['Les barques abandonnées par les sauveteurs *stojali* [flottaient] au milieu de la rivière']

Ces exemples ne sont pas isolés. Notre corpus en présente d'autres:

22) Sobrannye raznocvetnye lopaty ležali vdol' grjadki. (V. V'juga, *Čudogrjadki*) ['Les pelles de toutes les couleurs *ležali* [étaient disposées] le long des plate-bandes']

Le propos de Raxilina consiste à affirmer que la *fonction* est primordiale pour expliquer les exemples 21 a) à c). Nous serions donc dans le même domaine qu'avec les exemples 17 à 20. Cependant, d'après nous, il convient d'ajouter que le contexte linguistique est très contraint dans les exemples ci-dessus, et notamment dans 21a). L'indication du lieu se fait ici au moyen de noms «locatifs» d'une nature particulière: *reka* ['rivière'], etc., dont la liste est limitée, fermée: *pričal* ['ponton'], *buxta* ['crique'] etc. C'est l'emploi de ces noms de lieu dans le contexte et/ou la situation extralinguistique sous-jacente qui conditionne l'emploi du verbe *stojat*' dans 21c). En revanche, comme le signale Raxilina, un lieu non fonctionnel (i.e. pour une barque) comme *dok* ['dock'] *trava* ['herbe'] conditionne l'emploi exclusif du verbe *ležat*'.

D'après nos observations, la liste des noms de lieux, que l'on pourrait qualifier de «non fonctionnels» (dans le cas d'une barque), pourrait être prolongée et inclure notamment *bereg* ['rive']. Nous allons citer ci-dessous quelques exemples relevés dans notre corpus:

23) V ust'je na otmeli ležala, utknuvšis' nosom v pesok, razbitaja parusnaja lodka. (S. Oora, *Ogni na ravnine*) ['Le bateau à voile, détruit, *ležala* [était couché, gisait], la proue enfouie dans le sable']

24) U pristani stojalo 18 malen'kix i 7 bol'six lodok. ['Dix-huit petites et sept grosses barques *stojalo*¹⁶ [se trouvaient] au débarcadère']

A nos yeux, l'exemple 24 est extrêmement révélateur de l'importance de la notion de *fonction* dans l'explication du comportement du verbe *stojat*'. Avec *lodka* ['barque'] cité ci-dessus (exemples 21 et 25), le contexte linguistique était extrêmement contraint. En effet, le participe passé *razbitaja* ['cassée'] implique que l'objet qu'il décrit (en l'occurrence, *lodka*) n'est plus utilisé au moment de la parole. En reprenant la terminologie de Raxilina, nous dirons qu'il s'agit ici de la «non-fonction».

¹⁶

Le prédicat verbal apparaît ici au singulier et non pas au pluriel, ce qui est possible lorsque l'argument-sujet est exprimé par un syntagme qui contient un numéral.

Dans les exemples 23 et 24, le contexte motive le choix du verbe: *na otmeli* ['dans le sable'] oriente vers le non-fonctionnement, alors que *u pristani* ['au débarcadère'] laisse envisager un fonctionnement immédiat.

Un dernier couple d'exemples qui attire Raxilina fait intervenir les substantifs *myl'nica* ['porte-savon'] et *tapočki* ['pantoufles']. Ces substantifs acceptent tant le verbe *stojat'* que le verbe *ležat'*, mais les conditions d'emploi de l'un et de l'autre sont différentes, selon l'auteure. Les objets désignés par ces substantifs n'ont pas d'orientation propre, de même que *kubik* ['cube'] ou encore *mjač* ['ballon']. Quand les objets désignés par les substantifs sont rangés, par exemple, dans une valise, ils sont vus comme «hors d'usage» et le verbe *ležat'* apparaît de façon logique. Dans le cas inverse, où le locuteur insiste sur le fait que l'objet est en usage, ou prêt à être utilisé, le locuteur opte pour le verbe *stojat'*¹⁷.

Ce qui vient d'être dit au sujet de la combinaison de *stojat'* et *ležat'* avec les substantifs /+Ninc/ nous mène à la conclusion suivante. De même que dans le cas des sujets grammaticaux exprimés par des /+Nh/, les deux verbes cités encodent deux situations de la réalité opposées, mais aussi deux *visions* de la situation opposées. Nous sous-entendons par «situation de la réalité» une situation observée: l'orientation, la position dans l'espace de l'objet. Or, ce paramètre ne suffit pas à lui seul à rendre compte de la complexité des règles qui régissent l'emploi de *stojat'* et de *ležat'*. La *fonction* est un second paramètre *sine qua non* de l'analyse, qui sous-entend la façon dont le locuteur encode la situation dont il peut ne pas avoir la perception directe. Le prototype ne peut être construit sans ces deux composantes.

3. LE SUJET GRAMMATICAL /+NANI/

Les sujets /+Nani/ occupent aussi une place à part dans la construction des prototypes associés à *ležat'* et à *stojat'*. Car ce n'est plus *stojat'*, mais *sidet'* ['être assis'] qui entre en opposition avec *ležat'*. Raxilina affirme que les noms d'insectes, d'oiseaux et de certains petits animaux n'ont pas le même comportement linguistique que les substantifs qui renvoient à des sujets humains. Elle cite notamment les exemples suivants:

25) *Lastočka sidit na vetke.* ['L'hirondelle *sidit* [est] sur la branche']

¹⁷ La liste des exemples proposés par Raxilina est en réalité plus longue: *Xolodil'nik stojt na kuxne / ležit na svalke* ['Le réfrigérateur *stojt* [est] dans la cuisine, le réfrigérateur *ležit* [est] à la décharge'] est un autre exemple révélateur. Tout ce qui se trouve dans la grange, dans une armoire, à la décharge, est censé ne pas être utilisé. La position réelle de l'objet dont il est question est ici «mise entre parenthèses»: *Zimoy vse velosipedy vseгда ležat u nas v sarae. Naš staryj xolodil'nik davno ležit na svalke.* ['Durant l'hiver, tous les vélos *ležat* [sont] dans la grange. Notre vieux réfrigérateur *ležit* [est] depuis longtemps à la décharge']

26) Pčela / žuk / babočka sidit na podokonnike. ['L'abeille / le scarabée / le papillon *sidit* [est] sur le rebord de la fenêtre']

Ces exemples amènent un constat de premier ordre. Le trait /+Nani/ est insuffisant pour «prédire» le choix du verbe de position. Raxilina avance comme critère de choix du verbe la taille de l'animal auquel renvoie le substantif. Les animaux, d'une manière générale, sont classés en ceux qui sont de grande taille et en ceux qui sont de petite taille: *slon* ['éléphant'], *begemot* ['hippopotame'] – *myš'* ['souris'], *gusenica* ['chenille']. Les premiers présentent un fonctionnement semblable aux /+Nh/: debout (*ležat'*) – couché, allongé (*stojat'*). Mais les derniers présentent un comportement tout particulier. En effet, l'opposition *stojat'* – *ležat'* n'est pas d'ordre «vertical – horizontal». *Stojat'* est exclu avec ces substantifs alors que *ležat'* signifie être mort, le summum de la non-fonction. Voici les exemples cités par Raxilina:

27) *Ljaguška* [en parlant d'un animal vivant] *sidit* / **ležit* ['La grenouille *stoit* [est en vie], *ležit* [est morte]']

28) *Žuk, gusenica, červjak* [en parlant d'animaux morts] *ležit*. ['Le scarabée, la chenille, le ver de terre *ležit* [est mort(e)]']

Nos propres exemples confirment le besoin d'opposer *ležat'* et *sidit'* avec un argument-sujet exprimé par un nom d'oiseau (ou d'insecte):

29a) No popugaj sidel vsě na tom že meste, okočenevšij i nepodvižnyj. (S. Maršak, *Pesni popugaja*). ['Mais le perroquet *sidel* [se tenait] toujours au même endroit, immobile et raidi']

29b) Na kryl'ce ležala ranenaja ptica. (E. Myalicina, *Na kryl'ce*) ['Un oiseau blessé *ležala*¹⁸ [était allongé, gisait] sur les marches']

30) Sidit myš'. Sidit i ne ševelitsja. (A. Konjaxina, *Myš'*) ['*Sidit* [Il y a] une souris. Immobile.']

31) Bol'soj sirenevij popugaj sidel na podstavke i vnimatel'no nabljudal za xozjainom. (N. Virarr, *Zelėnyj slon i sirenevij popugaj*) ['Un gros perroquet couleur lilas *sidel* [était posé] sur l'étagère et observait attentivement son maître']

¹⁸ *Ptica* appartient en russe au genre féminin, alors qu'*oiseau*, au genre masculin. Nous avons gardé la forme verbale au féminin.

32) Dolžno byt' obessilev ot bor'by v trave, babočka sidela spokojno raskinuv raznocvetnye krylyški. (M. Bubennov, *Polovod'je*) ['Apparemment affaibli par la lutte dans l'herbe, le papillon *sidela* [se tenait] tranquille, les ailes dépliées']

Dans les exemples 29 a) et b), le contexte contient des explications qui permettent de comprendre la raison d'être de l'état du sujet: *okočenevšij i nepodvižnyj* ['immobile et raidi'] (29a) fait penser à la vie. Quant à *ranenaja (ptica)* ['(oiséau) blessé'] (29b), le verbe *ležala* semble privilégié par nos locuteurs même si *stojala* n'est pas exclu. Dans l'exemple 31, l'oiseau est «actif» (*vnimatel'no nabljudal za xozjainom* ['observait attentivement son maître']) et donc, par conséquent, en vie.

Les exemples 30 et 32 attirent une attention particulière. *Ne ševalitsja* peut *a priori* être interprété comme un état volontaire ou comme un état de mort. Le fait d'employer le verbe *sidet'* fait comprendre que, d'après le locuteur, la souris serait vivante. De même, dans 32, le sujet *babočka* est catégorisé par le locuteur comme étant en vie. Ainsi, le choix du verbe est «calculable» à la fois à partir du contexte étroit et du contexte extralinguistique.

4. SUJET GRAMMATICAL /+NLOC/

Nous terminerons cet article par les cas où le N0 est un nom de lieu. En disant «nom de lieu», nous évoquerons essentiellement les objets dits «naturels» (avec quelques exceptions). Raxilina, dans son raisonnement, part des exemples ci-dessous:

33) More, step', ravnina, propast', uščel'je, gory – ležat. ['La mer, la steppe, la plaine, le précipice, le gouffre, les montagnes *ležat'*']

34) Stojal gorod, krepost'. ['*Stojal* la ville, la forteresse']

Selon Raxilina, les objets étendus ou ceux qui sont perçus comme tels par l'œil humain, par un observateur, se voient combiner avec *ležat'*. C'est notamment le cas de l'exemple suivant de notre corpus:

35) Vnizu, v razvalinax, ležal gorod Groznyj. Sergej rassmatrival ego s kryši pustujuščej vysotki. (Ju. Roščin, *Memento mori*) ['En bas, la ville de Grozny *ležal* [était] en ruines. Serge l'observait depuis le toit d'un haut immeuble vide']

La liste des exemples peut être enrichie:

36) Sprava ot neë Don katil tëmnye vody v Azovskoe more, sleva ležala step', redkie xolmy na gorizonte. (A. Sofronov, *Čest' roda*) ['A sa droite, le Don

faisait couler ses eaux sombres vers la mer d'Azov, à gauche *ležala* [s'étendait] la steppe et quelques rares collines à l'horizon']

37) Pogoda utixla, tuči rasxodilis', pered nim *ležala* ravnina, ustlannaja belym volnistym kovrom. (A. Puškin, *Metel'*) ['Le temps se calma, les nuages se dissipèrent, une plaine *ležala* [s'étendait] devant lui, comme couverte par un tapis blanc et ondulant']

Mais les /Nloc/ acceptent aussi *stojat'*. Selon Raxilina, en parlant d'une forteresse, le verbe *stojat'* apparaîtrait uniquement si l'on souhaite préciser que la forteresse est encore en état de fonctionnement (elle sert d'obstacle sur la route). L'auteur cite encore un exemple qui va dans le même sens:

38) Pered nami *stojala* krepost'. ['Devant nous, une forteresse *stojala* [se dressait]']

Raxilina fait remarquer que divers dictionnaires de langue russe mentionnent que *ležat'* décrit les objets immobiles de grande étendue que l'on regarde d'en haut et cite les exemples suivants:

39) *Ležit* more, step', ravnina, propast', uščel'je, gory. ['La mer, la steppe, la plaine, le précipice, le gouffre, les montagnes *ležit* [s'étend]']

Ležit gorod, krepost', razvaliny ['*Ležit* [s'étend(ent) (devant nous) la ville, la forteresse, les ruines']

Or, continue l'auteure, le verbe *stojat'* n'est pas exclu si l'on met l'accent sur la fonction «obstacle sur le chemin» comme dans l'exemple suivant:

40) Pered nami *stojal* bušujuščij okean. ['Un océan déchaîné *stojal* [se dressait] devant nous']

Okean, un lieu «naturel» admet *a priori* tant le verbe *ležat'* que le verbe *stojat'*. Le locuteur fait son choix en fonction de sa propre façon d'imaginer une situation de la réalité donnée. Ce constat se vérifie sur un très grand nombre d'exemples tirés de notre corpus:

41) A dal'se ... kurčavilsja melkij les, serela doroga, .. sijali tronutye solncem veršiny xolmov, a za nimi *stojalo* more, tёмnoe do fioleta (A. Lazarčuk, *Kesarevna Otrada*) ['Et, plus loin, apparaissaient le feuillage touffu d'arbrisseaux, le chemin grisâtre, les sommets des collines éclairés par le soleil brillaient, et, derrière, *stojalo* [il y avait] la mer, foncée et presque violette']

42) Pozadi nego stenoj stojal knjažeskij park. (A. Puškin, *Dubrovskij*).
[‘Derrière lui, *stenoj stojal* [se dressait, comme une muraille], le parc du domaine princier’]

Stojalo more [‘la mer se dressait’] peut être rapproché de l’exemple 40: *stojal bušujuščij okean* [‘un océan déchaîné se dressait’]. Pour ce qui est de l’exemple 42, la composante «fonction» nous semble être renforcée par l’emploi de l’instrumental *stenoj* [‘mur’]. Le contexte pourrait être interprété de la façon suivante: les arbres, le parc servent d’obstacle que doit franchir le protagoniste pour pénétrer dans le domaine de son voisin.

CONCLUSION

Le fait d’avoir passé en revue les exemples qui illustrent le fonctionnement des verbes de position russes *stojat’* et *ležat’* par Raxilina nous a permis d’arriver aux conclusions suivantes. La composante *fonction* est cruciale, d’après Raxilina, au même titre que la composante spatiale. De la sorte, nous pourrions conclure que le «centre» des prototypes rattachés aux verbes *stojat’* et *ležat’* est composé de deux volets: *orientation* et *fonction*. L’orientation verticale et la fonction sont associées au verbe *stojat’*. L’orientation horizontale et la non-fonction sont associées au verbe *ležat’*. Cette constante se vérifie tant dans les contextes dans lesquels lesdits verbes possèdent un sujet grammatical représenté par un /+Nh/ qu’à partir des exemples où celui-ci vérifie le trait /+Ninc/, ce qui permet de raisonner en termes d’espace humanisé. Le locuteur-narrateur, en décrivant l’espace qui l’entoure, trace un parallèle entre son propre corps et les objets environnants.

Autre constat, le verbe *ležat’* ne constitue pas, d’après ce que nous avons pu voir, le pendant exact de *stojat’* dans la mesure où, s’agissant de certains types de sujets grammaticaux (et notamment des noms d’insectes et d’animaux de petite taille), ce verbe doit être considéré sous le prisme de son interaction avec le verbe *sidet’*.

Sur le plan méthodologique, la *théorie des prototypes* nous semble être un outil pertinent pour l’analyse des propriétés combinatoires des verbes *ležat’* et *stojat’* et pourrait être appliquée à l’analyse d’autres classes sémantiques des verbes en russe et dans d’autres langues.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- GROSS Gaston, 1999-2000: *Traitement automatique des langues, cours DEA*, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle (cours non publié).
- RAXILINA Ekaterina, 1998: «Semantika russkix pozicionnyx predikatov: stojat', ležat', sidet' i viset'», *Voprosy jazykoznanija*, N° 6, p. 69-80. [‘Sémantique des prédicats de position en russe: *stojat'*, *ležat'*, *sidet'* et *viset'*’]

Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques

numéro édité par
Elena SIMONATO et Sébastien MORET

E. Simonato S. Moret:	<i>Préface</i>	1
I. Znaeševa:	<i>Le terme narečie comme miroir des discordances théoriques en géographie linguistique</i>	5
E. Simonato:	<i>Le polabe et le sorabe: phonologie et rapport à l'espace</i>	15
S. Tchougounnikov:	<i>L'espace comme procédé: formalisme russe vs formalisme germanique</i>	27
V. Tomelleri:	<i>E.D. Polivanov and the Georgian language: synchronic questions and diachronic perspectives</i>	53
E. Polivanov:	<i>Kratkaja klassifikacija gruzinskix soglasnyx</i> , article de 1925	75
E. Simonato:	<i>Les facteurs temps et espace et le sort des dialectes russes à l'aube de la Révolution</i>	83

G. Iannàccaro:	<i>«Well, they spoke odd, if I remember». On time-related changes in sociolinguistics.....</i>	91
N. Bichurina:	<i>«Le francoprovençal» et «la langue arpitane»: aux origines des divisions concurrentes de l'espace linguistique et sociopolitique.....</i>	125
I. Thomières:	<i>Du corps humain à l'espace humanisé. Le cas des «verbes de position» en russe.....</i>	145
Table des matières.....		161